

# DISCOURS

SUR

CETTE QUESTION:

*COMMENT l'abolition progressive de  
la Servitude en Europe a-t-elle  
influé sur le développement des lu-  
mières et des richesses des Nations?*

OUVRAGE qui a été distingué honorablement  
par l'Institut National ;

Par J.-J. LEULIETTE, ci-devant Pro-  
fesseur de Belles-Lettres, à l'Ecole centrale  
de Seine et Oise.



A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE M.<sup>me</sup> LOCARD.

---

AN XIV. (1805.)



S E V E N D A P A R I S ,

Chez { WURTZ et TRUTL, rue de Lille, ci-devant  
hôtel Lauraguais.  
GIDE, rue Christine, n.º 3.  
SHOEL et LEVRAUT, rue de Seine, hôtel  
Larochefoucault.  
HENRICHs, rue de la Loi, près le Théâtre  
de la République.  
KÆNIKS (Armand), quai des Augustins, n.º 30.  
Chez le même, à Strasbourg.  
Et chez les Marchands de Nouveautés.

---

---

# PRÉFACE.

---

**D**ES hommes injustes ou des hommes passionnés ont mis en doute l'utilité des Sociétés savantes et littéraires ; nous n'examinerons point si les travaux collectifs d'un corps égalent en mérite ceux d'individus livrés à leurs propres impulsions ; il nous suffit de rappeler par des exemples bien connus, que la France et l'Europe entière doivent une foule d'excellens ouvrages aux sujets proposés par les Académies. Beaucoup d'hommes d'un vrai talent, mais d'une extrême timidité, ont besoin qu'on leur indique une matière à traiter, qu'on leur marque parmi les objets habituels de leurs méditations, ceux qui peuvent exciter un intérêt plus vif, ou exercer une plus

puissante influence ; ils ont besoin enfin d'un encouragement , d'une approbation dont ils puissent envisager l'époque. Les meilleurs esprits ressemblent aux meilleurs instrumens ; quelque faits qu'ils soient pour l'harmonie , ils ne rendent point de sons , à moins qu'on n'y applique un corps étranger. L'Académie Française proposa long-temps , pour sujets de composition , des textes de chaire chrétienne ; mais ce ne fut point sur ces textes que Massillon fit son petit Carême et son Sermon sur le petit nombre des élus.

Vers le milieu du dix-huitième siècle , elle ressuscita une heureuse idée de l'abbé de St.-Pierre , qui en eut une foule d'excellentes ; et au lieu de sujets de morale qui n'avaient produit que de froides homélies , elle proposa l'éloge des hommes illustres ; et cette décision agrandit la carrière de l'éloquence , et nous procura les éloges de Sulli , de Descartes , de Marc-Aurèle , et par suite l'essai sur ce genre de

composition où l'on trouve tour à tour l'énergie, la force de pensée de Tacite, et l'abondance et la majesté de Cicéron; et Montauzier, Suger, l'Hôpital, Catinat, Fénelon, Lafontaine, eurent des panégyristes éloquens ou philosophes, et quelquefois, en même temps, penseurs profonds et écrivains habiles. Deux questions d'Académie donnèrent naissance aux deux premiers ouvrages de Rousseau; et les brillans succès du Discours sur l'influence des Sciences et des Lettres, nous ont peut-être valu l'Héloïse et l'Emile.

Nous ne passerons point en revue les sujets qui ont été proposés par des Sociétés étrangères, quoique plusieurs prouvent les progrès des lumières et de la saine philosophie, ni ceux qui tiennent aux sciences exactes et physiques, dont nous avouons avec douleur que nous ne sommes point jugés compétens. Depuis sa création, l'Institut National s'est ef-

forcée d'appeler l'attention sur les époques les plus intéressantes de l'Histoire moderne, et sur les matières les plus faites pour exercer la pensée et l'imagination. Ce n'est point sa faute si parmi les athlètes il ne s'est point toujours trouvé des triomphateurs.

L'examen des effets de l'abolition graduelle de la Servitude en Europe, m'a paru digne d'occuper un ami de l'humanité. Les difficultés de l'entreprise m'ont rebuté long-temps, et mon ardeur ne s'est ranimée que peu de mois avant le concours. J'ai fait sans peine tout ce qui pouvait se faire sans le secours des livres; mais un tel ouvrage avait besoin d'être appuyé par l'érudition. Il fallait qu'elle devînt l'auxiliaire de la philosophie. J'appris sans beaucoup de surprise, mais cependant avec une sorte de douleur, la décision de la classe chargée d'examiner mon travail. Je fus consolé lorsque je sus que

la distinction honorable se serait changée en prix, si j'avais eu soin d'attacher plus particulièrement mes observations aux monumens historiques. J'ai corrigé ce défaut autant qu'il m'a été possible. Le plan de mon ouvrage, la partie philosophique, la masse des observations paraissent aujourd'hui comme ils parurent au concours. J'ai ajouté des notes, j'ai fait entrer dans le corps du Discours beaucoup de faits que j'avais omis, et qui devenaient essentiels. Avec plus de connaissances, de loisir, de tranquillité d'esprit, j'aurais pu rendre l'ouvrage moins imparfait (1).

Aucun écrivain n'a traité cette question importante sous le point de vue que l'Institut prescrivait. Le docteur Ro-

---

(1) Quis locus ingenio, nisi cum se carmine solo  
Vexant ex dominis Cyrrhœ, nisæque feruntur  
Pectora nostra, duas non admittentia curas?

(Juvenal.)

bertson est celui qui a le mieux observé les causes de l'abolition du régime féodal. Il recueille les faits en érudit, il les discute en philosophe ; mais il ne s'étend point sur les effets de cette heureuse révolution. Son histoire de Charles-Quint, dont le morceau sur l'état de la société, depuis l'invasion des Barbares jusqu'au seizième siècle, forme l'introduction, est connu de ceux qui ne savent point la langue de l'auteur, par une traduction aussi élégante que fidèle. Adam Smith s'est contenté d'envisager l'esclavage sous le rapport de l'économie politique, et de prouver que le travail du serf était plus cher que celui de l'homme libre. Cette considération commerciale suffisait à son plan. Le paisible David Hume à qui l'on ne peut supposer ni une humanité bien tendre, ni un enthousiasme bien ardent, parle beaucoup des esclaves dans son Traité sur la population, et prouve froidement que le ré-



gime qui les établit ou qui les maintient, trompe l'intérêt public. Montesquieu a écrit quelques chapitres sur la Servitude, mais avec sa supériorité ordinaire ; il accable de lumière et de surprise le lecteur qui sait l'entendre. S'il avait traité la matière dans toute son étendue , qui oserait l'aborder après lui ? Gibbon , dans son magnifique tableau de la décadence et de la chute de l'Empire romain , nous montre le régime féodal s'anéantissant chez les Italiens par l'heureuse influence du commerce et de la liberté politique , et recevant dans Rome les coups les plus terribles du sceptre d'Arnaud de Bresse et de la massue sanglante de Rienzi. Raynal ne s'est arrêté que sur l'esclavage d'Afrique. Mirabeau , dans sa Monarchie Prussienne , a dit d'excellentes choses sur l'état des serfs en Allemagne ; ouvrage qu'il eût pu rendre beaucoup meilleur s'il avait consacré à sa gloire et au bonheur des hommes toutes les

ressources de son prodigieux talent et de sa rare activité.

Quelqu'imperfection que je reconnaisse dans cet écrit, je le livre à l'indulgence ou à la sévérité du Public. Il n'est pas aussi bon, qu'il pourrait l'être; mais il me serait impossible de le rendre meilleur. Il me suffira qu'une question aussi importante et aussi faiblement traitée, excite l'ardeur d'esprits éminens. S'il m'était permis d'appliquer à des objets austères une comparaison tirée d'un genre gracieux, je dirais que le roman informe de Boyardo fit naître le poëme charmant de l'Arioste.

Une considération me rassure et l'emporte sur toutes celles que la juste défiance de mes forces pourrait m'inspirer. Je défends la cause des hommes, j'ai le bonheur d'écrire dans un pays où le régime féodal est entièrement aboli, et ne peut plus renaître; dans un pays qui a éclairé l'Europe par ses lumières,

et l'a étonnée par l'éclat de ses armes ; parmi des hommes qui n'abandonneront point l'héritage de gloire et de génie qu'ils doivent aux deux siècles les plus beaux, les plus magnifiques que les annales des nations nous aient jamais offerts.

Dans les objets où l'écrivain se propose principalement de plaire , on ne lui pardonne point s'il n'a réussi ; il faut que de vifs applaudissemens couronnent ses efforts , il faut qu'il soit admiré. De nouveaux Homères, de nouveaux Sophocles peuvent appeler autour d'eux les générations contemporaines , recueillir d'avance dans leurs suffrages , les suffrages des générations qui doivent naître ; descendre dans la tombe avec la certitude de voir un autel impérissable s'élever sur leur pierre sépulcrale ; le philosophe ne peut aspirer à des succès aussi brillans ; il lui doit suffire que le fruit de ses méditations soulage l'humanité, rompe sans effort des chaînes antiques, enseigne aux

princes de nouveaux moyens de gloire ,  
 et aux peuples de nouveaux moyens de  
 bonheur. Il lui suffit que les hommes  
 de bien de tous les pays estiment son  
 cœur , bénissent ses travaux , justifient  
 ses intentions , et qu'il goûte ces plaisirs  
 qui naissent de la conscience , d'avoir  
 rempli ses devoirs ; plaisirs célestes que  
 l'infortune ni les persécutions ne peu-  
 vent nous enlever.

Behold the ways  
 Of heav'n's eternal destiuy to man  
 For ever just , benevolent and wise ;  
 That virtue's awsul steps , howe'er pursued  
 By vexing fortune aud intrusive pain ,  
 Could never be divided from her chaste ,  
 Her fair attendant , pleasure.

( A K E N S I D E . )

~~~~~

L'Auteur ayant été obligé de s'absenter durant  
 l'impression de son ouvrage , il s'y est glissé quelques  
 fautes , dont plusieurs font un véritable contre-sens.  
 On prie le Lecteur de vouloir bien faire attention  
 à l'*errata*.

# DISCOURS

## SUR CETTE QUESTION :

*COMMENT l'abolition progressive de la Servitude en Europe a-t-elle influé sur le développement des lumières et des richesses des Nations?*

---

Nihil est detestabilius dedecore, nihil foedius servitute. CICERON.

---

### P R E M I È R E P A R T I E.

**L**A question proposée par l'Institut, intéresse l'humanité entière ; elle rappelle aux peuples civilisés la partie la plus triste de leur histoire ; elle fait sentir aux nations affranchies de liens abjects, révoltans, le bonheur dont elles jouissent ; elle doit apprendre à la partie pensante de celles qui comptent encore des esclaves, les moyens les plus doux de rompre leurs fers, de les rendre dignes de l'émancipation, de les élever à la dignité d'hommes, et de les préparer à en soutenir le glorieux titre. Il est des sujets qui ne con-

viennent qu'aux esprits éminens, qu'on ne peut traiter, qu'on ne peut même juger qu'avec une tête supérieure; mais pour peindre l'humanité avilie, pour gémir sur ses malheurs, pour se réjouir des conquêtes de la raison sur la force, des lumières sur l'ignorance, il ne faut qu'un cœur sensible, qu'une âme que les préjugés n'ayent point flétrie; il ne faut qu'être vraiment homme, et n'être point l'ennemi de ses semblables.

Lorsque, par l'effet d'heureuses circonstances et de talens sublimes, les préjugés funestes ont perdu leur empire, les matières les plus importantes perdent une partie de leur intérêt. Des penseurs profonds ont tout dit ou tout indiqué; ils ne laissent plus à leurs faibles émules que la tâche ingrate et peu glorieuse de fortifier des principes incontestables par des faits nouveaux, de combattre quelques ennemis barbares de l'humanité, quelques destructeurs sacrilèges de la raison. La servitude personnelle a quelques sophistes, quelques tyrans subalternes pour défenseurs; elle a pour adversaires les vrais sages de tous les siècles et de tous les pays. Il est glorieux de manifester sa haine contre les premiers, il est honorable de marcher sur les traces des seconds.

L'esclavage est le plus singulier des phénomènes moraux. Les hommes ont presque tous le même degré de force physique, les mêmes moyens d'échapper à l'oppression, la même horreur pour la peine, la même passion pour le plaisir. Cependant le petit nombre domine la multitude ; la ruse, la superstition viennent au secours des oppresseurs, les rendent l'objet d'un culte aveugle ou d'un religieux effroi, dépouillent leurs victimes des passions nobles qui fortifient l'âme, et de l'intelligence qui dirige sagement l'emploi des forces physiques.

Favorable aux faiblesses de la nature, aux penchans voluptueux, le polythéisme corrompait les sens par l'imagination, ôtait aux coupables l'inquiétude et les remords ; mais il ne venait point au secours des oppresseurs, il ne sanctionnait point leurs criminelles victoires. La politique, la force, la conquête opérèrent ce funeste ouvrage sans l'intervention céleste. Les dieux des poètes ne favorisaient ni le pouvoir d'un homme sur plusieurs, ni l'oppression de la multitude : Jupiter était le chef de l'olympé et n'en était point le maître ; il consultait les autres divinités ; ses desseins éprouvaient souvent des obstacles, et le ciel payen offrait quelquefois le spectacle d'o-

rages, de dissensions intestines et de révoltes impunies. Les prêtres du paganisme ne prêchaient point l'obéissance passive ; les rits qu'ils prescrivait, leurs sacrifices pompeux révoltaient la raison, mais ne forçaient point l'homme à baiser la poussière devant son semblable.

Il fut un temps où l'esclavage était inconnu aux Grecs, temps heureux dont leurs vieux poètes parlent avec ivresse. Des fragmens précieux recueillis par Athénée, nous peignent un véritable âge d'or où la douce égalité confondait sous le toit champêtre le serviteur avec le maître, où tous les soins étaient également partagés, où l'on ne connaissait encore ni l'orgueil tyrannique qui s'affranchit de tous les travaux qu'il impose, ni l'avidité qui recueille le fruit de toutes les fatigues qu'elle commande.

La servitude doit son origine à plusieurs causes. Des malheureux dépourvus d'intelligence aliénaient leur liberté pour s'affranchir des soins de leur subsistance. Leur imbécillité réclamait comme une grâce la plus onéreuse des protections. Des peuplades entières firent avec d'autres ce pacte humiliant où tout l'avantage était d'un côté ; où le serf volontaire se déshéritait de ses plus nobles prérogatives, enchaî-



nait sa postérité à son opprobre et à sa misère. Le stoïcien Possidonius attribuait à cette cause abjecte l'empire des habitans d'Héraclée sur les Maryendiniens , celui des Spartiates sur les Illotes , des Thessaliens sur les Prénestins. L'esclavage fut long-temps odieux aux Locriens et aux Phocéens. Des lois punissaient tout attentat contre la liberté et tout emploi d'un esclave. Le célèbre législateur de Crète autorisa la servitude , mais il en restreignit les abus. Il rendit la condition du serf à peu près semblable à celle de nos cultivateurs modernes. S'il ne possédait point de propriétés , il traitait avec le possesseur de la terre qu'il cultivait , et en partageait les fruits. Les enfans d'Athènes qu'on envoyait dans cette île pour satisfaire à un tribut odieux , ne périssaient point , comme l'ont prétendu les poètes , victimes d'un monstre enfant de leur imagination ; mais vieillissaient et mouraient dans la servitude. La victoire dut bien plus contribuer que toute autre cause à multiplier les esclaves. Elle les rendait si nombreux à Sparte , qu'une politique barbare imagina , pour s'en défaire , le plus révoltant des sacrifices. Malgré l'admiration des anciens pour Lycurgue , peuvent-ils excuser ce législateur d'avoir violé toutes les lois de

l'humanité, de s'être efforcé d'étouffer dans l'homme tous les sentimens de bienveillance, et de développer toutes les passions féroces? Avec des institutions moins sauvages, la multiplication des esclaves n'eût point été dangereuse. Les arts, le commerce, les besoins du luxe eussent occupé des milliers de bras; mais il ne fallait au farouche Spartiate que des laboureurs et des guerriers. Dans les républiques industrielles, le sort des esclaves devait être plus doux parce qu'ils étaient plus utiles, parce que leurs talens devenaient une partie de la richesse nationale, parce que les arts, les professions mécaniques donnent à l'homme ingénieux bien plus de moyens de se faire remarquer que la culture des terres, soumise à une marche, à des procédés dont on s'écarte rarement.

Quelque parti que la politique tirât de l'esclavage, il nuisit aux mœurs des Grecs, à leur population; il ne leur valut qu'un faux éclat et des calamités réelles. Un citoyen d'Athènes était un souverain qui avait droit de vie et de mort sur un certain nombre de sujets; il avait l'orgueil, les vices et souvent la cruauté des satrapes de l'Asie. Ennemi des tyrans sur la place publique, il était leur

émule à l'ombre de ses foyers. Libre de tout travail pénible, ses penchans vicieux se fortifiaient par le désœuvrement; c'était un despote qu'il fallait flatter. Ses orateurs le réveillaient de sa léthargie par des harangues séditionnelles, le rendaient inquiet, factieux, pour le rendre énergique; sacrifiaient au besoin de lui donner des distractions, ses plus chers intérêts et ses plus purs défenseurs. Ses philosophes, à l'exception d'un petit nombre, substituaient des raisonnemens pompeux à des vérités simples. Pour plaire à des auditeurs corrompus, ils étouffaient le cri de sa conscience, ils pervertissaient sa raison, ils dénaturaient sa morale. Athènes sans esclaves eût compté plus de jours de liberté. Avec des habitans actifs, industriels, pour qui la paix eût été le premier des besoins, Périclès n'eût point allumé la guerre du Péloponnèse, n'eût point, à l'aide d'une multitude avide de spectacles et de plaisirs, gagnée par ses perfides largesses, proscrit Cimon malgré ses victoires et ses bienfaits, déchiré les pages augustes qu'avait gravées pour les siècles le législateur d'Athènes; et Alcibiade n'eût point entraîné sur les rivages de Sicile l'élite de la cité de Minerve. Ne fut-ce point l'indigence causée par

l'oisiveté qu'autorisait chez les citoyens le régime de l'esclavage, qui donna tant d'auxiliaires à Philippe de Macédoine, rendit inutiles les efforts de Démosthènes, et força le vertueux Phocion de haïr une démocratie dégradée, et de conspirer contre elle ? (1) L'esclave, chez les Athéniens, était l'instrument ou le vil complice des vices de ses maîtres. Plaute et Térence, copistes des comiques grecs, nous peignent ces malheureux remplissant les plus honteux ministères, servant les intrigues illicites des enfans, les aidant à tromper les auteurs de leurs jours, se rendant nécessaires et précieux à force de bassesses et d'infâmie. On sait quel était chez les Grecs le sort des femmes esclaves. Avaient-elles de la beauté, on leur donnait des talens qui les rendaient plus séduisantes et plus dangereuses ; et dans un pays où la volupté avait le plus puissant empire, elles obtenaient une considération qu'on refusait aux épouses et aux mères. Xénophon nous fait connaître l'état des serfs employés à la culture; il ne les envisage que sous le rapport

---

(1) Erant eo tempore Athenis duæ factiones : quarum una populi causam agebat, altera optimatum. In hac erat Phocion et Demetrius Phalerus.  
(*Cornelius Nepos.*)

économique ; il en parle comme on parlerait de bêtes de somme , sans laisser percer ni bienveillance ni pitié. Ce n'est que sous le rapport de l'intérêt personnel qu'il ordonne de mêler la douceur à la violence , de combiner le code monstrueux de Dracon avec le code modéré de Solon. Ces leçons prouvent que les lois permettaient au maître d'être à son choix cruel ou humain , d'employer les exhortations ou les tortures. Quelle triste condition que celle d'hommes pour qui les lois ont si peu fait ! Si les Grecs n'avaient point emprunté les idées de servitude des peuples barbares , que n'eussent-ils point opéré avec leur législation , leurs arts , leurs lumières ! Habitans des frontières de l'Europe et de l'Asie , environnés d'îles , de mers , n'eussent-ils point laissé bien loin d'eux les Phéniciens , les Carthaginois , sous le rapport du commerce et de l'industrie ? Leurs philosophes , au lieu de faire de la géométrie une science presque métaphysique , l'eussent appliquée à la géographie , à la navigation. De nouveaux Argonautes eussent découvert des mondes nouveaux ; et si Alexandre opéra tant de grandes choses en faisant servir les sciences à ses projets ambitieux , que n'eussent pas fait les républiques

grecques , si l'absence ou l'abolition de la servitude , en multipliant les hommes , avait multiplié les talens , les lumières et les objets d'émulation !

La population chez les Grecs se réparait difficilement après des guerres sanglantes. Athènes ne put se relever de l'échec qu'elle essuya dans la Sicile. Elle avait quatre cents mille esclaves , et ne comptait que vingt mille citoyens. Que d'hommes condamnés à ne point se reproduire ! car il est probable que si les mariages n'étaient point interdits aux esclaves , ils étaient peu fréquens. Chez les modernes , le vide causé par les guerres les plus meurtrières , se répare facilement. Peu d'hommes sont condamnés au célibat ; et si le riche cherche dans l'hymen un accroissement de fortune , le pauvre croit y trouver un adoucissement à sa misère. Les guerres , même en opérant des mutations de fortune , facilitent les mariages , et le monde se renouvelle du sein des destructions.

Si les Grecs n'avaient point connu l'esclavage , ils eussent formé plus d'établissements , plus de colonies ; ils ne se seraient point contentés de fermer leurs frontières aux Perses , ils leur auraient enlevé les plus belles

contrées de l'Asie, et les disciples de Lycurgue et de Solon, et les vainqueurs de Darius et de Xerxès n'eussent point laissé au fils de Philippe la gloire d'anéantir une puissance qui ne cessa de corrompre et de troubler les républiques grecques.

Les Athéniens, les Corinthiens, les Siciliens se renfermèrent dans les arts que leur régime politique leur permettait de perfectionner. Ils proscrivirent long-temps le luxe des particuliers, et n'encouragèrent que la magnificence nationale. On ne distinguait point, dit Demosthènes, les maisons des Thémistocle, des Miltiade, des Cimon, de celles des plus simples citoyens. Un tel esprit public chez les modernes, laisserait les deux tiers de la population sans emploi. Une robe de laine composait le vêtement d'un Grec. Les peintres, les statuaires, les architectes étaient les seuls artistes qu'on estimât, parce ce qu'on ne voulait que des temples, des théâtres, les images des dieux et des héros. La magnificence des Grecs, mâle, auguste, imposante, convenait à un peuple qui n'avait que de grandes idées et de grandes passions. Mais s'ils n'eussent point connu la servitude, ils eussent proportionné leur industrie aux besoins des bras qu'il eût

fallu occuper , ils eussent profité du luxe de leurs voisins , ils eussent tiré l'or de l'Asie en échange des productions de leurs arts. L'Attique pauvre et stérile comme la Hollande, eût pu , ainsi que cette république moderne, mettre à profit les goûts fastueux de ses voisins, sans les partager. Une plus grande masse de richesses, en rendant l'état plus opulent, n'eût point forcé à ces moyens barbares qui flétrissent l'histoire des républiques grecques ; on n'eût point entendu l'orateur Lysias proposer la confiscation des biens des riches , et même leur mort , comme mesure d'état , pour remplir le vide du trésor. Des lois favorables à la propriété sans laquelle il n'existe point d'industrie , eussent mis les riches à l'abri des vexations ; et l'un des plus illustres disciples de Socrate n'eût point introduit dans un de ses plus piquans dialogues un Athénien qui se félicite d'être devenu pauvre parce qu'il n'a plus à craindre l'avidité du fisc , les soupçons des démagogues , la rage des délateurs.

Nous n'avons que des connaissances très-imparfaites sur les diverses modifications que le sort des esclaves put subir dans les différens états de la Grèce. Dans les siècles appelés héroïques , le rang , la beauté , la nais-



sance ne sauvaient point le captif des plus sanglans affronts. Le premier des poètes dans l'ordre des temps et dans l'ordre du génie, nous peint avec les couleurs les plus mélancoliques les illustres infortunes des femmes troyennes. On condamnait des princesses aux plus vils travaux, et le barbare vainqueur proportionnait leur humiliation à l'éclat dont elles avaient joui. Les gémissemens des esclaves ont fait retentir les théâtres anciens, et fourni à Sophocle, à Euripide, leurs scènes les plus pathétiques. Quand les mœurs s'adoucirent, la servitude s'adoucit avec elles : cependant certaines circonstances lui rendirent quelquefois son ancienne atrocité ; et les malheureux Athéniens qu'Alcibiade conduisit sur les rivages de Sicile, trouvèrent des vainqueurs encore plus impitoyables que les Achille, les Agamemnon ; mais l'injustice de l'agression semblait justifier l'excès de la vengeance. L'histoire nous retrace dans les plus beaux siècles de la Grèce, des actes de cruauté envers les vaincus, qui affligent et qui révoltent, et presque toujours sans réflexion, comme si ces excès de violence étaient aussi naturels que légitimes. Lorsque les Grecs combattaient contre des Grecs, ces luttes déplorables avaient toute

la fureur des guerres civiles ; on faisait rarement des prisonniers , on massacrait tous les vaincus.

Les trente tyrans qui , à la faveur de la protection de Sparte , s'emparèrent du gouvernement d'Athènes , firent périr plus de quinze cents citoyens. Dans la guerre la plus opiniâtre qui eût existé entre les deux plus fameuses républiques de la Grèce , le célèbre Lysander immolait impitoyablement dans les villes qu'il enlevait aux Athéniens , ou dans les villes de leurs alliées , les partisans de la démocratie , et les soumettait au pouvoir oligarchique le plus cruel. (1) Alexandre si loué par Plutarque qui le peint comme le vengeur des Grecs , n'eût pas plus d'égard pour les Thébains que pour les habitans de Tyr , et réduisit les uns et les autres à l'esclavage. L'histoire ne nous offre point de règle générale sur la manière dont le peuple grec traitait les vaincus. Le caprice , la vengeance , des motifs de haine plus ou moins violens , faisaient suivre la

---

(1) Namque undique , qui Atheniensium rebus studuissent , ejectis , decem elegerat in unaquaque civitate , quibus summum imperium , potestatemque omnium rerum committeret. ( *Cornelius Nepos.* )

victoire d'une boucherie ou d'un encan , appelaient des bourreaux ou des marchands d'esclaves.

Le petit nombre de faits que nous avons exposés , prouve que l'emploi des esclaves , loin de favoriser la liberté en élevant l'âme du maître , ne faisait que développer ses penchans vicieux , que l'entretenir dans la mollesse et dans la débauche ; que la servitude n'offrait pas plus d'avantage aux Etats qu'aux particuliers. L'histoire grecque nous met sous les yeux une foule de guerres sanglantes , d'insurrections dangereuses , auxquelles le désespoir des esclaves donna naissance. Combien les Messéniens ne firent-ils pas d'efforts pour se soustraire au joug que leur imposait Sparte , et pour briser les fers des Illotes ! Vainement cette orgueilleuse république s'efforça de flétrir Aristomène du titre de rebelle ; ce titre appartient au lâche qui conspire contre les loix de son pays , et non au citoyen généreux qui veut affranchir le tombeau de ses pères , le berceau de ses enfans , le temple de ses dieux. Si nous quitions ce théâtre où l'homme nous donne de si grandes et de si tristes leçons ; si nous jetions un coup-d'œil sur Carthage , nous verrions

cette république souvent en danger par la révolte et par le désespoir de malheureux impatiens du joug ; nous verrions des citoyens ambitieux se servir de leur secours pour essayer d'élever leur pouvoir sur les ruines des loix et de la liberté publique.

Proscrit par la nature , anathématisé par la raison , l'esclavage eut cependant des philosophes pour apologistes. Si Platon le condamne avec sa logique supérieure , et son éloquence sublime ; s'il développe ce principe incontestable du plus grand des poètes , que l'instant qui prive un mortel de sa liberté , lui ravit la moitié de son existence ; s'il démontre les funestes effets de cet état violent qui met l'homme en lutte continuelle avec l'homme , qui dépouille l'un de ses droits sans ajouter aux privilèges réels de l'autre , Aristote descend à la profession de sophiste , ment à sa conscience , outrage le genre humain qu'il était si digne d'éclairer , ne fait attention ni aux preuves morales ni aux preuves historiques , établit la même différence entre le maître et l'esclave , qu'entre le pâtre et le troupeau. Quel blasphème prononce cet instituteur d'un roi auquel il put inspirer la grande idée de conquérir l'Asie

pour

pour la rendre plus heureuse, mais dont il ne put vaincre les passions désordonnées ! On pardonne à un grand génie d'errer, quand ses rêves brillans ont l'amour de l'humanité pour excuse ; mais peut-on justifier l'homme supérieur qui foule aux pieds les lois de la nature, pour créer de révoltantes distinctions sociales ? Comment ce sage qui porta dans les affections de l'âme et dans les principes des arts, tant de justesse, tant de vues profondes, peut-il avancer que l'esclavage se fonde sur la supériorité du maître ? Ignorait-il qu'il suffisait d'être esclave pour cesser d'être homme ; que celui qui n'a ni sentiment, ni volonté qui lui soit propre, fût-il né pour s'asseoir au rang des immortels, descend au niveau de la brute ? S'il se relève quelquefois de son abjection, ses efforts sont plutôt déshonorés par l'instinct féroce du ressentiment, qu'agrandis par la noble passion de l'indépendance. Ainsi l'hercule des poètes, captif d'Euristhée, agit plus souvent en furieux qu'en héros. Le fils d'un esclave est né pour l'esclavage ; un sang glacé, appesanti, coule dans ses veines ; il caresse le frein qu'il n'a pas le courage de ronger. Les sophismes d'Aristote ont égaré quelques bons esprits mo-

B

dernes ; ils ont placé l'extrême dignité à côté de l'extrême bassesse ; ils ont fait de la servitude, l'appui, l'auxiliaire de la liberté ; ils ont cru qu'il fallait des nains pour qu'il y eût des géans. L'on voit, il est vrai, dans nos fôrets, des arbres majestueux absorber les rayons du soleil et la sève nourricière : mais tout languit autour d'eux ; leur santé vigoureuse donne la mort à tout ce qui les environne ; et les jeunes arbustes ne prennent de vigueur que lorsque la coignée du bûcheron dépouille le superbe despote des bois de ses rameaux orgueilleux.

Emule des républiques grecques, dans ce qu'elles eurent de bon et dans ce qu'elles eurent de mauvais, Rome eut des esclaves dès son origine. Leur servitude fut d'abord supportable ; ils partageaient les travaux du maître, ils étaient ses amis, les nourriciers, les compagnons de ses enfans ; la même table, les mêmes fêtes, les mêmes sacrifices les réunissaient. Les saturnales qui devinrent une fiction ou un emblême du passé, dans des temps corrompus, étaient alors une réalité : mais les mœurs se corrompent, le sort de l'esclave devient plus pénible ; il est le jouet des caprices de son patron, l'instrument de

ses débauches , la victime de ses cruautés. Le patriciat tourna la servitude au profit de son ambition ou de son avarice. On jeta dans les fers le débiteur insolvable ; fût-il un héros , il cessa d'être libre ; et plus d'un guerrier , teint du sang des Volsques , chargé des lauriers de l'Etrurie , gémit sous la verge d'un licteur. Ces excès de despotisme entraînent une foule de révoltes ; l'orgueil patricien s'humilia plus d'une fois devant la force populaire. On rendait les esclaves complices de tous les crimes ; ils étaient responsables des fautes de leurs plus cruels ennemis ; la mort d'un maître les condamnait à d'épouvantables tortures. Dans les temps de troubles et de factions , on punissait l'esclave ou de son silence , s'il ne savait rien , ou de son courage , s'il ne voulait rien avouer. Un délateur était affranchi , un imposteur obtenait des récompenses , et un serviteur vertueux trouvait la mort au milieu des supplices. Plus un Romain était opulent , plus il avait d'ennemis. Quelle cruelle existence que celle de Caton l'ancien , entouré d'esclaves qui le maudissaient , qu'il vendait comme des bêtes de somme , qu'il expulsait , dans la vieillesse , du domaine qu'ils avaient

arrosé de leurs sueurs ! Son avarice et sa cruauté révoltent : il faisait payer à ces infortunés les plaisirs les plus innocens et les plus légitimes ; et l'avare tyran ne rougissait point de tirer un tribut pour une union momentanée entre ses serviteurs des deux sexes. Il est prodigieux que le plus grand des orateurs , et le plus vertueux des hommes de son siècle , ait presque divinisé cet ennemi barbare de l'espèce humaine (1). L'excès de l'oppression multiplia les malheurs et les crimes ; tout moyen de vengeance paraissait légitime à des hommes qui ne pouvaient connaître d'autre sentiment que la haine. On sait de quel danger la guerre civile menaça Rome. Brennus et Annibal furent moins dangereux pour elle que Viriatus et Spartacus. Ce dernier surtout joignait au courage d'un héros , le génie d'un politique. Ne pouvant accabler par la force cet illustre vengeur de tant de victimes innocentes , Rome qui ne savait plus rougir

---

(1) O præclarum diem cum ad illud divinum animorum consilium cœtumque proficiscar , cumque ex hâc turbâ et colluvione discedam ! Proficiscar enim , non ad eos solum viros , de quibus ante dixi , verum etiam ad Catonem meum , quo nemo vir melior natus est , nemo pietate præstantior.



de la trahison , eut recours à des assassins.

N'est-ce point le grand nombre des esclaves qui rendait les révoltes si fréquentes dans les derniers temps de la république ? Clodius , Catilina , s'en firent des auxiliaires ; César , des soldats. Malgré l'excès de leur avilissement , des esclaves romains se montrèrent quelquefois généreux , et devinrent hommes lorsque les hommes libres ne l'étaient plus. Ils furent fidèles dans des temps de proscription ; la torture , les supplices ne pouvaient leur arracher de funestes aveux. Plusieurs périrent d'une manière héroïque , pour sauver leurs maîtres (1). La triste fin de ces héros , dans une

---

(1) Etiam adversus tormenta servorum fides. (*Tacite.*)

Parati erant pro domino porrigere cervicem , et periculum imminens in caput suum vertere. In conviviiis loquebantur , sed in tormentis tacebant. Vis exercitas in servili pectore virtutes recenseamus ? Primus tibi Urbinus occurrat : qui cum jussus occidi in Reatino lateret ; latebris proditis , unus ex servis annulo ejus et veste insignitus , in cubiculo ad quod irruebant qui persequebantur , pro domino jacuit ; militibusque ingredientibus cervicem præbuit , et ictum tanquam Urbinus excepit. Urbinus postea restitutus , monumentum ei fecit , titulo scriptiois qui tantum meritum loqueretur , addito. (*Macrobe.*)

caste où l'on ne devait point en attendre, fournit à l'histoire de touchans épisodes. On en vit quelques-uns chercher la liberté dans les deserts brûlans de l'Afrique, préférer le séjour des tigres à la maison de leur tyran. D'autres suivirent d'illustres proscrits, s'associèrent à leurs infortunes. (1) Un esclave rendit les honneurs funèbres aux mânes du grand Pompée. De fidèles esclaves recueillirent les derniers soupirs de Cicéron et de Brutus.

Ces actes de dévouement annoncent que quelques maîtres humains n'avaient point abusé de leur pouvoir, et s'étaient fait des amis de leurs ennemis naturels; mais ne prouvent rien en faveur de la servitude, ni en l'honneur du régime auquel ces infortunés

(1) Sous le triumvirat de Lépide, de Marc-Antoine, d'Octave, les dominateurs avaient besoin de victimes, parce qu'il leur fallait de l'or. Pollion punit les Padouans d'avoir pris le parti de la république, par le pillage et la proscription; il offre la liberté et une récompense aux esclaves qui trahiront leurs maîtres, et ne trouve point un seul délateur.

Agrippa fut forcé de donner la liberté à vingt mille esclaves, lorsqu'il eut à combattre le fils du grand Pompée, et ces nouveaux soldats déployèrent beaucoup de valeur.

étaient soumis. Tite Live, panégyriste éternel du peuple roi, et dont l'autorité ne doit point être suspecte lorsqu'il parle de ses crimes, nous apprend que pour les fautes les plus légères, on renfermait les esclaves dans des prisons souterraines, et que ces sépulcres des vivans se trouvaient sur tous les points de l'Italie. (1) Suétone qui retrace avec indignation les faits les plus atroces, comme il décrit sans pudeur les scènes les plus dégoûtantes, raconte froidement qu'on exposait dans une île du Tibre les esclaves vieux ou malades. Quelques philosophes qui honorerent Rome dans son déclin, qui répandirent de l'éclat sur ses derniers jours, et de la gloire sur ses temps de bassesse et de servitude, s'élevèrent contre cet abus de la force, contre cette violation de toutes les lois humaines; Cicéron présente l'esclavage comme l'état le plus avilissant, comme celui où l'on ne peut ni défendre ce qu'on aime, ni dire ce qu'on pense; comme le plus affreux de tous les maux auquel il faut échapper, non seulement par la guerre, mais

---

(1) Partem Italiae ergastula a solitudine vindicant. (*Tite Live*).

encore par la mort. Il présente la condition de l'esclave comme propre à détruire toutes les facultés, à briser l'âme, à lui ôter toute idée du juste et de l'honnête. (1) Sénèque souvent outré dans sa morale, mais plein de ce respect pour la dignité de l'homme que le Portique inspirait à ses disciples, venge quelquefois dans ses écrits l'esclave de la barbarie du maître, réclame ses droits, tant par des preuves tirées de la réflexion, que par des sentimens inspirés par le cœur; il nous répète que nous avons tous une origine commune, et que les décrets du destin et l'aveugle fortune mettent seuls de la différence entre des êtres que la nature a fait égaux. Pline l'ancien, qui semblait appartenir aux plus beaux temps de Rome, par l'énergie de ses idées, et à l'univers et à l'humanité, par l'étendue de ses connais-

---

( 1 ) Imo servitus est non dicere in quem velis, ac defendere quem velis..... servitus malorum omnium postremum non modo bello, sed morte etiam repellendum..... Nihil detestabilius dedecore, nihil foedius servitute..... servitus est sicut est obedientia fracti animi et abjecti et arbitrio carentis... quis negat omneis leveis, omneis cupidos, omneis denique improbos esse servos?

sances et par la sensibilité de son âme, prouve, par des faits, la funeste influence de l'empire absolu de l'homme sur son semblable. Il condamne à l'opprobre de l'immortalité des monstres qui, par un raffinement cruel de sensualité et de barbarie, nourrissaient les poissons de leurs étangs, avec des esclaves qu'on y jetait tout vifs (1). Un écrivain du Bas-

---

(1) La vie d'Auguste nous offre un trait horrible de l'abus d'un pouvoir que ce prince craignait de restreindre. Un Védius Pollion qui avait été esclave et qui méritait de l'être toujours, portait le luxe de la table jusqu'à l'excès le plus révoltant. Il faisait nourrir ses lamproyes de chair humaine, en jetant tout vifs dans ses étangs ceux des esclaves qui s'étaient rendus coupables de la plus légère faute. Auguste qui ne rougissait point de s'asseoir à la table des plus vils affranchis, eut beaucoup de peine à obtenir la grace d'un malheureux qu'il voulait livrer en sa présence à cet affreux genre de supplice. Plusieurs lois de ce prince si loué par les poètes, portent un épouvantable caractère d'atrocité. Il abrogea celle qui défendait de donner la question aux esclaves dont les maîtres étaient accusés de haute trahison ; ils pouvaient être vendus à l'Empereur ou à la république, et interrogés et appliqués à la question ; injustice abominable, puisqu'elle punissait des innocens d'un crime qui n'existait souvent que dans l'esprit fertile des délateurs, et qui, lors même qu'il était réel, ne devait appeler le châtimeut que sur celui

Empire (1) qui recueillit plus de choses excellentes, qu'il n'en tira de son propre fonds, nous apprend ce que les moralistes pensaient de la servitude. Ce fragment précieux justifie les philosophes des crimes du pouvoir. « On ne vénère, » dit-il, que celui qu'on aime ; l'amour ne » s'associe point avec la crainte. D'où pensez- » vous que sort ce proverbe ? nous avons au- » tant d'ennemis que d'esclaves ; ils ne sont pas

---

qui l'avait commis, et faisait dépendre le salut des maîtres, de la fermeté de malheureux que leur triste condition dispensait de courage, de sentiment, d'honneur, d'attachement et de reconnaissance. Antonin le pieux fut le premier qui fit des lois pour soustraire ces malheureux, autant qu'il était possible, à toute espèce de tyrannie.

(1) Qui colitur, etiam amatur : non potest amor cum timore misceri. Unde putas arrogantissimum illud manasse proverbium quod jactatur ; Totidem nobis hostes esse quot servos. Non habemus illos hostes, sed facimus cum in illos superbissimi, contumeliosissimi, crudelissimi sumus : et ad rabiem nos cogunt pervenire deliciæ, ut, quicquid non ex voluntate respondit, iram furoremque evocet. Domini enim animos induimus tyrannorum : et non quantum decet, sed quantum libet, exercere volumus in servos. Virgâ murmur omne compescitur, et ne fortuita quidem sine verberibus excepta sunt. Tussis, sternutamentum, singultus magno malo luitur. (*Macrobe*).

» tels naturellement , mais c'est nous qui les  
 » pervertissons par notre orgueil, nos dédain, »  
 » notre cruauté. Ils n'éprouvent de délices que  
 » lorsqu'ils peuvent nous nuire; celui qui n'a  
 » plus de volonté, ne connaît plus que la fureur  
 » et la haine. Maîtres, nous nous revêtons de  
 » l'âme des tyrans; notre domination envers  
 » les esclaves n'a d'autre borne que nos ca-  
 » prices. Leurs murmures les plus légitimes  
 » sont réprimés par les coups; leurs mou-  
 » vemens les plus involontaires sont punis  
 » comme des crimes ».

Par une singularité apparente, et qui ne doit néanmoins étonner que les esprits superficiels, inhabiles à la méditation, la servitude personnelle s'affaiblit à mesure que l'esclavage civil et politique se fortifia. Une vérité pénible, et qu'on ne peut taire, c'est que les esclaves furent moins malheureux sous Néron, sous Domitien, qu'ils ne l'avaient été sous les Marcellus, les Caton, les Scipion. Lorsque les grands s'avilirent, les petits s'élevèrent; il ne fallait plus que de méprisables talens; des affranchis pouvaient les avoir comme les descendans des plus illustres patriciens. (1) Les Empereurs

---

(1) *Patricios omnes opibus cum provocet unus,  
 Quo tondente grayis juvenis mihi barba sonabat.*

n'osant anéantir des dignités qui rappelaient des souvenirs imposans, abaissaient les grandes places par le choix des hommes appelés à les remplir. Des affranchis portant encore l'empreinte de leurs fers, voyaient les faisceaux s'abaisser devant eux. (1) Ils présidaient au sénat; ils commandaient les armées; ils donnaient des loix aux neveux dégénérés des Camille, des Fabius, des Paul-Emile. C'étaient les vices des princes, et non leur humanité, qui opéraient ce changement. Ils voulaient opposer à un patriciat qui conservait par tradition la majesté de l'ancienne Rome, qui, malgré tous les efforts de la tyrannie, ne pouvait oublier la gloire de ses ancêtres, des hommes nouveaux qui leur fussent basement dévoués, ennemis des grands, par le souvenir de leur premier état, par la servilité de leurs principes, par la haine qu'inspire des noms illustres à ceux qui ne peuvent

Cùm pars Niliacæ plebis, cum verna Canopi  
 Crispinus, Tyrias humero revocante lacernas  
 Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum,  
 Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ:  
 Difficile est satiram non scribere. (*Juv.*)

(1) Peruste funibus latus

Et crura dura compede. (*Hor.*)



se faire que des noms odieux. Depuis la fondation de la république jusqu'au temps des empereurs, l'oppression descendait des classes éminentes sur les classes inférieures ; depuis le premier des Césars jusqu'à la chute de l'empire, on vit les oppresseurs sortir des classes les plus infimes et les plus abjectes. Ce furent ou des affranchis ou des eunuques, des étrangers barbares ou des Romains dégradés. Ainsi l'on voit certains pays qui ne craignent que la foudre du ciel, tandis que d'autres sont accablés par les vapeurs pestilentielles qui s'élèvent des eaux stagnantes et de marais impurs.

D'un autre côté, l'extravagance du luxe dut diminuer naturellement le nombre des esclaves ; il fallut des artisans et des artistes. Un Cincinnatus pouvait employer deux valets à la culture de ses terres ; mais il en fallait plus de mille pour décorer les jardins, pour embellir les palais, pour préparer les repas somptueux d'un affranchi de Néron ou de Domitien. La Syrie, la Grèce, fournissaient des joueurs de flûte, des pantomimes, des décorateurs, des bouffons. (1) Rome respira

---

(1) Les professions les plus viles, et les arts li-

sous quelques bons princes , et la servitude personnelle s'adoucit. Les Gaules se couvrirent de cités superbes ; les arts et les sciences d'Athènes et de Rome s'y trouvèrent transplantés comme par prodige. (1) On croirait que le monde était retombé sous un nouvel âge d'or , si l'on s'en rapportait à ce que Pline écrivit sous Trajan , et Tertulien sous Sévère. Le commerce et l'industrie (2) réparèrent les désastres des époques antérieures. Rome portait par-tout avec son empire , la gloire et l'abondance ; des contrées incultes étaient devenues productives ; des routes nouvelles ouvraient

---

béaux étaient abandonnés chez les Romains à des esclaves. Ils en tiraient non seulement le moyen de s'affranchir , mais des fortunes dignes d'être enviées par les plus illustres familles. Publius Syrus , créateur de la pantomime ; Antiochus , professeur d'astronomie ; Strabérius Eros , grammairien , furent amenés d'Asie comme esclaves.

(1) Nunc totas graias , nostras habet orbis Athenas  
Gallia cauidicos docuit fecundâ Britannos ,  
De conducendo loquitur jam rethore thule. (*Juv.*)

(2) Quis enim , non communicato orbe terrarum ,  
majestate Romani Imperii , profecisse vitam putat ,  
commercio pacis rerum ac societate festæ , omniaque  
etiam , quæ occulta antea fuerant , in promiscue usu  
facta.

une communication avec des pays jusqu'alors inconnus ; l'univers jouissait d'une félicité sans borne ; il ajoutait aux richesses des temps présens, les trésors des siècles passés. De riantes campagnes remplaçaient de tristes solitudes ; de riches moissons doraienent le sol qu'avaient couvert d'antiques forêts ; les bêtes fauves cherchaient de nouvelles retraites ; les sables arides portaient des semences ; les rochers souffraient la culture ; les marais impurs disparaissaient. (1) Il peut y avoir de l'exagération dans ces tableaux ; mais ils ne sont point entièrement imaginaires. Il est certain que , sous de bons princes , les provinces durent être moins foulées que sous le régime républicain. Le pouvoir absolu donnait aux Empereurs la faculté de punir promptement toutes les vexations. Dans l'ancien ordre de choses, le proconsulat, la préture étaient ou la récompense de services passés, ou un moyen de s'élever à des emplois plus émi-

---

(1) Certe quidem ipse orbis in promptu est, cultior de die et instructior pristino. Omnia enim jam pervia, omnia nota, omnia negotiosa. Solitudines famosas retro fundi amœnissimi oblitaverunt silvas, arva domuerunt, feras, pecora fugaverunt, arenæ seruntur, saxa panguntur, paludes eliquantur.

( Tertulien de anima. )

nens. Les sénateurs avaient de l'indulgence pour un membre de leur ordre, qui n'était accusé que par de faibles Asiatiques ou de malheureux Africains ; et , malgré le zèle souvent hypocrite des tribuns, le peuple, quand il avait à prononcer sur le sort des grands coupables, était toujours disposé à traiter favorablement ceux qui pouvaient lui donner des spectacles et des fêtes. On ne vit absoudre, sous les empereurs, ni des Pléminius, ni des Verrès, ni des Jugurtha. Souvent cruels pour les descendans des illustres familles de la république, ils étaient indulgens pour la postérité des esclaves. Sous l'ancien gouvernement, un proconsul était un souverain absolu ; il déposait les rois, il en créait de nouveaux, il faisait la paix ou la guerre ; une responsabilité presque toujours illusoire, ne gênait ni son ambition, ni sa cupidité. Sous les Césars, c'était un intendant timide qui craignait qu'on ne punit un acte de vigueur comme un acte de révolte. La correspondance de Pline avec Trajan, était toujours celle d'un esclave respectueux, qui attend, pour agir, que son maître ordonne, tandis que les lettres que Cicéron écrivait de son gouvernement, offraient le langage superbe d'un monarque.

Ce

Ce qui nous prouve incontestablement que le sort des esclaves s'adoucit sous les Césars, c'est qu'on ne les vit plus former de ces insurrections qui les rendirent si dangereux sous la république. Elles eussent été bien plus faciles cependant sous un gouvernement souvent sans énergie, qui avait les grands pour adversaires, et qui n'intéressait point le peuple. Ici nous sommes réduits à des conjectures; les historiens anciens s'occupaient peu d'hommes qu'ils avaient l'injustice de mépriser.

Des faits nombreux, bien plus que nos raisonnemens, prouvent que l'esclavage produisit d'aussi funestes effets chez les Romains que chez les Grecs; il corrompit les mœurs; il entretint la cruauté; il fit naître une foule de guerres dangereuses; il rendit des citoyens ambitieux, capables de menacer l'état. Que pouvaient les loix sur un Crassus qui avait une armée d'esclaves, qui fut soupçonné d'incendier les édifices de la ville, pour occuper ceux de ces misérables dont il avait fait des artisans? L'esclavage était né avec la ville de Romulus; il faisait partie de sa constitution; c'était un mal auquel il était impossible de remédier: il mina le corps de la république,

C

et lui survécut. L'examen de la même question va nous conduire dans d'autres pays et dans d'autres siècles. Nous aurons à présenter un spectacle plus consolant , si nous avons à peindre la servitude ; nous la verrons naître avec la barbarie , se soutenir par elle ; mais s'affaiblir à mesure que les lumières s'étendent, et s'anéantir à l'instant où elles triomphent.

Une révolution aussi heureuse que surprenante , qui confondit la raison des Sages , et conquit leur estime , changea la face de la terre, et donna le ciel pour protecteur à l'infortune. Le christianisme vint épurer les passions , annoblir les idées , détruire des cultes étrangers à la morale , et donner à la morale son culte , ses institutions , ses autels pour appui. L'esclave fut étonné de se trouver un homme, d'être forcé de bénir ceux qu'il avait longtemps maudits , de ne plus se réveiller au bruit de ses chaînes et au cri de ses tyrans , d'admirer dans ses anciens oppresseurs , des despotes repentans , de sincères amis , de tendres frères. Des sacrifices communs , un même dieu pour père , un même évangile pour code , les mêmes temples pour réunion , les mêmes ministres pour instituteurs et pour consolateurs ; tel est le spectacle sublime, au-

guste, unique, qu'offrit le christianisme dans sa naissance; tableau bien plus fait pour toucher le cœur, pour élever l'âme, que le chimérique âge d'or inventé par les poètes; que les saturnales, dérision de l'égalité primitive, et ne servant qu'à faire mieux sentir le poids de la servitude. Avec le culte nouveau, des agapes fraternels confondaient tous les états, ne laissaient aucun vestige des anciennes distinctions, faisaient sortir les malheureux du néant, et l'heureux du siècle, du lit de roses des voluptés, ou de l'abîme de l'orgueil. Avec le culte nouveau, toutes les passions honteuses se taisaient, tous les desirs d'une injuste domination s'éteignaient, tous les sentimens généreux se ranimaient; la touchante harmonie des hymnes sacrés, l'effusion d'une piété douce, le charme d'une félicité présente, et l'image d'un plus heureux avenir, transportaient sur la terre le bonheur des cieux, et parmi les hommes, l'innocence et la paix des archanges. Ces campagnes que des mains serviles fécondaient avec désespoir; ces cités où l'esclave ne brisait ses fers qu'en servant les vices de ses maîtres, ne nourrissaient plus de malheureux, ne présentaient plus ni le spectacle hideux de l'avilissement, ni

le spectacle odieux du crime. Par-tout où le Christ trouvait de véritables adorateurs, il n'existait plus de maîtres ni d'esclaves. Les sacrifices humains étaient abolis dans tout le monde chrétien, d'une manière bien plus efficace qu'ils ne furent abolis à Carthage, par le traité philanthropique d'Hieron ; dans les Gaules, par la politique humanité de César. L'Eternel trouvait par-tout de dignes enfans ; la vertu n'avait plus à rougir ; et la tyrannie, et la servitude, et le remords, et la honte furent, par l'effet d'une heureuse ferveur, quelques instans bannis de la terre.

Le bien qui s'opère par l'effet de l'enthousiasme, entraîne quelquefois de funestes résultats que la froide sagesse eût pu prévenir. Quand l'évangile n'eût point fait de la charité, de l'égalité, un de ses premiers préceptes, le christianisme, par le genre de vie qu'il prescrivait à ses disciples, devait nécessairement anéantir la servitude ; leur mépris des richesses, leur indifférence pour le pouvoir, leur esprit contemplatif abolissaient l'esclavage par le fait, quand il ne l'eût point été par le droit. Des hommes étrangers à toute cupidité, qui regardaient l'opulence comme un fardeau, comme une source de corrup-



tion , comme un obstacle au salut , se seraient-ils condamnés à cette surveillance terrible et continuelle qu'impose à l'homme le desir d'enchaîner son semblable ? tâche horrible qu'il ne peut remplir sans se vouer à d'éternelles inquiétudes ; ministère affreux qui punit sans cesse l'opresseur des crimes qu'il commet , et le rend plus malheureux que ceux qu'il opprime. Quelques maux se mêlèrent aux biens que produisit le christianisme. La sainte horreur des plaisirs temporels , le dégoût des affaires , l'abandon des travaux , de l'industrie et de l'agriculture ; l'espèce d'anéantissement que commande la vie ascétique , transformèrent les villes et les campagnes en déserts. La servitude abolie sans précaution , laissa un vide immense que la politique ne pouvait plus remplir. La philosophie ne vint point au secours d'une révolution qu'elle pouvait adopter avec un sentiment d'orgueil ; elle avait ses préjugés , son empire à soutenir , son antique suprématie à défendre. D'ailleurs les ministres de la religion nouvelle dédaignèrent son appui , se déclarèrent ses adversaires , condamnèrent ses préceptes et ses lumières ; plusieurs d'entr'eux , transfuges ingrats du Portique ou de l'Académie , ne se servirent des talens qu'ils

avaient puisés chez les philosophes, que pour les combattre et les accuser. Les pontifes, les prélats, les orateurs chrétiens opposaient les interprétations forcées du dogme, aux lois de la nature ; réprouvaient le luxe et le commerce, commandaient la retraite, sanctifiaient le célibat, n'accordaient au mariage qu'une protection de tolérance : il n'y eut plus d'esclaves chez les chrétiens, mais bientôt il n'y eut plus d'hommes libres. Le paganisme s'associait à toutes les idées fières, à tous les sentimens hardis ; le culte nouveau devint l'auxiliaire du pouvoir absolu. Des poètes et des philosophes gémissaient sur les ruines d'anciennes républiques, sur des monumens superbes qui ne parlaient plus qu'à un petit nombre de penseurs. De là ce zèle fanatique pour l'idolâtrie, que manifestèrent des esprits supérieurs, bien faits pour sentir les avantages du christianisme ; de là l'apostasie de Julien, les écrits des Celses, des Jambliques, des Porphyres, en faveur d'un culte que la raison des Sages avait proscrit long-temps avant que le zèle et l'autorité renversassent ses autels. C'était des Israélites qui regrettaient sur les rives du Jourdain, les idoles et l'abondance de l'Égypte.

La législation se régla sur l'enthousiasme

religieux. Constantin affranchit tous les esclaves qui se feraient chrétiens. C'était un moyen innocent pour donner à l'église des milliers de disciples. Ses successeurs suivirent la même marche. Une loi de Valentinien défendait de forcer à remonter sur le théâtre l'acteur qui se serait purifié dans les eaux du baptême. (1) Une loi d'Arcadius nous a frappés par la sagesse et l'humanité qu'elle respire; il punit la délation que l'on avait autorisée sous la république et sous les empereurs, et condamne à mort tout esclave accusateur de son maître. Une loi de Justinien, dont nous ne pénétrons point l'esprit, ôte aux esclaves le droit d'hériter. Cette interdiction existait dans les anciennes lois; mais il eût été digne d'un prince chrétien de la faire disparaître. (2) Ces

---

(1) Cette disposition prouve que les lois reconnaissent encore des esclaves; que les comédiens étaient tirés de cette classe, et que leur profession, flétrie sans doute par le christianisme, était regardée comme infâme. La légende nous apprend le martyre de S.t-Génest, dont Rotrou a fait une tragédie qu'on ne met point à côté de son Venceslas, ni de son Antigone et de son Bélisaire.

(2) Illud certum est, ad serviles cognationes illam partem edicti, qua proximitate, nomine bonorum possessio promittitur, non pertinere, nam nec ulla antiqua lege talis cognatio computabatur.

particularités nous démontrent d'une manière incontestable, que la servitude proscrite d'abord par la ferveur qu'inspirait la religion nouvelle, fut maintenue en grande partie par l'intérêt des particuliers, et par les édits des empereurs.

Par l'effet de cet esprit d'insouciance pour les objets temporels qu'inspirait le nouveau culte, on souffrait la tyrannie intérieure; on ne s'occupait point des ennemis étrangers. Les tyrans les plus farouches étaient les instrumens dont se servait la providence pour punir les fautes des peuples. On bénissait Galère et Dioclétien; on appelait Attila le fléau du Seigneur. Des légions armées se laissaient égorger comme de timides brebis, et les palmes du martyr étaient bien préférables aux lauriers de la victoire. Les Barbares du nord qui n'avaient point changé de culte, exterminèrent facilement des chrétiens pour qui le monde n'avait plus d'attrait; par-tout où ils portèrent le fer et la flamme, ils détruisirent tous les monumens que les hommes avaient élevés, et firent des esclaves de tous les guerriers qui n'avaient point péri. N'estimant que le courage, la force du corps, le mépris des dangers, ils crurent que ceux qui ne savaient point préférer la mort à la servi-

tude , étaient destinés , par la nature , à porter des fers.

Les faibles successeurs de Constantin , les fils dégradés de Théodore , traitèrent avec des ennemis qu'il fallait exterminer ou civiliser , repousser vers leurs tristes climats , ou amollir par les délices. L'Orient et l'Occident étaient gouvernés par des fantômes de princes qui craignaient les grands talens , et punissaient , par l'exil ou la mort , leurs généraux , de leur avoir obtenu des triomphes. Quand les destinées de l'Empire reposaient sur une seule tête , un grand homme pouvait rendre de l'éclat au trône ; mais après le partage impolitique que fit Constantin , du premier sceptre du monde , le diadème des Césars ne jeta plus qu'un faible éclat. Si un prince de génie tenait d'une main ferme les rênes de l'Empire d'Occident , un théologien , un controversiste abandonnaient les soins de l'Orient. Jusqu'à Constantin , le trône était souvent occupé par des Barbares ; mais un paysan de la Panonie , de l'Illirie , de la Thrace , dont le trône avait récompensé la valeur , y portait des mœurs austères et des vertus sauvages ; mais à la cour de Bizance , le luxe , la mollesse , devinrent des vices héréditaires ; un beau ciel ,

le voisinage de l'Asie , les beautés riantes de la nature, endormaient les âmes dans un repos léthargique. D'ailleurs la chute de ce vaste colosse ne fut point un malheur pour l'espèce humaine. Elle prépara l'abolition entière de l'esclavage que le christianisme eût effectué, si les passions, l'orgueil, l'esprit persécuteur, n'avaient corrompu sa bienfaisante doctrine (1).

Les conquêtes des peuples du Nord, offrirent plus d'avantages que de malheurs réels. Des petits états se formèrent sur les débris d'un empire immense. Le génie militaire, la valeur, rendirent de l'éclat à des contrées que la lâcheté de leurs habitans avait avilies. Des villes libres se formèrent au milieu des

---

(1) De tous les empereurs qui se mêlèrent d'être théologien, Justinien fut le plus opiniâtre et le plus persécuteur. Une particularité épouvantable de son histoire, nous atteste que les princes chrétiens faisaient des esclaves avec aussi peu de scrupule que les païens. Les Samaritains de la Palestine avaient conservé religieusement leurs anciens rits. Justinien leur envoya des soldats pour les convertir. On en massacra vingt mille, vingt mille autres furent vendus par les Arabes aux Infidèles de la Perse et de l'Inde. Cette affreuse persécution coûta cent mille hommes à l'empire, et dévasta une de ses plus belles provinces.

horreurs de la guerre; les ravages d'Attila donnèrent naissance à cette fameuse république de Vénise, dont l'existence fut si longue, et le gouvernement si singulier. L'Italie dégradée par ses derniers empereurs, reprit de la majesté sous Théodoric (1). Ce prince goth ne craignit point de relever un sénat longtemps avili. Il favorisa le commerce, protégea les arts; et au lieu de couvrir les villes et les campagnes d'esclaves, comme l'avaient fait les anciens Romains, il étendit, autant que l'esprit du temps le permettait, les avantages de la liberté. Il prépara la gloire dont cette belle contrée devait jouir plusieurs siècles après. La Gaule, la Germanie, l'Espagne, ne furent

---

(1) Le nom Romain était tellement avili dans la bouche des Barbares, qu'il était devenu un titre d'injure, comme le prouve ce passage de l'évêque Lutiprand.

» Quos (Romanos) nos, Longobardi scilicet, Saxones,  
 » Franci Lotharingi, Bajoarii, Suevi, Burgundiones,  
 » tanto dedignamur ut inimicos nostros commoti, nihil  
 » aliud contumeliarum nisi Romane, dicamus: hoc  
 » solo, id est Romanorum nomine, quidquid igno-  
 » bilitatis, quidquid timiditatis, quidquid avariciæ,  
 » quidquid luxuriæ, imo quidquid mendacii, imo  
 » quidquid vitiorum comprehendentes ».

point aussi heureuses que l'Italie. Il semblait que ses anciens monumens, que son ancienne gloire parlasse à ses vainqueurs, et leur donnassent des leçons de grandeur et de générosité. Une puissance nouvelle qui s'éleva vers la fin du huitième siècle, celle des pontifes de Rome, devint favorable à la civilisation et à la liberté personnelle. Les papes oublièrent qu'ils devaient leur grandeur politique à la libéralité d'un empereur. On les vit lutter sans cesse contre le diadème des modernes Césars ; ils se montrèrent souvent populaires, pour rendre le pouvoir des princes temporels plus odieux. Les rivalités de puissance, d'ambition, servirent l'espèce humaine qui doit rarement son bonheur au sentiment sublime d'un désintéressement généreux. Deux génies supérieurs parurent dans deux états voisins, et à près d'un siècle de distance l'un de l'autre ; Alfred et Charlemagne. Ils eurent assez de génie pour faire beaucoup de bien aux peuples ; mais la volonté ou le pouvoir leur manqua. Le régime féodal avait peut-être déjà jeté des racines trop profondes, pour qu'il fût possible de l'abattre. Alfred se contenta de reconquérir le domaine de ses pères ; il crut que le soin du plus petit état suffisait au plus vaste génie ; il fut le lé-



gislateur , et en quelque sorte le créateur de son empire. Rome qu'il avait vue dans sa jeunesse, où les beaux arts offraient encore quelques vestiges imposans , lui laissa de profonds et d'utiles souvenirs. Il sut tout ce qu'on pouvait savoir dans son siècle , et ses lumières naturelles l'emportèrent de beaucoup sur ses lumières acquises. Supérieur à tous ses contemporains , par l'étendue de ses conceptions, s'il n'abolit point la servitude , il prépara la liberté par des lois protectrices ; il voulut que l'accusé eût ses égaux pour juges , acte d'une prévoyance sublime , qui suffirait seul pour rendre son nom immortel. Il est des institutions dont le vulgaire ne connaît point l'importance ; elles ne sont appréciées que par des esprits étendus : elles paraissent n'avoir qu'une influence faible et insensible , mais elles produisent à la longue les plus heureux résultats. La nature fait naître et souvent mourir le même jour ces plantes qui atteignent dès leur naissance , et la beauté et la forme dont elles sont susceptibles ; mais elle élève lentement ces chênes , ornemens de nos forêts , qui voyent passer plusieurs générations , sans rien perdre de leur vigoureuse jeunesse. C'est l'instruction par jurés qu'Alfred créa ou adopta ,

qui donna aux Anglais des idées de justice naturelle, habitua leurs esprits à la discussion, à l'examen des intérêts les plus précieux, et les rendit plus tard capables d'extorquer à Jean Sansterre cette grande charte qui fut comme la première pierre de leur édifice constitutionnel, et la cause certaine, mais éloignée, de leurs insurrections contre la tyrannie, des lois qui légitiment leur orgueil, et qui leur ont valu deux siècles de gloire et d'énergie. Charlemagne eut une destinée plus brillante; l'étendue de ses conquêtes, le bonheur constant de ses armes, la sublimité de ses projets, environnent son nom des plus brillans prestiges et du plus solide éclat. Il était grand, lorsqu'il consultait au champ de Mars la volonté publique; mais il ne songea point à créer un peuple, ou ne l'osa point. Il consacra la féodalité par les actes les plus imposans; et les grands et le clergé que son génie seul pouvait contenir, devinrent après lui les fléaux de la nation, et les tyrans de ses faibles successeurs. Mais bien peu d'hommes sont entièrement au-dessus de leur siècle: l'histoire moderne est féconde en héros, mais elle offre rarement de ces réformateurs hardis qui forcent tous les obstacles pour le bonheur des hommes,

et qui devancent , par la rapidité de leur marche et la force de leur génie , la marche lente et timide de la raison des peuples.

On a tant écrit sur le régime féodal , qu'il me semble inutile de m'arrêter long-temps sur ce funeste système. Il ne ressemblait point entièrement à l'esclavage des anciens ; une religion , des mœurs différentes l'avaient modifié sous beaucoup de rapport ; il était peut-être plus dur. Nos sauvages ancêtres n'avaient besoin que de laboureurs et de soldats ; il fallait aux anciens des artistes , des acteurs , des musiciens , des hommes qui sussent amuser leur studieuse oisiveté , et flatter leurs goûts délicats. Chez les modernes , la dureté de la servitude n'était tempérée par aucune des charmantes faiblesses de l'imagination. Les maîtres ressemblaient aux Divinités de Tyr et de Carthage , qui ne jouissaient que par le sacrifice de victimes humaines. Les citoyens d'Athènes et de Rome avaient souvent cette grandeur , cette générosité qu'inspiraient de grands emplois acquis par de sublimes talens et des études faites pour annoblir l'âme humaine. Les barons , les possesseurs de fiefs n'avaient que l'insolence que donne un pouvoir incontesté , et la dureté qu'inspire une

extrême ignorance. Des Grecs pleins de la lecture d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Platon, devaient faire de fréquentes réflexions sur les vicissitudes de la fortune, sur les devoirs de l'humanité. Nos barons qui étaient aussi incapables de connaître ceux qui avaient pensé, que de penser eux-mêmes, usaient de leur brutal empire sans remords comme sans modération. Si l'esclavage était même affreux lorsque l'homme asservi appartenait au maître le plus éclairé, le plus sensible, tel que l'était un Athénien, comment ne devait-il pas être insupportable lorsqu'il était sous le joug de tyrans féroces, tels qu'un ignorant Germain ou un Français, aussi superstitieux, aussi sauvages sous Sigismond et Philippe-le-Bel, que l'étaient ses ancêtres lorsqu'ils marchaient sous la conduite de Pharamond ou de Clovis ?

La féodalité moderne, comme l'ancienne servitude, fut fondée sur l'abus de la victoire. Les conquérans qui avaient besoin de s'attacher les guerriers qui les avaient aidés à vaincre, partageaient avec eux les domaines qu'ils avaient acquis à la pointe de l'épée, et ne se réservaient qu'une suprématie qui devint presque entièrement nulle lorsque les barons,  
unis

unis d'intérêt , opposèrent une ligue puissante et constamment soutenue , à la faible autorité des monarques ; et le caractère plus ou moins turbulent de la noblesse , rendit l'existence des rois plus ou moins dépendante , plus ou moins précaire. Les nobles anglais luttèrent sans cesse contre le diadème , rendirent le trône si dangereux , que l'ambition la plus audacieuse ne pouvait s'y asseoir qu'en frémissant. Les barons français firent souvent trembler leurs rois ; mais ils ne firent point couler leur sang sur les échafauds. Les Allemands conservèrent leur ancien esprit martial ( 1 ) ; et trop fiers pour connaître la soumission , ils s'érigèrent sous le titre de landgrave , de margrave , en souverains indépendans ; et l'Empereur qui s'appelait le Roi du monde , dont les monarques étrangers avouaient l'imaginaire suprématie , ( 2 ) n'était point

---

( 1 ) Tacite peint ainsi les anciens Germains : *Figrum et iners videtur sudore acquirere quod possis sanguine parare*. C'était à de semblables peuples qu'un poète froid , mais quelquefois élégant , appliquait ces vers :

Ubi, transcendit florentes viribus annos  
Impatiens ævi, spernit novisse Senectam.

( *Silius italicus.* )

( 2 ) L'oracle de la loi civile , le savant Barthole,

D

le maître absolu d'un seul village. Le droit de convoquer et de présider la diète, était la plus brillante de ses prérogatives. Cette aristocratie de princes est la seule qui se soit maintenue au milieu des révolutions de l'Europe. Le lien fédératif qui les unit ne s'est point relâché, tandis que les barons français ont vu leur puissance redoutable se réduire à de vains titres, et que les pairs orgueilleux de la Grande-Bretagne ont été réduits à n'être que les conseils de leur prince, et une branche passive de la législation (1).

D'après les entraves dont le régime féodal garrotta l'esprit humain, plusieurs siècles s'écoulèrent sans que l'on vît les peuples sortir de leur langueur et de leur abrutissement. Il

---

recevait une pension de Charles IV; on enseignait dans son école que l'Empereur romain était le légitime souverain de la terre, depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'aux lieux où il se couche. L'opinion opposée fut condamnée, non pas comme une erreur, mais comme une hérésie, d'après les paroles de l'évangile, sur l'impôt dû à César. Voyez la savante histoire de la décadence de l'empire, par Gibbon.

(1) Le système féodal, tel qu'il exista dans nos temps modernes, et que Boulainvilliers appelait le chef-d'œuvre de l'esprit humain, était établi chez les Parthes. Ces peuples eurent la même origine que

n'existait point de nation ; les rois étaient sans pouvoir. La multitude était enchaînée , et les monarques gémissaient sous une humiliante tutelle. Des guerres sans cesse renaissantes , n'offraient ni résultat brillant , ni avantage solide. La jalousie des grands enchaînait les opérations du prince ; ils aimaient mieux faire triompher l'ennemi , que lui ménager des victoires. Couvertes de serfs , les campagnes étaient aussi mal peuplées que mal cultivées. Les villes n'existaient point encore , ou n'offraient qu'une population inerte, malheureuse,

---

les Goths , les Saxons , et sortaient comme eux de la Schitie. Ils passèrent la mer Caspienne , s'établirent dans une partie de l'ancienne Hyrcanie , et formèrent une colonie obscure , tant que l'empire des Perses et des Mèdes subsista ; mais qui s'agrandit à la faveur des troubles causés par l'ambition des successeurs d'Alexandre. Arsaces , originaire de Dacie , réduisit ce pays sous le joug de la force militaire , tempérée par quelques formes inconnues aux Asiatiques. Le gouvernement se composait d'un roi , d'une assemblée de grands , et d'une seconde assemblée formée des ministres de la religion , et des hommes les plus habiles. Le seigneur d'un canton était libre ainsi que ses enfans ; le reste était esclave. Nous voyons dans la constitution de ce peuple barbare , une image fidèle de l'état de la France et de l'Angleterre avant le septième siècle.

sans industrie , sans objet et sans motif d'émulation. Ni l'Océan ni la Méditerranée , dont les rivages bordent et embellissent une partie de la France ; ni l'heureuse position de la Grande-Bretagne , n'invitaient , dans ces temps malheureux , les peuples au commerce et à l'industrie. La chevalerie vantée par des poètes et des romanciers , vint prêter quelque éclat au régime féodal ; elle ressuscita les temps héroïques , elle embellit d'une aurore boréale la nuit de la dégradation et de la servitude ; et ce qui lui fait plus d'honneur , elle prépara la chute du système qu'elle décorait et qu'elle anoblissait. Dès que cette brillante folie fut introduite , un luxe barbare , mais contagieux , altéra les mœurs des grands. Esclaves d'un sexe séducteur , ils en consultèrent les goûts , ils sacrifièrent une partie de leurs richesses à l'amour des plaisirs ; ils souffrirent que leurs vassaux fussent industriels , pourvu que le travail de l'esclave restât tributaire de l'oisiveté du maître. Pour couvrir les dépenses de fêtes , de tournois , les nobles eurent recours à des expéditions lointaines. Ils crurent que l'Asie devait satisfaire aux profusions de l'Europe. Leur absence rendit leurs vassaux moins malheureux ; leurs prodigalités les ai-



daient à s'affranchir. Ces expéditions lointaines, auxquelles l'ambition eut sans doute plus de part que la véritable piété, contribuèrent de loin à rappeler les lumières en Occident. Cette partie du monde avait perdu tous ses titres de gloire. L'Italie, riche par les monumens d'un grand peuple ; la Gaule, célèbre par la valeur de ses anciens habitans ; la Grande-Bretagne qui avait fatigué la patience de César et le génie d'Agricola ; la Germanie qui produisit tant de héros que Rome eut tant de peine à dompter, se réunirent, par l'effet de l'enthousiasme religieux, pour l'entreprise la plus étonnante que nous offre l'histoire. Le but de l'expédition fut manqué ; mais elle produisit de prodigieux résultats sur le sort des nations, et sur les systèmes politiques.

Dans le temps où le régime féodal pesait sur l'Europe, il existait des hommes qu'on appelait libres ; mais quelle était cette étrange liberté dont ils jouissaient ? Le maître perdait le droit affreux de vie et de mort ; mais une foule de tyrans subalternes se partageaient le fruit des travaux des affranchis, leur interdisaient le droit de disposer de leurs récoltes, mettaient de tels entraves à leur industrie, rendaient leur existence si précaire, qu'on

les vit souvent réclamer , comme un bienfait , une entière servitude. Notre histoire fournit une foule de faits à l'appui de cette incroyable assertion. Oubliant les préceptes de l'évangile , les motifs augustes de son institution , le clergé luttait avec la noblesse , de tyrannie et de cupidité. Les prêtres , de ces temps barbares , armaient leurs vassaux , combattaient contre les princes , soutenaient , les armes à la main , leurs plus odieuses prérogatives. Les monastères même eurent quelquefois leur milice. On les vit soutenir des sièges , et les superbes habitans des cellules bravèrent l'autorité et la haine des rois. Le célèbre abbé de Clervaux n'eût point rempli l'univers de son nom , si le dévoûment des Cœnobites n'eût facilité ses vastes desseins et son belliqueux apostolat. Néanmoins ces retraites respectables , augustes , lorsqu'elles furent sanctifiées par le travail et la véritable piété , contribuèrent à diminuer le nombre des serfs , et à rendre leur sort plus doux. L'esclave qui pénétrait dans l'enceinte des cloîtres , était affranchi. Les privilèges de l'église luttèrent victorieusement contre l'avarice des seigneurs , et beaucoup d'hommes libres se donnaient à des abbayes ou à des évêchés. Quelle misérable

liberté que celle d'hommes qui ne trouvaient rien mieux à faire que de la vendre !

Des plumes habiles nous ont retracé l'état de l'espèce humaine dans ces temps de dégradation et de misère ; elles ont offert à notre indignation un petit nombre d'hommes se jouant de la vie de leurs semblables , ne respectant ni les droits de la nature , ni les lois de la pudeur ; elles nous ont dit que la législation , loin de défendre l'innocence , conspirait contre elle ; que le plus sacré des liens , celui que le ciel et la terre , la religion et les hommes sanctionnent , anoblissent , sanctifient ; n'offrait , pour l'esclave , qu'un complément de malheur et d'infâmie. Elles nous ont appris qu'à une époque encore peu éloignée de nous , on ne distinguait point l'esclave de la bête de somme ; que le bipède humain et le quadrupède animal étaient confondus par le mépris des maîtres , comme ils l'étaient par leur condition ; que les châtimens les plus vils leur servaient de stimulans ou de récompense : mais alors cette servitude si méprisable était la condition de la presque totalité des peuples. La religion chrétienne , dont les principes ne sont point équivoques , avait fait vainement de la charité , de l'humanité , le premier de ses préceptes ; la

théologie scolastique et l'ignorance avaient altéré sa morale. Son esprit de bienfaisance triomphait cependant quelquefois de la barbarie des maîtres, de l'avarice et de l'orgueil. L'accomplissement d'un vœu, le retour à la santé, après une maladie violente; l'approche de la mort, attendrissaient le cœur d'un baron, et brisaient les fers de ses captifs. Telle était la force de l'habitude, ou l'effet de cette imbécile léthargie qu'entraîne une longue suspension de ses facultés naturelles, qu'on vit souvent des serfs refuser le bienfait de la liberté. Ainsi les habitans de la Capadoce étonnèrent le héros de Macédoine, en le suppliant de leur laisser un maître.

Hâtons-nous de sortir de ces temps de ténèbres et de dégradation, et de passer aux événemens qui amenèrent un meilleur ordre de choses. En portant son attention sur ces tristes monumens de l'orgueil et de l'avilissement de l'homme, l'on ne voit d'un côté qu'un despotisme sans éclat, et de l'autre qu'une servitude sans bornes; on éprouve le sentiment pénible du Prince troyen, à l'aspect des supplices du Tartare; on a besoin comme lui de sortir promptement de ce triste séjour, et de se transporter dans un séjour riant, où une

agréable verdure, des forêts majestueuses, un air pur, des astres brillans, raniment l'imagination, soulagent le cœur oppressé, fassent sentir le doux empire et le charme de l'existence (1).

Tandis que la France, la Germanie, la Grande-Bretagne gémissaient sous le régime féodal, l'Espagne, le Portugal respiraient sous l'islamisme. Le ciel de l'Occident produisit d'heureux effets sur le farouche Arabe. Malgré la doctrine intolérante de Mahomet, malgré l'ignorance qu'elle commande, malgré la poligamie qui ôte à l'amour son charme le plus délicat, les vainqueurs des Visigots firent fleurir les arts, cultivèrent les lettres, célébrèrent la beauté. Ils couvrirent le pays de palais et de superbes monumens. Les Vénitiens conservèrent leur culte et leurs lois, et se trouvèrent, après l'expulsion des Maures, à peu près au même niveau, sous le rapport des lumières, que le reste de l'Eu-

(1) His demum exactis perfecto munere diuæ,  
 Devenere locos lætos, et amœna vireta  
 Fortunatorum nemorum, sedesque beatas.  
 Largior hîc campos æther et lumine vestit  
 Purpureo; solemque suum, sua sidera norunt.

( Virg. )

rope ; car en examinant les effets de la servitude et de la liberté, le sommeil stupide des peuples, et leur majestueux réveil, nous n'avons que l'Européen en vue ; lui seul montre une véritable horreur de l'esclavage, connaît ses droits, ne cède au joug qu'en frémissant, tient ses oppresseurs dans une perpétuelle inquiétude. L'Asiatique, anobli par l'influence du climat, appelle sur lui tous les genres de despotisme, caresse et révère la main qui l'enchaîne, transforme ses tyrans en dieux. (1) Le régime politique de l'Orient établit dans le sens inverse de la démocratie, une parfaite égalité entre les hommes. Le dogme de l'obéissance passive fait des esclaves de tous les sujets ; le caprice du prince crée des grands, et le même caprice les détruit. Les arrêts de mort suivent de près les plus brillantes faveurs. Le pacha, le vizir, ne voyent dans le firman qui les appelle aux premiers emplois, que l'avant-coureur du cordon fatal qui doit les en précipiter. Une mort tragique devient ou la ré-

---

(1) Le calife Almamon se vantait qu'il lui était plus facile de conduire l'Orient, que de bien gouverner un échiquier de deux pieds carrés.

compense des services qui excitent la jalousie, ou le prix de forfaits qui invoquent le châ-timent. Si les Arabes traitèrent l'Espagne avec douceur, c'est qu'ils regardaient les ha-bitans comme trop faibles pour les redouter. Ils laissèrent sommeiller des esclaves qu'ils crurent faits pour une éternelle léthargie. A la douceur du régime près, ils gouvernèrent l'Occident avec les mêmes formes que l'Orient. Les sectateurs de Mahomet ne connaissent que le despotisme dans sa barbare simplicité. L'art d'organiser de puissantes aristocraties qui rendent tous les nobles souverains, et tous les paysans esclaves, qui établit un tyran sur chaque hameau comme sur chaque ville; cet art, né de l'oubli profond de l'humanité, naquit, se perfectionna dans l'Occident.

Envisagée sous l'aspect philosophique, sous le rapport qu'ont les événemens avec le bien-être des nations, l'histoire moderne offre un intérêt bien plus étendu que l'histoire an-cienne. Là, deux peuples seulement appellent notre attention : tous deux opèrent de grandes choses; mais tous deux méprisent et violent les lois les plus saintes de l'humanité. On voit, après quelques jours brillans, la Grèce disparaître. Le même sort confond les hommes

libres et les esclaves, les oppresseurs et les opprimés; et ce pays qui avait brillé du plus vif éclat, qui avait produit, de l'aveu du plus grand des orateurs, tout ce qui honore l'humanité, devient, pour le reste du monde, un objet de compassion. (1) Le Romain subjugué l'univers, fait par-tout des esclaves, et succombe sous le poids de sa propre puissance. Depuis la chute de l'Empire d'Occident, le tableau s'agrandit; vingt états s'élèvent sur les débris d'un seul, vingt nations se présentent sur la scène. Toutes commencent par imposer la servitude à une partie de leurs concitoyens, ou aux peuples qu'ils conquièrent. Toutes finissent par rompre les fers de leurs vassaux, ou par le bienfait des lumières, ou par la force des événemens. A mesure que cette révolution s'opère, l'horison s'embellit; des loix barbares s'anéantissent, des institutions salutaires s'élèvent. Les oppresseurs sont humiliés, les opprimés prennent de sages précautions pour l'avenir. L'abolition de la servitude change la face des états; le génie se réveille, l'homme pense, il tire parti de

---

(1) *Cùm verò ei generi hominum præsimus non modò in quo ipsa est sed etiam a quò ad alios pervenisse putetur humanitas.*



ses facultés , il embellit sa demeure terrestre , il lutte de puissance avec la nature , il connaît la noble passion de la gloire , il mesure les cieux , il pénètre dans les entrailles de la terre , il cherche au travers de l'océan de nouvelles richesses , de nouveaux asiles , de nouvelles connaissances. Tandis que le travail féconde les campagnes , les beaux-arts décorent les villes ; les nobles plaisirs de l'intelligence deviennent le besoin d'une partie des peuples. Mais ces changemens heureux ne s'opèrent que par gradation , et dans l'intervalle d'une longue suite de siècles (1). Ainsi, selon les fictions des poètes, l'univers n'offrit d'abord qu'un cahos où toutes les matières se confondaient , où régnaient le désordre et les té-

- (1) Unus erat toto naturæ vultus in orbe ,  
 Quem dixere Chaos : rudis , indigestaque moles ,  
 . . . . .  
 Hanc Deus et melior litem natura diremit.  
 Nam cœlo terras , et terris abscidit undas ,  
 Et liquidum spisso secrevit ab aere cœlum . . . .  
 Sidera cœperunt toto effervescere cœlo . . . .  
 Terra feras cepit : volucres agitabilis aër.  
 Sanctius his animal , mentisque capacius altæ :  
 Deerat adhuc , et quod dominari in cætera posset.  
 Natus homo est. ( *Ovide* ).

nèbres. Ensuite les élémens s'agitent , se combattent , cherchent à se séparer ; enfin le soleil vient briller aux voûtes du firmament : toute la nature s'embellit ; les animaux se revêtent de diverses formes , de diverses couleurs , et l'homme paraît dans toute sa majesté.

---

---

---

## SECONDE PARTIE.

---

Nous avons contemplé l'état de servitude chez les Grecs et les Romains, nous en avons décrit les inconvéniens et les funestes résultats. Nous avons vu l'Europe malheureuse, dégradée, sous le régime féodal. Il nous reste une carrière agréable à parcourir; il nous reste à retracer les causes qui contribuèrent à l'affranchissement des peuples; à prouver, par des faits incontestables, les avantages de la liberté personnelle. Des vérités semblables à celles que nous énonçons, sont évidentes pour tous les bons esprits; elles ne peuvent être problématiques que pour des hommes aveuglés par l'ignorance, ou égarés par les préjugés. Eux seuls croient la politique intéressée à perpétuer les malheurs et l'abrutissement de la multitude. Ce sont de tels hommes qu'il faut éclairer et convaincre.

Il est nécessaire de parcourir tous les états de l'Europe, pour bien s'assurer des causes

qui ont le plus contribué à répandre la civilisation et les lumières. Certains événemens eurent une influence générale, d'autres n'eurent qu'une action particulière et circonscrite. On doit mettre au premier rang la pieuse manie des croisades. Ces guerres, dont le motif est jugé depuis long-temps, mais dont les résultats ont été souvent mal appréciés, firent voir à l'Européen les plus belles contrées de l'univers. L'Orient conservait encore des lumières et des arts; l'Arabe avait recueilli quelques débris précieux de la littérature grecque; plusieurs villes de l'Égypte étaient encore couvertes des monumens gigantesques qu'avait élevés le despotisme de ses princes naturels, et des monumens augustes qu'elle devait aux princes grecs. La Syrie offrait les ruines imposantes de la capitale des Antiochus, et ses rivages indiquaient les lieux où les Phéniciens rendaient le monde tributaire de leur industrie. L'antique Bizance qui avait obtenu tant d'éclat en perdant son nom, appelait l'admiration, et par les beautés de la nature, et par les palais, les temples, les théâtres dont l'avait décorée le luxe des Empereurs. Il est vrai que des enthousiastes qu'un zèle aveugle transportait à de grandes dis-  
tance

tances de leur pays , qui regardaient tout soin profâne comme une sacrilège distraction du but de leur voyage , ne pouvaient être ni de curieux philosophes , ni même de vulgaires observateurs ; mais un esclave ou un pèlerin , dit un écrivain célèbre , pouvait quelquefois remarquer une invention ingénieuse du Caire ou de Constantinople.

(1) Si les Latins étaient restés dans l'Orient , ce pays aurait échappé graduellement au fanatisme et à l'ignorance , et la civilisation de l'Occident eût été perfectionnée trois siècles plutôt. Des communications faciles , des liens d'amitié eussent unis l'Europe et l'Asie ; et ces deux belles parties de l'univers eussent rivalisé de gloire et de prospérité. Les Croisés portèrent parmi les esclaves de l'Orient l'auguste image de la liberté : une élection libre avait élevé Godefroi sur le trône de Jérusalem ; et cet illustre chef soumit à la sanction de ses compagnons d'armes , les lois qui devaient régir son peuple. Les nobles n'étaient jugés que par leurs pairs , et des tribunaux indépendans

---

(1) M. Gibbon , dans son excellente histoire de la décadence de l'Empire romain , remarque que les moulins à vent , inventés dans l'Asie mineure , ne furent en usage en Normandie qu'après la première croisade.

veillaient au maintien de la constitution. Aussi sage politique qu'habile guerrier, Godfroi affranchit les pèlerins de la servitude de la glèbe, créa des communautés municipales, et donna aux Plébéiens, comme aux nobles, leurs égaux pour magistrats et pour juges. Cette colonie chrétienne offrait un bien beau spectacle dans des temps de barbarie; elle promettait au monde les plus brillans avantages. Il est malheureux que la jalousie des Comnènes, que la division entre les princes latins, ayent fait rentrer ce pays sous le joug de maîtres dont l'âme léthargique ne renferme qu'une raison sans mouvement et sans énergie. L'empire momentané des Latins en Orient, produisit d'incontestables avantages. Les Sarrasins qui éprouvèrent la valeur de ces héros, n'osèrent plus tenter de nouvelles incursions en Europe. L'Italie, qui, malgré les ravages successifs des Huns, des Vandales, des Arabes, des Hongrois, des Normands, conservait le goût des arts et le goût du commerce, tirait parti de son heureuse situation (1). Tandis que des Germains, des Bretons, des Français épuisaient

---

(2) Si Charles Martel sauva la France du joug de l'islamisme, le pape Léon IV eut la gloire de

leur sang et leurs trésors pour replanter l'étendard de la croix sur les murs de Sion , les habitans de Pise , de Venise , de Gênes , plus marchands et plus politiques que guerriers , spéculaient sur des entreprises dont ils ne partageaient point les hasards , fournissaient des vaisseaux aux Croisés , équipaient des flottes , parcouraient les mers , formaient des établissemens sur le golfe Persique , profitaient de l'heureuse position d'Alexandrie ,

---

rendre en 849 le même service à l'Italie. Il reçut la thiare dans un instant où l'on avait plus besoin d'un général que d'un pontife ; il se montra digne du périlleux honneur qu'on lui conférait. Il fit alliance avec les cités libres de Gaiette , de Naples et d'Amalphi ; il fit équiper des vaisseaux ; il arma tous les habitans. Les élémens secondèrent son généreux courage ; une tempête fit tomber en son pouvoir la flotte des Arabes , qui n'était qu'à seize milles de Rome ; et la bonne contenance que firent les Romains à ces Barbares qui s'étaient avancés jusques dans les faubourgs , les fit renoncer à leur entreprise.

Dans le dixième siècle , Pavie ne le cédait à Rome ni en grandeur ni en magnificence ; les Hongrois livrèrent cette ville aux flammes , consumèrent trois cents églises , massacrèrent tous les habitans , à l'exception de deux cents bandits qui avaient ramassé de l'or au milieu des débris fûmans de leur ville.

négligée par les Musulmans ; tiraient de l'Inde et de l'Arabie les objets d'un luxe séducteur et d'une corruptrice sensualité. Cette belle partie de l'Europe dut beaucoup à son heureuse situation. Défendue par les majestueuses forteresses des Alpes, et par les rochers du Tyrol, les Italiens résistèrent à la valeur martiale de Frédéric I.<sup>er</sup>, à la politique active et éclairée de Frédéric II. Ce dernier prince fut forcé

L'état brillant de la ville d'Amalphi, lorsque les Normands firent la conquête du royaume de Naples, prouve combien les Italiens l'emportaient en industrie sur les autres peuples de l'Europe. Ses habitans fournissaient aux nations de l'Occident toutes les marchandises de l'Orient. Son gouvernement était populaire, ses murs renfermaient plus de cinquante mille citoyens. L'invention de la boussole, découverte d'un Amalphien, doit rendre cette ville à jamais célèbre. Guillaume l'Apulien y fait allusion dans ce vers :

*Nauta maris coelique vias aperire peritus.*

Son commerce s'étendait dans les trois parties du monde. Subjuguée par les Normands, et détruite par la jalousie des habitans de Pise, elle n'offre plus aujourd'hui que quelques misérables cabanes de pêcheurs, et quelques ruines qui attestent son ancienne magnificence. Malgré la distance des temps, on ne peut songer sans douleur à la destruction de ce superbe théâtre de l'industrie humaine.



de signer en frémissant la charte de leur indépendance. Dès le onzième siècle, ils furent gouvernés par des magistrats de leur propre choix. Ils firent disparaître les forteresses que le despotisme germanique avait élevées pour les asservir. Vainement les empereurs essayèrent de ressaisir cette riche proie ; l'aigle des Césars expirait sans gloire dans les belles plaines de la Lombardie. Tout était barbare dans le reste de l'Europe, et l'Italie déployait ses pavillons sur les deux mers. Elle offrait aux autres contrées ignorantes et esclaves, le spectacle de républiques créées au milieu des orages, opulentes malgré de perpétuelles dissensions, invincibles malgré l'animosité de partis, toujours divisées dans l'intérieur, mais toujours d'accord pour la défense commune. Les débats entre le diadème et la tiare, les entreprises de la puissance sacerdotale sur la puissance temporelle, et la résistance des princes séculiers, produisirent des guerres qui sapèrent le régime féodal dans ses fondemens. On arma les paysans pour la défense des villes ; et dès qu'ils combattirent, ils cessèrent d'être esclaves. Les souverains pontifes servirent la liberté pour affaiblir le trône des empereurs. Ils fomentèrent l'esprit d'é-

galité, et ramenèrent, par politique, la religion chrétienne à son auguste destination, le bonheur et la perfection des hommes. (1) Si les républiques d'Italie ne jetèrent point le même éclat que celles de la Grèce, elles furent du moins bâsées sur des principes plus équitables. On n'y vit point une olygarchie de tyrans commander à une multitude d'esclaves. On n'y vit point d'impitoyables Spartiates s'énorgueillir de la douleur des Illotes, et souiller de leur sang les autels des dieux. Dans les républiques qui doivent leur existence et leur éclat au commerce, l'homme le plus actif, le plus entreprenant, est toujours le plus es-

---

(1) Jacques Vitri, dans son histoire de la Terre-Sainte, nous fait des Italiens un magnifique portrait; il nous les peint circonspects dans les conseils, ardens pour le service de la patrie, également capables de résister aux dangers présens, et de prévoir les dangers futurs; ennemis de la servitude, mettant la liberté au-dessus de tous les biens, défendant des lois qui sont leur ouvrage, sous un chef de leur choix, et fidèlement attachés à leurs institutions. *In conciliis circumspecti, in re suâ publicâ procurandâ, diligentes et studiosi; sibi in posterum providentes; aliis subjicere renuentes; antè omnia libertatem sibi defendentes; sub uno quem eligunt capitaneo communitatis suæ Jura et instituta dictantes et similiter observantes.*

timé ; la richesse acquise par l'industrie , obtient seule des distinctions , des honneurs : on y préfère les Argonautes qui conquèrent la toison d'or , aux Achiles qui renversent les cités. Les Grecs eurent des guerriers , des poètes , des artistes , parce qu'ils n'estimaient que la guerre , les arts d'imagination et les arts libéraux. Peu faits pour la gloire militaire , les Italiens exercèrent leur esprit ingénieux à tirer parti de l'ignorance des autres peuples. Ils portèrent dans le commerce cette finesse de politique qu'ils ont mise depuis dans l'art de gouverner. Qu'on considère l'Italie depuis le onzième siècle jusqu'au seizième , on se convaincra de l'heureux effet que la liberté individuelle produisit sur cette belle contrée. On verra par-tout ailleurs l'ignorance grossière , le fanatisme sauvage , l'avalissant despotisme. Là seulement les beaux arts prêtaient des grâces à la superstition , et lui ôtaient son caractère sombre. Là une population immense couvrait les villes et les campagnes. Le signal d'allarme rassemblait cent mille combattans dans les murs de Florence ; Venise et Gênes entretenaient autant de matelots qu'en contient aujourd'hui l'ambitieuse Angleterre. Les vaisseaux d'Italie parcouraient toutes les mers du monde , et les arts brillans commençaient à

le polir et à l'éclairer. Des Italiens imaginèrent la boussole, avec laquelle les déserts de l'Océan n'effrayèrent plus le pilote, et le télescope qui rapproche les corps célestes des yeux de l'observateur. Des Italiens touchèrent les premiers le luth délicat, la lyre enchanteresse; entendirent les premiers la trompette héroïque (1). Il n'eût fallu aux Etats libres d'Italie, pour l'emporter sur les anciennes républiques de la Grèce, que des législateurs qui sussent imprimer un nouveau caractère à la nation, qui sussent affaiblir les pernicioeux effets de l'influence du climat, agrandir les âmes, retremper le courage; mais le christianisme qui fit d'ailleurs tant de bien au monde, empêcha que les prodiges opérés par les Minos, les Solon, les Lycurgue, se reproduisissent. Avec du génie, une volonté forte, l'amour de la patrie et de l'humanité, les législateurs anciens modifiaient la nature, la soumettaient impérieusement à leurs institutions. Le culte ne les contrariait point, ils se faisaient obéir des dieux comme des hommes; la religion n'était alors que comme l'auxiliaire complaisante de

---

(1) Les Italiens eurent les premières manufactures en 1314. La république de Luques faisait exclusivement le commerce de soie. Ses ouvriers se dispersèrent à Florence, à Bologne, à Venise, à Milan.

la politique. Les législateurs modernes sont moins favorablement placés. Ils ne peuvent porter une main sacrilège sur l'arche sainte. Si leur code a l'autel pour ennemi, Aaron l'emportera sur Moïse, et le génie bienfaiteur des hommes ne sera plus qu'un impie.

Si les croisades eurent plus d'influence sur l'Italie que sur les autres contrées de l'Europe, elles contribuèrent néanmoins à miner partout l'édifice gothique de la féodalité. Les seigneurs créèrent des hommes pour avoir de l'or; ils vendirent la liberté à leurs serfs, ou pour satisfaire aux dépenses de l'expédition, ou pour se tirer de l'indigence où elles les avait réduits. L'orgueil fut forcé de rendre une sorte d'hommage au travail. Une foule de Croisés périt dans ces expéditions lointaines; leurs terres appartinrent à la couronne, et cet accroissement de domaines devint favorable à la liberté. Les rois affranchirent leurs serfs pour se faire des amis, des créatures contre les grands qu'ils voulaient humilier. L'inquiétude, la jalousie du pouvoir, tournèrent à l'avantage des peuples (1).

---

(1) Il nous reste une charte d'Humbert II, dauphin de Viennois, par laquelle il promet de nouveaux

Les croisades eurent encore une influence heureuse sur la politique des cours , en faisant naître des rivalités entre les princes croisés : elles agrandirent le théâtre des combats. Au lieu de ces guerres obscures entre le monarque et les grands vassaux , qui ruinaient un royaume sans l'agrandir , sans lui prêter aucun éclat , on vit les grandes puissances se mesurer. Le génie des barons trouva de l'exercice , et les peuples respirèrent. Le besoin de subsides fit sentir aux monarques le besoin de créer une nation. Les luttes longues et san-

---

privilèges à la noblesse , de nouvelles immunités aux villes et aux bourgs, en considération de l'argent qu'on lui prêterait sur-le-champ pour aller à la Terre-Sainte. Le comte de Foix fut obligé d'aliéner ses domaines pour une semblable expédition.

Nous avons été singulièrement frappés d'une ordonnance que Louis X et son frère Philippe rendirent ; elle est conçue dans des idées philosophiques qui sembleraient appartenir à un meilleur siècle. Ils y déclarent que la nature a fait tous les hommes libres , et que leur royaume étant appelé le royaume des Francs , ils entendent qu'il le soit de réalité comme de nom ; qu'en conséquence ils ordonnent que les affranchissemens aient lieu dans tous leurs Etats , à des conditions justes et modérées. Ils en donnèrent l'exemple , en affranchissant tous les serfs de leurs domaines.

glantes entre la France et la Grande-Bretagne, hâtèrent plus que ne le croient des politiques vulgaires, les progrès de la civilisation. Des faits, des monumens historiques prouveront, d'une manière incontestable, la vérité de cette assertion.

Au douzième siècle, plusieurs villes d'Allemagne tirant parti de la détresse des empereurs, achetèrent leur affranchissement. Situées sur le bord des fleuves ou dans le voisinage des mers, elles profitèrent de cette heureuse position, offrirent l'intéressant spectacle d'une confédération qui avait pour but l'intérêt du commerce et la défense commune. Cette foule de petits états qu'un même lien unissait, devint redoutable à de puissantes monarchies. Tous partageaient le fruit des nouvelles découvertes; tous combattaient avec le même zèle, ou contre les rois jaloux de leur puissance, ou contre les pirates avides de richesses; tous avisaient aux moyens de maintenir l'indépendance commerciale et la liberté politique. Cette confédération porta même l'industrie et l'activité dans les plus tristes contrées du Nord. Niow et Novogorod fleurissaient dans les vastes déserts de la Russie, comme Palmyre au milieu des sables brûlans que parcourt l'Arabe. Trois cents

temples décoraient la première de ces villes ; son immense population , la richesse de ses habitans , la faisaient comparer à Constantinople ; la seconde joue un rôle brillant dans l'histoire : mais on cherche maintenant le lieu qu'elle occupait. Ainsi , des bords du Rhin aux rives de la mer Caspienne ; des pays arrosés par l'Escaut au golfe de la mer Adriatique , on vit le commerce appeler le peuple à la liberté , briser les fers de l'esclave , peupler les solitudes , et féconder les cantons où la nature se montrait le plus avare. Plusieurs villes de Flandre s'étaient jointes à celles d'Allemagne ; et les Belges , déjà fameux du temps de César , (1) par leurs vertus sauvages , se distinguèrent plus tard par l'industrie , l'amour du travail , la constance opiniâtre à défendre leurs droits. Malgré l'influence du clergé , malgré les immenses domaines que lui légua la superstition , les franchises dont jouissaient les villes , donnaient au peuple une liberté , une aisance inconnues à la plus grande partie de l'Europe. La Flandre rivalisait avec l'Italie , d'indus-

---

(1) Horum omnium fortissimi sunt Belgæ , propterea quod cultu atque humanitate provinciæ longissimè absunt.



trie , de commerce. Elle fournissait à la France , à l'Angleterre , à l'Allemagne , les matières d'un luxe grossier , mais le seul qu'on connût alors. Les rives de l'Essaut recevaient le tribut de toutes les nations. Des villes superbes , des campagnes chargées d'habitans et de moissons , des temples d'une majesté gothique , des ports spacieux , des canaux navigables , de vastes chantiers excitaient l'admiration et l'envie de l'étranger. Des citoyens Belges étaient les amis et les auxiliaires des rois. Le nom d'Artavelle se joint dans la pensée à celui du grand Edouard ; mais le monarque ne souleva les Belges , qu'en leur promettant de les protéger contre le despotisme français , d'étendre leurs privilèges. Ils essuyèrent souvent des revers ; mais ils opposèrent à l'infortune une constante fermeté. On les vit se relever après la sanglante journée de Bouvines , et jurer la vengeance de leurs frères , et la conservation de leurs droits. On les vit signaler chaque siècle par des efforts généreux ; mais Charles-Quint mit un terme à leur gloire et à leur prospérité. Il servit contre ses états héréditaires , contre le pays qui avait couvert son berceau , la jalousie des puissances voisines. Il dégrada les esprits , en opprimant

les consciences. Philippe II suivit ses traces, et combla la mesure de la tyrannie. L'excès du malheur produisit le désespoir et la guerre civile ; le mauvais succès de l'insurrection coûta la vie à quarante mille victimes, et força ceux qui purent s'éloigner, à se dérober, sous un autre ciel, à d'affreux spectacles et à de cruels souvenirs.

Le Batave ne fut jamais esclave ; il jouissait sous ses comtes d'une liberté très-étendue. Est-il possible que la servitude de la glèbe s'établisse dans un pays qui n'a presque point de terre à cultiver, qu'il faut défendre sans cesse contre l'Océan ? Dans une telle situation, l'homme a besoin de toutes les facultés de son semblable. Il faut que l'intérêt commun, et non la cruauté, commande ; il faut, pour subsister dans une telle région, des ressources que la liberté seule peut créer ; il faut faire contribuer tous les autres pays à sa subsistance, vendre aux peuples riches et voluptueux ce que l'on va chercher loin de sa terre natale ; se rendre capable, à force d'économie, de détruire toute concurrence ; s'exposer à tous les dangers pour le plus léger profit, attaquer les monstres des mers du nord ; vaincre, à force de patience, les préjugés et l'antipathie

des peuples les plus superstitieux ; braver l'air pestilentiel des contrées, où le naturel même semble toujours voisin du tombeau ; se plaire sous le tropique, ne point redouter le voisinage du Hottentot ; voilà ce qu'a fait le Batave avec la liberté personnelle et l'égalité des droits. Chez un peuple commerçant, l'abolition de la servitude doit être moins l'ouvrage de l'humanité que l'effet du calcul et de la réflexion. Pour que de tels états prospèrent, il faut multiplier les hommes pour qu'ils multiplient ; il faut qu'ils soient libres. On peut défricher des terres, creuser des canaux, exploiter des mines, élever jusqu'aux cieux l'orgueilleuse pyramide avec des esclaves ; mais ce n'est point avec de tels hommes qu'on équipe des vaisseaux, qu'on crée des marins et des soldats, qu'on fonde des colonies, qu'on découvre des mondes nouveaux, qu'on élève des hameaux et des villes dans les lieux qu'usurpait la mer, qu'on cultive les fentes des rochers et le sommet des montagnes.

La stérilité, la pauvreté naturelle d'un pays, sont souvent le plus sûr appui de son indépendance. Le territoire ingrat de la Laconie n'eût jamais appelé d'agresseur, si l'es-

prit guerrier de ses habitans n'eût inquiété toute la Grèce ; mais l'opulente Sicile devait être constamment attaquée et souvent envahie. Une fois échappée à l'oppression , la Suisse ne devait plus y retomber. Ses richesses n'appelaient point de nouveaux conquérans , tandis que la magnifique Italie devait tenter sans cesse l'ambition et l'avidité. (1) L'Helvétien célèbre dans l'antiquité , par son courage , s'affranchit , au quatorzième siècle , du joug que lui imposait l'Autriche. Il devint indépendant ; mais il conserva une partie du régime féodal. Il s'affranchit de tyrans étrangers ; mais il souffrit des oppresseurs domestiques. Les villes conservèrent sur les campagnes une injurieuse et oppressive suprématie. La reconnaissance , le plus noble des sentimens , et souvent plus dangereux dans une république que l'ingratitude , devint funeste à la postérité des héros de Morat et de Morgatten. (2) Une aristocratie de grandes familles , de descendans des libérateurs de la

---

(1) Helvetii quoque reliquos Gallos virtute precedunt. ( *César.* )

(2) Ad hoc in republica multò præstat beneficii quam maleficii immemorem esse. ( *Saluste.* )

Suisse,

Suisse, remplaça, sous beaucoup de rapport, le despotisme autrichien. Les révolutions du seizième siècle, plus religieuses que politiques, ne corrigèrent point les fautes de la première; et le seul homme qui joignit, dit-on, de grandes vues à un profond enthousiasme, périt trop tôt pour les réaliser: (1) Quelques cantons pauvres furent les seuls où l'égalité populaire et la liberté politique contractèrent une alliance

---

(1) Un poëte anglais, M. Sympson, dans un ouvrage intitulé la Vision d'Alfred, où il passe en revue tous les grands événemens dont l'Europe moderne ressentit l'influence, nous peint Zuingle comme un génie puissant, soulevant par sa sublime énergie toutes les tributs de la Suisse, enflammant les âmes par le sentiment de l'indépendance et de la vérité.

There Zuinglius all its mighty force imbibes,  
And rolls it back upon the Switzer tribes.  
Exalted breast! that double views engage,  
Freedom and Truth.

Ce poëme n'est point encore connu en France, et mériterait de l'être. Je crois devoir traduire le portrait du même personnage, par David Hume. Cet écrivain qu'on accuse avec raison d'une extrême prévention pour le pouvoir arbitraire, parle de ce héros, de la réforme et de la liberté, d'une manière très-avantageuse.

Zuingle, dit-il, naquit en Suisse en 1787. Il fut curé de Zurich, et le principal moteur de la rupture

**E**

sainte et durable , et où les mœurs de l'âge d'or régnèrent sans altération. Leur ignorance du luxe , leur défaut de communication avec les étrangers , leur ménagèrent les précieux trésors de l'innocence , comme l'on voit les petites rivières qui coulent dans des vallons resserrés , exemptes des tempêtes qui agitent les grands fleuves et l'immense Océan.

Quand les révolutions politiques s'effectuent au sein de l'ignorance , l'enthousiasme qui les dirige les rend pures des vils calculs de la cupidité , des misérables inquiétudes de l'égoïsme ; mais le défaut d'expérience , d'étude , de réflexion , empêche de consolider , par une sa-

---

de ce pays avec l'église romaine. Il avait déjà manifesté son opinion , lorsque Luther jeta dans le nord de l'Allemagne les premiers germes de la réforme. Quelle que fut son ardeur à répandre une doctrine religieuse qu'il regardait comme vraie , son zèle pour les intérêts de la liberté était bien plus vif encore. Ses principes le mettaient beaucoup au-dessus de son siècle. Il agit comme général des forces protestantes , et périt dans un engagement avec les catholiques des cantons.

Il avait incontestablement un mérite supérieur , beaucoup de science , de capacité , de bonne foi , de candeur , de bienfaisance. Ses vertus le rendirent cher à la société ; ses qualités morales lui méritèrent l'estime , et son courage le martyre.

gesse prévoyante l'ouvrage, d'une générosité courageuse. On compte sur les vertus de ses contemporains, on ne se défie point des vices de leurs descendans; on ne s'élançe point dans l'avenir, parce qu'on ignore le passé; on respecte des préjugés souvent funestes, par la raison qu'ils tiennent à la croyance populaire. Dans les temps de lumière, on tombe dans un excès opposé; on ne ménage souvent ni les erreurs de la multitude, ni les principes avoués par les Sages. A force de prévention contre le fanatisme, on éteint tout enthousiasme; à force de consulter la raison, on ôte à l'imagination ses charmes séduisans, au cœur ses douces et touchantes affections, à l'âme son ressort le plus énergique et le plus indépendant. Bien que la révolution de la Suisse fut imparfaite, elle procura de très-grands avantages à la nation. Les nobles s'emparèrent d'onéreux privilèges; mais le peuple acquit des droits. Quelque actif que soit l'esprit de domination chez les patriciens, il est quelquefois contraint à des ménagemens. Une noblesse pauvre ne conserve son empire que par les vertus, la modération. Elle ne peut ni corrompre par l'or, ni enchaîner par la force. Une preuve du bonheur des Suisses, c'est que leurs victoires contre

la tyrannie ne les rendit point conquérans. Vainqueurs de l'Autriche et de Charles le Téméraire, ils rentrèrent dans leurs montagnes, et craignirent de perdre leur liberté, en imposant le joug à des nations étrangères.

La Suisse dut à cette révolution qui rendit sa servitude, même dans les cantons les plus aristocratiques, plus supportable que dans aucun autre pays, cette simplicité, cette innocence de mœurs qui fit long-temps le caractère distinctif de son peuple. Les crimes y furent rares, le brigandage inconnu. La jalousie furieuse, l'affreuse avarice n'y armèrent presque jamais le bras d'un assassin. Nulle part les mariages ne furent aussi heureux, les enfans aussi soumis, les parens aussi respectés. La nature et les hommes appelaient également l'attention de l'observateur, et la créature conservait toute la dignité de son être sur le théâtre où le créateur avait déployé toute sa magnificence. C'était un éden où les anges rebelles n'étaient point descendus. C'est dans cette contrée que le plus éloquent de nos philosophes a placé le tableau touchant de l'héroïsme conjugal, et du bonheur que procurent les passions douces et les vertus bienfaisantes. En peignant des personnages étrangers au



tumulte des affaires ; au bruit des combats , aux brillantes illusions de la gloire , il intéresse autant que ces génies superbes qui nous retracent dans la majestueuse épopée les exploits des héros et les malheurs des peuples. On parcourt le Valais , les bords du lac de Genève , l'Héloïse à la main , comme l'on traverse avec l'Illiade et l'Odissée , les lieux décrits par Homère. Parlerai-je des savans illustres qui prirent naissance sur les montagnes de l'Helvétie ? Parlerai-je de ces poètes divins dont les doux accens touchent le cœur et charment l'imagination ? O sensible Gesner ! eussiez-vous fait entendre au milieu d'opresseurs et d'esclaves , ce luth délicat dont les sons rapprochent l'homme de l'homme , élèvent son âme à la divinité , lui font de la bienfaisance , et le premier des devoirs et le plus doux des plaisirs ? Le berger de Zurich , entouré de serfs , eût peut-être imité dans ses éclogues la naïveté de Théocrite , les sublimes peintures de Virgile ; mais eût-il multiplié ces scènes touchantes qui remuent doucement le cœur , qui portent dans l'âme un baume délicieux , qui font couler des yeux des larmes ravissantes ? Où l'homme a perdu tous ses droits , la voix du malheur n'est plus entendue , la justice est

consacrée , et l'opprimé n'a plus d'interprète. Au milieu des tristes tableaux que nous avons à peindre , qu'on nous pardonne cette digression : Défend-on à celui qui traverse un désert brûlant , de se détourner pour chercher l'onde bienfaisante d'un ruisseau , ou l'ombre salutaire d'un bois ?

Aucun peuple ne rompit ses fers avec autant d'effort que le peuple anglais. L'île qu'il habite fut le théâtre perpétuel des troubles et des dissensions. Elle lutta plusieurs siècles contre la puissance Romaine ; et le plus grand historien de l'antiquité retrace avec toute la vigueur de son pinceau , les motifs de son énergique résistance. (1) Rome , victorieuse , la délivra de superstitions barbares ; mais elle introduisit dans son sein l'esclavage domestique qu'elle ignorait sous ses chefs sauvages et sous ses druides sanguinaires. En privant ces insulaires de leur liberté , elle dégrada leurs mœurs,

---

(1) *Raptores orbis , postquam cuncta vastantibus defuere terræ et mare scrutantur. Si locuples hostis est avari , si pauper ambitiosi ; quos non oriens , non occidens satiaverit soli omnium opes atque inopiam pari affectu concupiscunt , auferre , trucidare , rapere , falsis nominibus , imperium ; atque ubi solitudinem faciunt pacem appellant. ( Tacite oratio Galgaci. )*

elle leur donna les vices de la civilisation, sans leur en procurer les avantages ; elle ne savait plus que corrompre et qu'avilir. L'Angleterre fut moins opprimée sous le joug des Saxons qu'elle ne l'avait été sous les Romains. Ses nouveaux conquérans s'identifièrent avec elle. La conformité de mœurs, de religion, confondit les vainqueurs et les vaincus. Alfred reconquit ses états, et les fit prospérer. Nous avons déjà indiqué son caractère comme législateur. Il paraît, dit un historien célèbre, un de ces modèles d'une perfection idéale, que les philosophes se sont plu à tracer sous le nom de Sage, plutôt comme un rêve de l'imagination que comme une création de l'espérance. (1) De faibles ou d'indignes successeurs rendirent ses nobles vues et ses grands projets inutiles. Les caprices religieux, ou plutôt la continence vindicative d'Edouard le Confesseur, livra l'Angleterre à des ennemis étrangers et à des calamités sans nombre. Guillaume

---

(1) He seems, indeed, to be the complete model of that perfect character which, under the denomination of a sage or wise man, the philosophers have been fond of delineating, rather as a fiction of their imagination, than in hopes of ever seeing it reduced to practice. (*Hume.*)

le Normand fortifia le régime féodal , et mit dans sa politique les calculs d'un génie profond , et l'opiniâtreté d'un cœur insensible et d'un caractère féroce. Il n'y eut plus de propriété que pour lui et pour ses créatures. Non seulement il tolérait , mais il encourageait tous les abus. Il ne se contentait point d'être , par les domaines de sa couronne et les redevances féodales , le plus riche monarque de l'Europe , il autorisait tous les genres d'oppressions , tous les crimes , pour augmenter ses revenus ; et sut se rendre , à force de vexations , le maître de la plus grande partie des richesses du royaume. (1) Il fallait de grandes calamités et de grandes horreurs pour renverser l'édifice monstrueux qu'avait consolidé cet adroit et avide conquérant. Le politique habile qui agrandit ses états en plaçant sur son trône l'épouse répudiée et déshonorée de Louis le Jeune , n'estima la

---

(1) The king himself did not only tolerate , but encourage , support , and even share these extortions. Though the greatness of the ancient landed estate of the crown , and the feudal profits to which he legally was entitled , rendered him one the richest monarchs in Europe : he was not content with all that opulence , but by authorizing the sheriffs , who collected his revenues in the several counties , to practise the most

facile conquête des provinces continentales, que comme un moyen d'assurer la servitude des Bretons. Richard épuisa dans la Palestine ses dangereux talens et sa funeste activité ; mais son frère , son criminel héritier , le lâche et parricide Jean , jeta , malgré lui , les premiers fondemens de la liberté publique. Des barons , également ennemis du peuple et du roi , mais impatiens du joug, lui arrachèrent cette grande charte qui ne fut d'abord que l'arche d'alliance de l'aristocratie ; mais qui devint plus tard un contrat solennel où les grands , le roi et le peuple se firent de mutuelles concessions et de mutuels avantages. Prince foible, superstitieux et débauché , esclave de Rome et de ses favoris , Henri III légitima par sa conduite les insurrections des nobles , et l'ambition et les projets de Leycester , génie supérieur,

---

grievous vexations and abuses , for the raising of them higher , by a perpetual auction of the crown lands , so that none of its tenants could be secure of possession , if any other would come and offer more ; by various iniquities in the court of exchequer , which was entirely Norman ; by forfeitures wrongfully taken ; and , lastly , by arbitrary and illegal taxations , he drew into his treasury much too great a proportion of the wealth of his kingdom. ( *Lyttelton.* )

qui, par politique ou par générosité, s'occupa du peuple, en donnant des représentans aux bourgs et aux villes; créa les communes, partie de la législation long-temps faible, obscure, dédaignée; mais qui, agrandie par le commerce, l'industrie, les richesses, en devint la branche principale. Quelles que fussent les vues personnelles de Leycester, sa conduite politique le met au rang des bienfaiteurs de l'humanité, et l'absout du crime de rébellion. Depuis cette époque, les nobles associèrent le peuple à tous les changemens, et lui en firent partager les avantages. Edouard I.<sup>er</sup> étendit ses domaines par des victoires, et son despotisme par des actes d'une prudence cruelle. Vainqueur d'un peuple belliqueux et fier, il éteignit dans le sang de ses bardes le flambeau sacré de sa liberté. (1) Edouard III fut forcé d'étendre les privilèges des communes, pour accroître les impôts que ses guerres contre la France nécessitaient. Il vendit des franchises aux villes, aux bourgs; et la bienfaisance du régime municipal se répandit

---

(1) Voyez l'ode sublime de Gray, intitulé le Barde. Il y a peu de pièces lyriques modernes où il règne autant de chaleur, de verve, d'enthousiasme.

sur plusieurs points de l'Angleterre. Il attira de Flandre des hommes industriels et quelques arts grossiers , mais précieux dans ces temps de barbarie , et l'industrie prépare toujours la ruine de la servitude. (1) L'usurpation de Henri IV servit la cause du peuple. Le meurtrier , barbare d'un prince faible et digne de pitié , ne pouvait se rendre supportable qu'en devenant populaire. Henri V vécut assez pour sa gloire , mais trop peu pour réaliser ses grandes vues. Les règnes de Henri VI , d'Edouard IV , de Richard III , ne furent qu'un enchaînement de proscriptions , de crimes et de fureurs. L'heureux Richemond vint y mettre un terme. Politique habile , il profita des fautes des nobles pour humilier l'aristocratie ; il ne fit point tomber la tête des barons rebelles , mais il les ruina par des confiscations. Il porta les coups les plus puissans au régime féodal , et fit sans violence , sans effusion de sang ,

---

(1) The domestic government of this prince is really more admirable than his foreign victories ; and England enjoyed , by the prudence and vigour of his administration , a longer interval of domestic peace and tranquillity , than she had been blessed with in any former period , or than she experienced for many ages after. ( *Hume.* )

sans d'autre moyen qu'une extrême prudence, autant de réformes salutaires qu'en opéra son fils par les moyens affreux d'une tyrannie sans mesure et sans limite. (1)

Tandis que les autres peuples s'avançaient à pas lents mais certains, vers un meilleur ordre de choses, le régime féodal conservait en France une partie de sa vigueur. Cependant quelques rois mûs par des principes d'humanité ou des considérations financières, avaient affranchi les villes. Louis le Gros avait commencé cette salutaire réforme. Louis IX,

(1) Nous croyons devoir traduire ce que dit sur ce règne le judicieux lord Lyttelton.

» Henri avait principalement deux objets en vue ; le premier d'abaisser la noblesse et le clergé ; le second d'humaniser et de civiliser le peuple. L'ambition des deux premiers ordres, l'aveugle dépendance du dernier avaient occasionné tous les troubles qui agitèrent le commencement de son règne. Tout noble qui avait un certain nombre d'esclaves sur lequel il exerçait un pouvoir absolu, pouvait, sous le plus léger prétexte, porter la multitude à la révolte et à la désobéissance.

» Voyant donc que cette foule de petits monarques exerçaient sur leurs terres une domination funeste à ses intérêts, il affaiblit leur pouvoir sans secousses, sans violence. Pour cet effet, il fit passer un acte qui permettait aux nobles d'aliéner leurs possessions.



jaloux de son pouvoir , et capable , par son génie , de l'étendre et de le faire respecter , fit quelques lois de détail , favorables au peuple ; mais son siècle n'était point celui des idées grandes qui changent le sort des états. Lui-même fut esclave de préjugés qui lui firent consommer dans des expéditions funestes , un temps , une activité , des talens que son pays réclamait. Il dépeupla la France pour conquérir la Palestine ; il ne sentit point que la seule guerre utile qu'il pouvait faire , était celle qui , renversant les forteresses de grands vassaux , eût soumis tout l'empire à l'autorité d'un seul. Un prince qui passa les belles années de sa vie dans un indigne repos , qui semblait attendre dans une honteuse mollesse que les armes anglaises lui enlevassent la der-

---

Cette loi plut infiniment aux communes , et ne fut point désagréable aux grands auxquels elle offrait le moyen de satisfaire leurs ruineuses prodigalités , et de combler leurs dettes. Elle ne pouvait léser que leurs descendans ; mais ils avaient trop peu de prévoyance pour porter leurs vues si loin.

» Les riches barons faisaient porter leur livrée à plusieurs milliers de leurs esclaves qui leur composaient une véritable armée , toujours docile à la voix du maître. Henri fit passer un acte qui interdisait , sous

nière de ses places ; Charles VII fut heureux d'aimer une femme qui sût lui inspirer quelque élévation , et d'avoir été servi par une enthousiaste dont le dévouement et les actions tiennent du prodige. Délivré des Anglais , il prit des moyens pour ne plus dépendre d'une fière et impérieuse noblesse , en créant une milice mercenaire. Une telle institution qui tuerait la liberté dans une république , amena la ruine de la servitude dans la monarchie. Les nobles perdirent leur insolence , parce qu'ils cessèrent

---

des peines très-graves , la livrée à ceux qui ne remplissaient point des services domestiques dans la maison. Bacon nous apprend que le Roi faisant une visite au duc d'Oxford , fut reçu avec une extrême magnificence. Etant prêt à partir , il vit deux haies d'hommes couverts de livrée , destinés à lui faire honneur. Surpris de voir un si grand nombre de domestiques , il s'écria : Monsieur le duc , tous ces gens sont-ils à vous ? Ce seigneur n'apercevant point le motif de cette demande , répondit que c'était des hommes qu'il payait dans de semblables occasions , pour lui prêter de l'éclat. Après une courte pause , le Roi dit : Ma foi , Milord , je vous remercie de votre excellent accueil , mais je ne puis souffrir qu'on viole les lois ; vous répondrez à mon avocat général. L'historien ajoute que le Roi lui fit payer une très-forte amende pour avoir transgressé ses statuts.

d'être utiles et d'être redoutables. Les rois ne furent plus réduits à implorer leurs secours, à payer les plus petits services par les plus humiliantes concessions, à traiter en égaux avec de superbes sujets. Louis XI attaqua l'aristocratie d'une manière plus directe. Il n'employa ni ces mesures hardies qui décèlent un grand caractère, ni ces moyens généreux qui prouvent un ami de l'humanité. Timide, basement atroce, artificieux dans ses discours, sans éclat dans ses actions, ennemi des vertus, sans morale quoique superstitieux, populaire par politique et non par amour des hommes, trahissant ses alliés, se jouant de sa parole comme de ses sermens, il fit des choses utiles, excel-

---

» Ses plus grands efforts se dirigèrent vers le commerce et l'industrie ; c'est par ce moyen qu'il répandit chez le peuple l'esprit de liberté, et qu'il l'affranchit de la tyrannie des nobles. Avant cette ère fortunée, toutes nos villes devaient leur origine au funeste voisinage de quelques châteaux forts où le seigneur résidait ; ils servaient de prisons pour toute espèce de criminels ; il s'y trouvait une garnison d'un certain nombre de gens armés, esclaves du baron ; les artisans, les manufacturiers, les bouchers, s'établissaient dans les places adjacentes pour fournir le seigneur et sa suite, de tous les objets de luxe et de nécessité. Les fermiers bâ-tissaient leurs maisons à peu de distance de ces for-

lentes ; mais avec des formes si odieuses , qu'il donna le droit de calomnier ses intentions lors même qu'elles étaient pures. Tel est l'odieux privilège de la mauvaise foi ; elle dispense de tout hommage et de toute obligation. Avouons néanmoins que le règne de Louis XI fut marqué par d'heureuses innovations , qu'on y vit l'aurore de l'industrie et du commerce , que le succès de ses opérations , pour dépouiller les grands de privilèges oppressifs , enhardit

---

teresses , pour être protégés contre les nombreuses troupes de voleurs qui se réfugiaient dans les bois pendant le jour , et désolaient les campagnes la nuit. Henri s'efforça d'écarter les villes de ce dangereux voisinage , en invitant leurs habitans à choisir une situation plus favorable au commerce. Il s'efforça , par son propre exemple , d'enseigner la frugalité , la fidélité dans les engagements , l'amour du travail. Jamais il ne négligea les intérêts du commerce dans ses traités avec les puissances étrangères ».

Nous avons traduit ce morceau avec d'autant plus de plaisir , qu'en entrant dans certains détails sur la féodalité , le lord Lyttelton ne fait point seulement connaître ce qui était particulier à son pays , mais ce qu'il y avait de commun sous ce rapport avec les autres états. Ce qu'il dit sur l'origine des villes est précieux , et n'avait été remarqué , ce me semble , par aucun autre écrivain.

ses

ses successeurs, et prépara le bonheur et la gloire de la nation.

Louis XII pouvait terminer l'ouvrage ébauché par son odieux prédécesseur, mais il manquait de génie. Sa bonté n'était point assez active, ses ressources morales assez étendues. Il fut l'ami des peuples, mais il ménagea trop les grands. Avec plus de fermeté, plus de politique, il eût tiré parti des révoltes qui désolèrent les commencemens de son règne, pour frapper les grands vassaux; et au lieu de se créer un empire éphémère en Italie, il eût travaillé à se rendre le véritable monarque de ses états; et l'étendue de son pouvoir lui eût permis de se livrer sans contradiction à la générosité de son cœur.

Au quatorzième et au quinzième siècle, l'Espagne offrait le spectacle d'une aristocratie plus fortement organisée que dans aucun autre pays de l'Europe. Les Cortés balançaient efficacement l'autorité des monarques. La résistance de ses dictes n'était ni déréglée, ni factieuse, ni sans limites, comme celle des Polonais ou des Suédois. Elle reposait sur des bases sûres, sur des principes stables. Le voisinage des Maures, le besoin d'entretenir la vigueur dans les âmes, forçaient le prince à

G

ménager les grands ; ou plutôt des hommes qui avaient toujours les armes à la main, étaient aussi ardens à résister au monarque, qu'habiles à opprimer le peuple. Il paraît cependant que l'influence des Cortés ne fut point très-funeste à la nation ; elle était bien plus florissante sous ses énergiques tribuns, qu'elle ne l'est depuis le règne de Ferdinand et Isabelle. Ximenès, en léguant à l'ingrat Charles-Quint un pouvoir sans bornes, éteignit le courage, l'esprit public, la grandeur nationale. L'esclavage de la glèbe ne fut point rétabli ; mais il n'y eut plus que des nobles sans pouvoir, un despote sans dignité, un peuple sans énergie, maître du nouveau monde et esclave dans la métropole. Avec son ancienne constitution, l'Espagne n'eût point eu à rougir de la tyrannie féroce de Philippe II, à regretter la perte d'habitans que lui causa le fanatisme de Philippe III ; les Maures subjugués fussent devenus d'excellens citoyens, et l'empire de la persuasion leur eût fait goûter le culte de leurs nouveaux dominateurs, que la violence leur fit détester.

Tous les événemens que nous venons de retracer, ne servirent que progressivement à briser les fers des esclaves. Leur influence

échappe même à tous les esprits qui ne sont point habitués à la méditation. Nous allons passer à des temps où un heureux concours de circonstances hâta le développement de l'esprit humain , et le jour fortuné de l'émancipation des peuples. On peut comparer la première époque au soleil du printemps qui fond les frimats , échauffe la rosée , fait germer lentement les boutons et les fleurs ; la seconde aux feux de l'ardente canicule , qui mûrissent en peu de jours les fruits que le printemps annonce , et les moissons que l'automne recueille.

---

---

## TROISIÈME PARTIE.

---

**J**USQU'ICI les peuples du Nord n'ont point occupé de place dans notre examen. Les légions redoutables qui passèrent dans le midi pour le subjuguier, adoucirent leurs mœurs, contractèrent les vices des vaincus, en acquirent les goûts, en chérèrent les jouissances; mais ceux qui restèrent dans les contrées froides de la Scandinavie, conservèrent long-temps leur caractère martial et leurs habitudes féroces, leur abus du droit de conquête, leur mépris pour l'espèce humaine (1). Si le bienfait du christianisme n'avait changé leurs habitudes, nos

---

(1) D'ailleurs, jusque vers le dixième siècle, une des principales branches de commerce des peuples septentrionaux de l'Allemagne, fut celui des esclaves. Les prisonniers de guerre, les hommes et les femmes qu'on emmenait dans les incursions, les infortunés que le naufrage jetait sur les côtes, ceux que la fureur du jeu ou d'autres causes plongeait dans l'indigence, et livraient à la merci de leurs créanciers, étaient



plus belles contrées méridionales, les plus magnifiques théâtres où l'espèce humaine s'est déployée avec tant de majesté, sans cesse occupés à repousser des agresseurs, ou à réparer les désastres des invasions, seraient restés dans la barbarie. La religion chrétienne éteignit l'esprit martial des terribles enfans du Nord. Ils commencèrent à respecter le sang des hommes, à se livrer aux travaux paisibles et monotones de la culture. Les prêtres du culte nouveau introduisirent quelques arts grossiers qui contribuèrent à répandre la civilisation. Les Normands, les Hongrois, les Russes cessèrent d'inquiéter et d'effrayer l'Europe.

---

réduits à l'esclavage, et fournissaient abondamment à cet affreux trafic. Dans toutes les villes commerçantes de l'Europe, il y avait des marchés publics où l'on vendait les hommes par milliers. Ceux qui les achetaient les appliquaient aux diverses professions que les esclaves exerçaient presque seuls. Dans les guerres cruelles que l'on fit aux esclaves, au onzième siècle, on en prit et on en vendit un nombre si prodigieux, que le nom de ce peuple a été depuis donné aux malheureux que le sort de la guerre prive de leur liberté. (*Lettres du comte de Mirabeau, à un de ses amis en Allemagne*).

(1) D'un autre côté, les sectaires de l'islamisme, guéris de l'enthousiasme qui leur avait fait faire des choses si prodigieuses, s'endormaient sur les rives de l'Hellespont, sous le beau ciel de la Syrie, sur les bords de l'Euphrate, et ne songeaient plus à troubler le repos des chrétiens qu'ils avaient appris à craindre et à respecter. Ce changement de conduite de peuples, dont les conquêtes avaient été si terribles et si rapides, contribua plus qu'aucune autre cause au perfectionnement de la société européenne. Enfin des événemens que la sagesse ne pouvait prévoir, et dont elle ne pouvait calculer les effets, opérèrent de prodigieux changemens. La prise de Constantinople, qui fit refluer dans l'Occident une partie des trésors de l'ancienne littérature; la découverte d'un nouveau passage pour les riches contrées de l'Asie; Colomb ouvrant un

---

(1) Un écrivain danois, du onzième siècle, Jean de Breme, parle de cette révolution avec un pieux enthousiasme. *Ecce illa ferocissima Danorum est natio... Jam dudum novit in Dei laudibus alleluia resonare.... Ecce populus ille piraticus.... Suis nunc finibus contentus est. Ecce patria horribilis semper inaccessa propter cultum idolorum predicatorum veritatis ubique certatim admittit.*

nouveau monde à la cupidité, à l'audace, à l'esprit entreprenant; telles sont les causes qui ont fait faire de si prodigieux et de si rapides progrès aux nations européennes. Le commerce, l'industrie, le luxe, renversèrent des châteaux forts, exercèrent une douce tyrannie, firent triompher la volupté de l'orgueil, et rendirent le riche tributaire du pauvre. On arracha les serfs à la glèbe pour en faire des artisans, des navigateurs. Partout où il s'éleva une ville de commerce, un port, un chantier, une manufacture, cent hameaux voisins devinrent libres et opulens. Avec la liberté personnelle, l'aisance, la population s'accrut, les terres furent mieux cultivées, les famines moins fréquentes. Au seizième et au dix-septième siècle, le commerce et l'industrie créèrent des villes célèbres dans des contrées auparavant solitaires. Au seizième siècle et au dix-septième, la Hollande brisa le sceptre que lui imposait l'Autriche, et l'Angleterre porta le dernier coup au régime féodal. Nous avons suivi les révolutions de cette île jusqu'au règne de Henri VII. Son fils opéra, avec la frénésie d'un insensé, des réformes utiles. Une foule de propriétaires nouveaux s'éleva sur les ruines du clergé séculier et des monastères, et le

nombre des hommes libres et des hommes laborieux s'accrut.

Cette révolution eût produit d'épouvantables orages, sans la sagesse de Sommerset qui se rendit populaire par la victoire, et populaire par ses bienfaits; mais (1) l'aristocratie qui redoutait ce sage politique, lui opposa un compétiteur; et l'homme de bien, accusé, condamné par un ambitieux rival, porta sa tête auguste sur un échafaud.

La cruelle Marie crut ne servir que le fanatisme, et servit la liberté; sa tyrannie superstitieuse, sa servile affection pour un maître étranger, réveillèrent l'énergie des communes; et le fanatisme religieux vint au secours de la raison. (2) Elisabeth réduisit au même niveau

(1) To strengthen his power, he marched against the seots who had invaded England, their constant practice whenever they saw the contry employed in faction and dispute: a slight victory, gained by him upon this occasion, acquired him Popularity and power, but to this character Sommerset, added virtues of a much more amiable kind; he was humble, civil, affable courteous to the meanest suitor. . . .

(2) The protestants now exerted their influence in exposing the weakness of the gouvernement, and the cruelty of the council. (*Lyttelton*).

le peuple et les grands ; elle voulait que tout obéît , que tout s'abaissât. La réclamation d'anciens privilèges reconnus , la manifestation de principes nouvellement énoncés , étaient pour elle des cris de révolte , de sacrilèges attentats ; mais sa longue et paisible administration favorisa le commerce et l'industrie , étendit les ressources nationales , et prépara cette opposition terrible qui éclata sous ses successeurs. Elle favorisa les lumières sans se douter de leur influence ; et la protectrice de Bacon et de Shakspeare ne prévoyait point qu'on trouverait dans l'un le germe de toutes les idées philosophiques , dans l'autre les plus fières maximes d'indépendance (1). Jacques prépara la ruine entière du système féodal , par ses erreurs , par sa conduite pusillanime. Il eut plutôt le préjugé du despotisme qu'il n'en eut la véritable passion. A force d'exagérer sa prérogative , il apprit au peuple à la combattre et à la détruire. Il laissa un trône

---

(1) James taught them , by his own exemple , to argue upon these topics ; he set up the divine authority of kings against the naturels privileges of the people , the subject began in controversy , and it was soon found that the monarch's was the weakest side.

bien difficile à occuper ; et son malheureux successeur perdit tout , et par l'opiniâtre entêtement qu'il montra d'abord pour d'anciennes coutumes , et par la pusillanime déférence avec laquelle il accueillit ensuite toutes les innovations. Les guerres suscitées par le long parlement , les dogmes austères des puritains , la doctrine extravagante des niveleurs , favorisèrent la liberté personnelle. La noblesse disparut quelque temps ; et lorsqu'elle reparut avec le trône , elle ne recouvra qu'une ombre de son ancienne influence. Elle vit à côté d'elle des communes énergiques toujours prêtes à lui rappeler d'anciennes injustices , à lui en interdire de nouvelles. Malgré sa courte durée , le régime républicain laissa des traces profondes ; il mit l'agriculture en honneur , il fit estimer le commerce , il déshonora l'inutilité des castes nobles et parasites ; la marine militaire servit d'auxiliaire à la marine marchande ; le pavillon anglais respecté sur toutes les mers , força les provinces révoltées à la soumission (1) , et les puissances voisines au respect.

---

(1) One revolted nation they had reduced to former obedience , another they had added to the english

L'Angleterre seule profita des avantages de la révolution; l'Ecosse, l'Irlande, payèrent chèrement leur révolte et leur fanatisme religieux. Le régime féodal s'y maintint; il subsiste encore dans beaucoup de cantons, malgré les crises politiques que ces deux pays ont souffertes; le mauvais succès de toutes leurs insurrections valut à leurs habitans le titre flétrissant de rebelles.

De tous les événemens du quinzième et du seizième siècle, aucun n'eut autant d'influence sur le sort des états que les réformes religieuses opérées par Calvin et Luther. Ces deux hommes étonnans imprimèrent à leurs disciples ce caractère d'enthousiasme qui crée des héros et des martyrs. La doctrine évangélique vint au secours des opprimés, et les nouveaux apôtres brisèrent les fers des esclaves. Intrépides par l'effet de l'enthousiasme, les néophytes ne redoutèrent ni de nouveaux climats, ni d'effrayans travaux. Persécutés dans

---

empire, the united provinces, were humbled to a state of accepting any moderate terms; and the declared enmity of the severals courts and states of Europe, was turned to humble and earnest solicitations for friendchip and alliance. ( CATHERINE MACAULAY. *Histoire d'Angleterre* ).

un pays, ils portaient dans un autre leurs lumières, leur industrie, leur activité. Par la mauvaise politique des gouvernemens, ils allaient jeter sur une terre ennemie des semences que réclamait leur sol natal. Babylone et Tyr s'enrichissaient des dépouilles de Sion. L'esclave qui jusques alors avait traîné respectueusement sa chaîne, la brisait pour servir Dieu selon sa conscience. L'aliénation des immenses domaines ecclésiastiques rendit des milliers de serfs à la dignité d'hommes. Les contrées du Nord ressentirent surtout l'heureuse influence de cette révolution religieuse.

(1) L'Allemagne changea de face, et par le sort de ses enfans qui fut adouci, et par les enfans étrangers qu'elle adopta, et dont elle reçut de nouveaux moyens de prospérité.

---

(1) La révocation de l'édit de Nantes, qui nous a fait tant de mal, qui a donné à l'Allemagne et à la moitié du reste de l'Europe tout ce qu'elle a d'industrie, qui paraît en un mot être un de ces moyens qu'emploie la nature pour qu'un pays n'ait pas tout à lui seul, n'a-t-elle pas eu cette compensation que par elle notre commerce s'est beaucoup étendu. Les buveurs de vin, les mangeurs de sucre, les hommes vêtus de soie, que nous avons proscrits, n'ont-ils pas porté ces goûts dans les pays qui ont été leur asile,



Avant la réformation, la Suede avait perdu sa gloire et ses vertus guerrières. Ses habitans dégénérés cessaient de rappeler ces Goths si terribles à l'Europe; ils avaient patiemment gémi sous le joug de Marguerite de Danemarck, et sous la sanguinaire tyrannie de Christiern. Gustave Vasa paraît; il échauffe les âmes par l'enthousiasme religieux, il se déclare le vengeur et le libérateur de sa nation. Des paysans s'attachent à sa cause, la font triompher; il se souvient de leurs services, il les affranchit du joug d'un clergé trop puissant; il ôte, par des lois prévoyantes, aux primats de sa communion, le droit d'envahir les propriétés du clergé subalterne. Un ministre de l'évangile, sorti des classes infimes

---

et par exemple dans ces sauvages contrées où les agrémens et les commodités de la vie étaient tellement inconnus, que le grand électeur et toute sa cour allèrent *in fiochi*, voir le phénomène d'artichauts verts en pleine terre, dans le jardin d'un réfugié; et que le ministre de France en Prusse écrivait dans une dépêche lue au conseil du Roi (*Lisez les mémoires de Villars.*), que Frédéric I.<sup>er</sup> avait donné des coups de bâton à son fils, c'était seulement Frédéric II, parce qu'il l'avait surpris se servant, contre ses ordres, d'une fourchette à deux fourchons. Consommerait-on, comme on le fait, onze millions de livres de sucre,

de la société, put enfin transmettre son héritage, le fruit de ses économies et le fruit de ses lumières; ( car il fut un temps où la richesse individuelle de l'homme de génie tenant à un corps, devenait la propriété de l'ordre auquel il appartenait ). Ces prêtres tirés de la classe pauvre, faisaient des hommes libres dans leurs familles, les affranchissaient de la servitude de la glèbe. Sous le rapport moral, toute confiscation est odieuse; l'aliénation des domaines du clergé en Suede, fut l'acte arbitraire d'un despote qui voulait ruiner un ordre de l'état pour favoriser l'autre. Ainsi Minerve,

---

si des enfans du luxe n'étaient pas venus en substituer l'usage à celui du miel de Pologne? N'est-ce pas ainsi que les résultats des Théoriciens sévères ne peuvent jamais se trouver tout à fait vrais, parce que la nature a des voies secrètes qu'on ne peut découvrir que par l'expérience et l'observation.

Un des grands bienfaits des réfugiés français, n'a-t-il point été l'introduction du jardinage. Ce n'est, ce me semble, que depuis la générale culture des légumes, qui en a mis le prix à la portée des facultés du peuple, que l'on ne revoit plus ces pestes, ces maladies contagieuses qui emportaient par masse une grande partie de l'espèce humaine. ( MIRABEAU. *Lettres écrites d'Allemagne* ).

Voyez le savant et philosophique ouvrage de M. de Villers, sur la réformation.

dans le plus illustre des tragiques grecs , ne vient au secours d'Uylsse que pour accabler Ajax ; mais envisagé sous ce point de vue philosophique qui embrasse les siècles , cet acte violent devint utile. Quand les domaines d'un clergé qui ne dissipe point , passent entre les mains d'un monarque qui aliène et qui dissipe, les biens changent de mains, les propriétés se divisent , le bonheur public s'étend. Dans tout pays le clergé eut d'abord des titres à la reconnaissance des peuples ; il adoucit la servitude, il conserva au sein de la nuit la plus obscure, une espèce d'aurore boréale ; mais il se corrompit en Suede comme ailleurs. Là , par l'excès de la puissance , il perdit son esprit national ; là il eut à sa tête ce fameux Roll , évêque d'Upsal, qui fit servir le plus auguste et le plus touchant mystère de son culte , à la plus épouvantable des proscriptions. La Suede dut à la réforme religieuse un meilleur ordre de choses ; elle acquit depuis cette époque beaucoup de gloire militaire. Sans le régime féodal dont Gustave Vasa eut le bonheur de triompher , eût-on vu Gustave Adolphe faire trembler la Germanie, venger la religion et la liberté, et montrer à l'Europe moderne le premier de ses héros.

Le Danemarck n'occupe qu'un petit nombre

de pages dans l'histoire philosophique de l'Europe. Il est des peuples qui perdent en cessant d'être barbares. Ses rois furent souvent des tigres ; mais il en est un qu'on a peut-être trop calomnié. Le Christiern que l'histoire nous peint sous des couleurs si horribles ; le Christiern dont Gustave Vasa délivra la Suede et le Nord ; le Christiern qu'on flétrit du titre de Néron , perdit sa couronne , non pour avoir versé à grands flots le sang des peuples , non pour avoir détruit le sénat de Suede , et fait périr tous ses membres ; mais pour s'être montré juste une fois , pour avoir essayé d'enlever au clergé le plus barbare de ses privilèges féodaux. Le jour de sa vie où il voulut être homme , fut celui où il cessa d'être roi (1).

---

(1) Le clergé conservait le privilège en Danemarck, de s'emparer des navires qui échouaient sur les côtes , et qui ne pouvaient se mettre en mer dans les vingt-quatre heures. On assure que les évêques envoyaient leurs esclaves pour faire périr les naufragés ; par ce moyen il était impossible que le vaisseau se remît en mer.

Voyez l'histoire de Danemarck , de M. Mallet. Ce fait est tellement atroce , qu'on ne pourrait y ajouter foi , s'il n'était attesté par un écrivain aussi impartial que bien instruit.

Le

Le régime féodal conserva plus de force en Danemarck qu'en Suede. Aussi la haine entre les deux premiers ordres de l'état produisit-elle l'étonnante révolution de 1660, où l'on vit un peuple invoquer un maître pour humilier les nobles, et préférer le despotisme d'un seul à l'olygarchie de ses anciens tyrans. Tout s'anéantit, tout s'effaça par l'effet de cette singulière révolution. La multitude eut le plaisir d'abaisser ses supérieurs; mais elle ne s'éleva point sur leurs ruines. La vengeance raisonne toujours mal; et la haine politique est souvent si puissante dans les états, qu'on se sacrifie soi-même pour avoir l'affreux plaisir d'accabler ses ennemis. Cette transaction des derniers ordres du royaume avec la couronne, rappelle cet apologue d'un envieux qui priaît Apollon de créver un œil à son ennemi, et qui, à ce prix, consentait à devenir aveugle. Le Danemarck, sous ce rapport, offre néanmoins un vrai phénomène politique. On a vu beaucoup de peuples, accablés par la force, accepter le despotisme comme une triste nécessité; mais l'histoire moderne n'en offre pas un seul qui ait invoqué le pouvoir arbitraire comme une grâce, qui ait dit à son chef: Sois notre maître absolu; nous consentons à n'avoir

H

plus de droits , de volontés ; à nous dépouiller devant toi des plus nobles prérogatives de la nature humaine. Il faut avouer cependant que les rois de Danemarck n'ont point abusé jusqu'ici de cette autorité sans bornes ; ils ont protégé leur peuple , ils ont agi plus en pères qu'en maîtres. La liberté de penser a répandu les lumières dans leurs états ; les fers des paysans se sont brisés , et les rois de cette petite contrée du Nord ont offert plus d'une fois des leçons de sagesse aux monarques les plus puissans du Midi.

La Bohême fut long-temps le théâtre des scènes les plus terribles et les plus désastreuses. Les noms des taborites, des aveugles disciples de Jean Hus et de Jérôme de Prague , rappellent toutes les extravagances et toutes les fureurs qu'inspire le fanatisme religieux. Le philosophe gémit et s'indigne en voyant des malheureux couvrir pendant trente années leur pays de sang et de ruines , pour des querelles religieuses et pour les intérêts des théologiens. Ces insensés demandaient la communion sous les deux espèces , et ne songeaient point à adoucir leur existence , à réclamer contre l'oppression des seigneurs , à s'élever à la dignité d'hommes. Les talens militaires de Zisca, cet homme qui fit trembler Sigismond,

et qui , après sa mort , régnaît encore sur l'âme de ses soldats , et frappait ses ennemis d'épouvante ; ses talens , dis-je , furent perdus pour son pays. Plus tard , les Bohémiens eurent des idées plus raisonnables. Lorsqu'ils appelèrent l'Electeur palatin sur le trône , ils songeaient à la liberté ; mais ce malheureux prince , abandonné par le pusillanime Charles I.<sup>er</sup> , perdit et la couronne dont on venait d'orner sa tête , et celle qu'il tenait de ses aïeux. Si Elisabeth avait régné en Angleterre , au lieu de Charles , le nouveau roi de Bohême eût été secouru ; un nouvel état s'élevait ; la Hongrie , unie par les mêmes principes de haine contre la maison d'Autriche , n'eût point tardé à s'affranchir du joug de cette puissance ambitieuse. Wallenstein , homme extraordinaire , plus fait pour les choses étonnantes que pour les grandes choses , fut sur le point d'arracher la Bohême à Ferdinand II. Il eut les talens d'un ambitieux , mais il ne mit point assez de suite dans ses idées. Il temporisa lorsqu'il fallait agir ; il parut se contenter d'avoir fait trembler son maître (1) , et dédaigner de lui porter les derniers coups. D'ailleurs il est

---

(1) Voyez le portrait de cet homme extraordinaire , dans l'excellente histoire de la guerre de 30 ans , par M. Schiller. Cet écrivain pense en philosophe , et écrit

fort douteux si la puissance d'un tel usurpateur eût été plus favorable à la Bohême, que celle des empereurs d'Allemagne. Wallenstein qui n'estimait que la gloire militaire, qui ne voyait rien de beau qu'un camp, qu'une armée, que l'obéissance passive de ses soldats, que le luxe guerrier de ses lieutenans, eût probablement partagé avec ses compagnons d'armes les dépouilles du peuple; il eût fortifié le régime féodal, au lieu de le détruire. La nature forme souvent des hommes capables de combattre, de vaincre, de conquérir; mais elle ne produit que rarement de ces génies sublimes, presque divins, qui font consister toute leur gloire dans le bonheur de l'humanité.

La Hongrie ne doit non plus occuper aucune place dans cet examen. Les nobles y furent factieux, mais le peuple ne changea point de condition; le sang coula pour des privilèges, et non pour des droits; et les Tékélis seraient des héros, s'ils avaient fait pour les intérêts de l'humanité ce qu'ils firent pour maintenir des prérogatives de naissance.

---

avec la chaleur d'un poëte. Il expose en politique profond, les causes de la plus respectable coalition qui se soit jamais formée chez les peuples, celle qui avait pour motif la religion et la liberté.



Tandis que les peuples septentrionaux réformaient leur croyance, et s'affranchissaient du joug aristocratique ; que les Bohémiens et les Hongrois faisaient des efforts inutiles, et combattaient sans but ; que l'Angleterre, la Hollande, marchaient d'un pas rapide vers la civilisation, la France ne laissait point présumer encore le caractère brillant qu'elle devait déployer un jour. Les guerres avec l'Italie, qui était au seizième siècle le plus magnifique théâtre où le génie humain déploya ses ressources et ses facultés, inspirèrent aux héros français le goût du luxe, des jouissances nobles, des plaisirs délicats. François I.<sup>er</sup> protégea des peintres et des poètes, et persécuta des théologiens. Il arrêta, par la terreur, les innovations religieuses ; et les novateurs calvinistes lui parurent de dangereux républicains. Il employa contre Charles-Quint, et dans des expéditions malheureuses, des forces militaires, une activité d'esprit, un courage chevaleresque, qu'il eût employés plus fructueusement à terminer d'une manière franche, courageuse, la révolution que Louis XI avait commencée d'une manière indigne d'un monarque. Ses successeurs sentirent plus cruellement que lui les inconvéniens d'un pouvoir

partagé entre le prince et les grands. La faction redoutable des Guises, la ligue, ses excès, ses fureurs monstrueuses, produisirent néanmoins quelques heureux effets. On vit que les princes lorrains voulaient établir un despotisme sans limites, que le zèle de religion n'était qu'un prétexte, que leur trône se serait élevé avec l'inquisition et la servitude. Leurs projets criminels éveillèrent les amis de la patrie; on fit des remontrances énergiques, on stipula les droits des peuples, on courut aux armes pour les appuyer. Ressaisir les titres glorieux de la nature humaine, briser les fers des serfs, invoquer les lois de la raison et de la justice, affranchir les communes de l'autorité des grands et de l'autorité du sacerdoce, ôter à la superstition ses principaux appuis, faire sortir les trésors qui l'alimentent, et tirer la multitude du néant de l'abjection, par le bienfait des lumières; tels furent les vœux qu'exprimèrent, telle fut la tâche que remplirent avec plus de zèle que de succès un nombre de membres éclairés et généreux des états de Blois. Ces vœux sublimes, dénaturés, étouffés par la fureur des factions, par l'horreur des guerres civiles, par le génie étroit des chefs de l'état, se reproduisirent plus tard et d'une

manière plus heureuse. Nos dissensions religieuses qui laissent de si déplorables souvenirs, contribuèrent néanmoins à étendre le bienfait de la liberté personnelle. Des grands, jadis adversaires des rois, et tyrans des peuples, transformés tout à coup en enthousiastes chrétiens, en défenseurs de la morale évangélique, brisèrent les fers de leurs vassaux, s'en firent des compagnons et des frères d'armes. On connaît l'étendue, la hardiesse imposante des conceptions politiques des Rohan, des la Trimouille, conceptions bien favorables à l'affranchissement total des campagnes et à la liberté des villes. Après plusieurs monarques insignifiants ou odieux, un grand homme vint s'asseoir sur le trône de France, et fut secondé par un ministre plus grand que lui. Henri IV, vanté comme prince populaire, ne fit point tout ce qu'on pouvait attendre de son cœur et de son génie. Peut-être n'osa-t-il point tout ce qu'ils lui dictaient. Il fallait qu'il ménageât les grands toujours disposés à la révolte, et dont l'attachement peu sincère avait besoin d'être fortifié par l'intérêt, et qui se croyaient en droit d'exiger qu'on leur sacrifiât le peuple pour prix des services qu'ils avaient rendus au monarque, ou de la soumission à laquelle il s'étaient résignés.

Ce fut sous un prince faible, pusillanime, esclave d'un ministre ambitieux, que les grands commencèrent à n'avoir plus que de vains titres, et que le peuple acquit une existence réelle. La superbe aristocratie vint se briser, en frémissant, aux pieds d'un homme nouveau, du cruel, de l'implacable Richelieu. Montmorenci, né d'un sang qui n'avait animé que des héros, de Thou, Cinqmars, eurent l'honneur de disparaître avec éclat, honneur que ce politique soupçonneux et jaloux n'accordait point à toutes ses victimes. Ce ministre fut trop loué; l'éclat de son administration imposa silence sur ses crimes. Ses projets furent grands; mais ses moyens affreux, ses vengeances, furent celles d'un tigre altéré de sang. Ses succès offrent à l'ambition sans morale le plus funeste encouragement. Tout lui réussit par la raison qu'il sut tout maîtriser. Un roi sans caractère, une cour qui avait vu sans douleur l'assassinat de Henri, et la disgrâce de son digne ministre; un peuple qui ne voyait dans la ruine des grands qu'un acte de justice; telles furent les causes de la constante Félicité d'Armand. Il fit trembler son maître; il fit périr la mère du roi, dans l'indigence et l'abandon; il eut l'affreux plaisir d'humilier et d'accabler tous ses ennemis. Il abaissa l'orgueil

autrichien ; il immola , dans l'intérieur de la France , les religionnaires qu'il protégeait en Allemagne , et fit périr sur les rives de la Charente , une légion de héros (1). Il sut concilier les petitesesses de la vanité avec la noble passion de la gloire ; il brigua les honteux applaudissemens d'une réputation usurpée , avec autant d'ardeur que s'il n'avait pu en obtenir une réelle. Tout ce qui avait de l'éclat lui inspirait de l'admiration ; il eut de l'enthousiasme pour Cromwel , de la vénération pour Gustave Adolphe , et une haine honorable pour Corneille dont les sublimes talens lui faisaient envie. On ne peut justifier les moyens qu'il

---

(1) Je n'ai pu lire sans indignation l'ode de Malherbe , à Louis XIII , partant pour soumettre la Rochelle. C'est moins le langage d'un poëte que le langage sanguinaire d'un furieux. Il est utile de flétrir les productions des hommes qui font servir le plus beau présent du ciel , le génie , à justifier la cruauté.

Donc un nouveau labour à tes armes s'apprête ;  
 Prends ta foudre , Louis , et va , comme un lion ,  
 Porter le dernier coup à la dernière tête  
 De la rébellion.

Fais choir en sacrifice , au démon de la France ,  
 Les fronts trop élevés de ces âmes d'enfer ,  
 Et n'épargne contre eux , pour notre délivrance ,  
 Ni le feu ni le fer.

employa ; mais les résultats de sa conduite politique servirent la France qu'il n'aimait pas plus que l'espèce humaine. Il fit faire des pas de géant à la civilisation. Les campagnes commencèrent à s'enrichir, parce qu'elles eurent moins d'opresseurs, et que les grands vassaux, réduits au rôle de courtisans, vinrent habiter les grandes villes. Il est vrai qu'en abolissant l'aristocratie, il créa le despotisme ; il fit d'un roi de France un prince de l'Orient. Il ne créa aucune institution protectrice. Au lieu de donner une existence nouvelle aux Etats

---

Assez de leurs complots ; l'infidèle malice  
A nourri le désordre et la sédition :  
Quitte le nom de juste, ou fais voir ta justice  
En leur punition.

Les sceptres, devant eux, n'ont point de privilège ;  
Les immortels eux-mêmes en sont persécutés,  
Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges  
Font plus d'impiétés.

Marche, va les détruire, éteins-en la semence,  
Et suis, jusqu'à leur fin, ton courroux généreux,  
Sans écouter jamais ni pitié ni clémence  
Qui te parle pour eux.

On ne peut parcourir sans indignation et sans frémissement ces provocations au carnage. Les chants de guerre des Indiens des rives de l'Ohio ne peuvent

Généraux , il les abolit ; il laissa le monarque sans contradicteurs , sans corps intermédiaire , et par cette raison , sans véritable appui. Le coup terrible qu'il porta au régime féodal , fit chérir sa volonté forte , son indomptable énergie. Par les mesures hardies du despotisme , on peut imprimer un éclat vif et subit aux empires ; mais le système une fois établi et confié à des mains inhabiles , peut rendre celui qui l'a créé , le bienfaiteur d'une génération , et le fléau de plusieurs. C'est d'abord comme le soleil dirigé par l'Apollon des poètes ; il afflige , il brûle quelques contrées , il anime , il féconde , il enrichit toutes les autres ; mais un Phaeton s'empare-t-il des rênes du char , les fontaines tarissent , les fleuves perdent leurs ondes majestueuses , l'océan abandonne ses rivages , l'univers est menacé d'une conflagration générale.

Avec des vues plus étendues ou plus géné-

---

être plus cruels. Voilà comme les poètes emploient leurs talens quand la philosophie ne les éclaire point. Plus tard la révocation de l'édit de Nantes fut célébrée par des écrivains qui n'avaient point le mérite de Malherbe. J'ai vu de mauvais vers sur ce triste événement , mais faits par des hommes à qui le sujet le plus heureux n'en eût pas inspiré de bons.

reuses , Richelieu eût évité la misérable guerre de la fronde , eût préparé , comme il le fit , le beau siècle de Louis XIV ; mais il eût prévenu , par les précautions d'un génie qui met l'avenir en sa disposition , les erreurs de la vieillesse du monarque , la révocation de l'édit de Nantes , les dragonades , la funeste guerre de la succession. Il eût régénéré la monarchie , fait des grands les défenseurs du trône et les appuis de l'état , et donné au peuple une existence politique , proportionnée aux services qu'il rend dans un empire dont il constitue la richesse et la véritable force.

Richelieu consulta plus l'intérêt du despotisme que l'intérêt de la nation. Les nobles conservèrent des titres exclusifs à tous les grands emplois ; les justices seigneuriales , en laissant dans des cas même importans le glaive entre leurs mains , les consolèrent par les vengeances particulières qu'ils purent exercer , du pouvoir qu'ils avaient perdu. Rien de plus affreux que les tribunaux où la plus sainte des fonctions était déléguée à un vil esclave intéressé à trouver des coupables pour augmenter ses émolumens , et se rendre nécessaire à son maître ; jurisprudence d'autant plus affreuse que le même homme était à la fois juge



et partie (1) ; que l'accusé, sans défenseur, était devant le bailli d'un hameau, comme le musulman devant le cadi. Le droit d'aînesse était encore un reste impur du régime féodal : ce droit rendait un père bienfaisant envers un de ses fils, et barbare envers les autres ; il établissait la haine entre tous les frères, et la tyrannie dans toutes les maisons ; il brisait tous les liens de la nature, et produisait souvent d'affreuses vengeances ; il peuplait les cloîtres d'hommes et de femmes désespérés, forcés de fuir le monde qu'ils aimaient, et de détester et de maudire les auteurs de leur existence.

Deux hommes de génie, dans deux siècles différens, sapèrent le pouvoir des nobles dans les deux plus puissantes monarchies de l'Eu-

---

(1) Voyez ce que dit, sur les justices seigneuriales, Filangieri, dans son excellent livre sur la législation. Je ne connais point d'ouvrages qui renferment autant d'excellentes choses, sur la jurisprudence criminelle. Il devrait être médité par tous les jurisconsultes ; mais la plupart ont le malheur de ne point aimer les philosophes. Le même écrivain a examiné le droit de primogéniture avec ses funestes effets. Heureusement il n'existe plus en France, et les abus féodaux n'ont plus pour nous que le mérite de pénibles souvenirs.

rope ; Ximenès et Richelieu. Tous deux aimèrent la gloire , et méprisèrent les hommes ; contradiction surprenante , et dont le monde nous offre une foule d'exemples. Le ministre espagnol mit fin aux beaux jours de la monarchie qu'il gouvernait , et Richelieu commença la gloire de la sienne. En Espagne , les grands servaient l'état ; ils l'opprimaient et le déchiraient en France. Avec des vues personnelles , Armand fit beaucoup de bien à son pays. Avec un extrême désintéressement , Ximenès lui fit beaucoup de mal. L'un tarit des sources perpétuelles de division et de guerre , l'autre étouffa des principes généreux d'émulation et d'indépendance. Ces deux ministres aimèrent la guerre et la firent en personne , l'un pour poursuivre les Maures jusque sur les sables brûlans de l'Afrique , l'autre pour écrâser la liberté dans son dernier asyle. Ximenès prépara le despotisme de Charles-Quint , et servit un ingrat. Richelieu maîtrisa son roi , s'en fit haïr , et put braver sa haine. L'un aima le faste , les plaisirs , se mit au-dessus des préjugés et de son siècle ; l'autre déguisa l'orgueil d'un despote , sous la haire d'un cœnobite. Tous deux eurent un esprit éminent et un caractère opi-

niâtre , ne craignirent point la haine , ne concurrent point l'amitié , n'eurent d'autre jouissance que celle de l'ambition , et laissèrent aux admirateurs des grands talens , nés avec une âme sensible , plus de surprise des grandes choses qu'ils firent , que d'envie de les imiter.

Mazarin n'eut point le génie de son prédécesseur ; il remplaça la force par la souplesse. Cet homme nouveau , étonné de sa grandeur , trop timide pour des actions d'éclat , trop peu sûr de ses talens pour croire qu'une fière noblesse s'abaisserait devant lui , acheva de miner sourdement un corps qui restait redoutable malgré ses défaites. Les grands , humiliés , accablés sous Louis XIII , pouvaient se relever sous Louis XIV. Mazarin qui les redoutoit , les fit redouter à un jeune prince que le souvenir de la fronde effrayait sans cesse. Il exagéra les dangers de cette guerre ridicule , où l'on ne vit figurer que des factieux sans but , que des héros intrépides guerriers , mais politiques indécis ; que des ambitieux subalternes , qui n'aspiraient qu'à des postes secondaires. Il le détermina à faire entrer des Plébéïens dans ses conseils ; et le prince le plus ennemi du peuple qui pût jamais exister , prit des ministres dans une classe qui était

l'objet de son mépris. Il agrandit son despotisme sans s'en douter. Cette idole des flatteurs, si follement encensée, avait trop peu de génie pour affermir, par ses propres conceptions, l'autorité dont elle était jalouse. Quand les ministres étaient pris dans les premières familles du royaume, ils étaient en quelque sorte inviolables. Loin d'être les serviteurs des rois, ils en étaient les maîtres. Comme toutes leurs opérations étaient utiles à leur caste, leur caste les défendait. Fiers de cet appui moral qui pouvait au besoin se changer en protection militaire, ils tenaient les monarques sous leur tutelle. Aussi les princes qui aspirèrent à gouverner par eux-mêmes, tirèrent leurs ministres des classes subalternes. C'était des instrumens qu'il leur était facile de briser, quand ils avaient intérêt de les punir pour des perfidies ou des crimes qu'ils leur avaient commandés. Aussi Louis XI cherchait à s'absoudre, aux yeux des peuples, du sang qu'il avait versé par les supplices qu'il faisait subir aux ministres de ses barbaries. Sous la minorité de Louis XV, époque fameuse par l'influence qu'elle eut sur les mœurs et sur l'esprit du siècle, l'aristocratie nobiliaire faillit reprendre son antique empire. La pluralité des  
conseils

conseils, ouvrage d'un homme de génie, mais qui ne considérait en France que la noblesse, et qui ne considérait comme nobles que les ducs et pairs, devait soumettre l'administration et la législation aux premières familles du royaume (1). Le système se serait maintenu, se serait fortifié, si les grands avaient montré autant de capacité pour les affaires, que de talens pour les intrigues; autant de goût pour le travail, que de passion pour les plaisirs. Louis se serait abandonné à ce nouveau régime, avec l'indolence de son caractère; ne chérissant de la royauté que le méprisable privilège de s'abandonner sans contrainte à ses penchans voluptueux, il n'eût point réclamé le fardeau du pouvoir. Il n'eût fallu, avec cet ordre de choses, qu'un nouveau Richelieu avec des vues différentes de celles de ce grand génie, pour rendre au régime féodal son épouvantable force. Les folles opérations de la régence, la molle administration

---

(1) Voyez les mémoires de St.-Simon, homme d'un esprit supérieur, mais d'un égoïsme révoltant, haineux, passionné, ennemi du peuple, comme presque tous les gens de sa caste; mais exprimant son aversion avec une franchise remarquable.

de Louis XV, contribuèrent à répandre le goût du luxe, et conséquemment à répandre dans les classes plébeïennes les trésors échappés des mains des classes supérieures. Le peuple, en s'instruisant et en s'enrichissant, rougit de sa nullité; les familles opulentes cherchèrent les moyens d'en sortir. Elles laissèrent aux nobles leurs vains titres qui les dispensaient de talens et de mérite personnels. La science, le génie, parvinrent à conquérir le pouvoir.

Enfin le dix-septième siècle recueillit le fruit des travaux et des lumières des siècles précédens. La Hollande, affranchie du joug de l'Autriche, tourna vers des expéditions lointaines et des spéculations commerciales, l'énergie que la guerre lui avait communiquée. Victorieuse de l'Espagne, l'Angleterre se créait une marine, fondait des colonies au delà des mers. La France jusqu'alors étrangère au commerce, commençait à s'en occuper. A l'avènement de Louis XIII au trône, elle n'avait point un vaisseau. Sa capitale qui fait aujourd'hui l'admiration de l'univers, n'avait ni la moitié des habitans, ni le tiers des superbes édifices qu'elle renferme de nos jours; les autres villes du royaume étaient moins grandes que ne le sont maintenant les bourgs qui bordent nos

fleuves navigables. Colbert parut ; et la France qui avait été forcée d'admirer un génie grand , mais atroce , eut à contempler un vrai ministre patriote. Il rendit le retour de la servitude personnelle, impossible, en favorisant le commerce et l'industrie. Chargé du soin de notre marine , il fit naître, comme par prodige, cent vaisseaux de guerre , et plus de soixante mille matelots. Il ranima le commerce du levant, il ouvrit celui du nord ; il créa la compagnie des Indes ; il releva nos manufactures , et il appela la science et les beaux arts au secours de l'industrie. L'influence de la découverte de l'Amérique , qui ne s'était d'abord fait sentir que faiblement, produisit à la longue de très-puissans effets. Les voyages de Charles-Quint , et ses expéditions ; le mariage de Philippe II avec Marie ; les secours criminels que ce fanatique prince crut devoir donner à la ligue , répandirent en Hollande , en Angleterre , en France , la plus grande partie de ces richesses dont le hasard avait rendu les Castillans les possesseurs exclusifs. Le luxe de commodité et le luxe d'ostentation , fruit des richesses , se répandirent dans tous les pays et dans toutes les classes de la société.

Des moralistes austères calomnient le luxe , le regardent comme la perte des états , et

la source de tous les crimes. Selon eux, il dégrade les âmes, il étouffe toutes les idées généreuses, il attache le plus grand prix aux petites choses, et rabaisse les grandes. Par lui, la pauvreté est avilie; les fortunes les plus honteuses, préconisées. Par lui, on trafique de la pudeur, de l'innocence, de la vertu; on immole la probité, le véritable honneur, à de frivoles jouissances; on n'est jamais assez riche, parce que les richesses ne se mesurent point d'après les besoins réels qui ont un terme, mais d'après les besoins de fantaisie qui n'en peuvent avoir. Avec le luxe, on dédaigne les grands talens, on n'estime que les talens frivoles; un Pilade l'emporte sur un Virgile, et un décorateur sur un physicien. On fuit les campagnes, on court se ruiner dans les villes. Le luxe rend le célibat indispensable, ou transporte sa stérilité dans le temple de l'hymen. On redoute une famille comme un fardeau, on fonde l'amitié sur l'utilité; on n'a rien à partager avec un ami malheureux, une veuve éplorée, un orphelin gémissant; et l'anathème est prononcé par l'homme de luxe, contre tout homme qui cesse d'être heureux. (1) Le véritable amour n'a

---

(1) Quantum quisque suâ nummorum servat in arca,



plus d'empire sur les cœurs ; on n'estime une femme que par les richesses qu'elle apporte. L'or vient rompre les nœuds qu'on croyait le plus solidement formés. L'ardeur insatiable des richesses que le luxe fait naître , détruit toute bonne foi. On préfère l'emploi lucratif à l'emploi honorable ; on est prêt à trahir ses bienfaiteurs , à vendre sa conscience , à ruiner sa patrie. Le luxe détruit les empires comme les maisons des particuliers ; il s'introduit dans Athènes , et le roi de Macédoine triomphe ; il pénètre dans Sparte , et les lois de Lycurgue sont anéanties ; et l'on punit , comme un affreux attentat , le devouement sublime d'Agis et Cléomène. La conquête de l'Asie l'introduit dans Rome , et ses enfans les plus illustres conspirent contre elle. La dominatrice du monde succombe , et l'univers est vengé. Ces faits ne sont point détruits par les apologistes du luxe , mais ils lui opposent le tableau brillant et séducteur de notre civilisation : ils comparent l'ancienne Gaule à la France ,

---

Tantum habet et fidei, jures licet et samothracum,  
 Et nostrorum aras, contemnere fulmina pauper  
 Creditur , atque Deos, Diis ignoscentibus ipsis.

( *Juvenal.* )

ou même la France du seizième siècle à la France actuelle; ils prouvent qu'il n'existe, sans luxe, ni jouissance sociale, ni liberté. Ils vous montrent les barons du régime féodal, ressemblant aux héros d'Homère, ne connaissant d'autre plaisir que ceux d'une domination barbare ou d'une brutale intempérance. Le faible n'obtient ni égard ni pitié; ils se battent en furieux, triomphent en tigres, jouissent en sauvages. Ils ne connaissent, comme les hordes de l'intérieur de l'Afrique, d'autre occupation que la guerre. Dans un tel ordre de choses, on ne soupçonne ni le prix réel d'un homme, ni l'énergie de ses facultés. Le luxe vivifie les bords stériles de l'Océan, élève la cité d'Ormus dans les sables de l'Arabie, et Kiow et Novogorod dans les forêts du Nord. Subjugué par les délices qu'il offre, le riche n'a plus besoin d'esclaves, mais d'artistes et d'artisans; il se fait une idée de la dignité humaine, parce qu'il s'aperçoit de la différence des talents et des ressources qu'on peut en tirer; l'orgueil s'humanise, et l'opulence se rapproche du génie. Les superbes jardins, les palais font crouler les machécoulis et les châteaux forts. Des richesses que l'ignorance du luxe rendaient stériles, fertilisent tout un

pays. A côté d'une ville où le luxe réunit toutes les jouissances, on voit des hameaux florissans, des cultivateurs heureux. Partout il répand l'émulation et l'industrie, et donne de la valeur à toutes les matières que la main de l'homme sait anoblir. C'est au commerce des objets de première nécessité que nos villes les plus florissantes doivent leur opulence. Est-ce pour de vrais besoins qu'on apporte la graine parfumée de Moka, le baume et l'encens de l'Arabie, la cochenille du Pérou, les épices des Moluques, les cannes à sucre des Antilles, l'ivoire de l'Afrique, le duvet des oiseaux du Nord? Faites des lois somptuaires, rigoureuses; introduisez dans toute l'Europe le régime de Sparte; il faudra brûler vos vaisseaux, détruire vos ateliers et vos manufactures. Vous ne pourrez plus avoir que des laboureurs et des soldats; et dans l'intervalle d'une guerre à l'autre, vos guerriers deviendront des brigands, parce que vous n'aurez plus d'arts, de manufactures pour employer leurs bras. Vous retombez dans l'état où vous étiez avant le quinzième siècle; la France sera couverte de cabanes; et ce pays de féerie où les sens, l'imagination, le goût éprouvent tant de délices, ne sera plus habité que par

des sauvages ; et de nouveaux tyrans s'éleveront sur les ruines de vos palais , de vos académies , de vos ateliers , comme les sultans de l'Asie placent leurs trônes à côté des monumens que créèrent , dans les plus belles contrées de l'univers , le génie des arts et le génie de la liberté.

---

## CONSIDÉRATIONS MORALES ET POLITIQUES.

---

**N**ous avons tiré jusqu'ici des faits et des argumens du vaste tableau de l'histoire ; il nous reste maintenant à envisager la question sous le rapport politique et moral. L'expérience de notre siècle , le spectacle des objets qui nous environnent , l'opinion des vrais Sages , viendront à notre secours , et nous aideront à terminer un travail que l'intérêt des hommes nous a fait entreprendre , et auquel il ne manquera qu'un talent digne de la matière.

Le signe le plus certain du bonheur d'un

état, est sans contredit sa population : avec la liberté civile, elle s'accroît ; avec la servitude, elle s'anéantit. Des autorités graves viennent à l'appui de cette assertion. Le plus éloquent des historiens latins, apôlogiste éternel de la domination du sénat romain, nous peint les régions les plus opulentes de l'Europe, transformées en déserts, lorsque les vainqueurs eurent déchiré le code des vaincus, et garrotté de chaînes les fiers enfans de la liberté. Que devint la Grèce sous les successeurs d'Alexandre, où l'esclavage politique se combinant avec la servitude personnelle, ôtait aux esprits tout principe d'émulation ? Plus éclairés enfin sur leurs véritables intérêts, craignant de ne plus régner que sur des solitudes, Rome parut reconnaître les droits des peuples ; elle respecta les Latins comme alliés, rendit aux villes grecques une partie de leur indépendance, et fit connaître aux Gaulois les bienfaits du régime municipal. Si nous passons à des temps moins reculés, quelle différence ne trouverons-nous point entre les pays où l'agriculture, l'industrie sont exercées par des mains libres, et ceux où le cultivateur ne diffère de la bête de somme que parce qu'il est plus malheureux ? La liberté personnelle fer-

tilise les rochers de l'Helvétie , établit sur des monts escarpés , sur les bords des torrens , des précipices , dans des lieux où la nature semblait vouloir régner seule , et n'avoir ni auxiliaire ni témoin , des familles contentes et industrieuses. On trouve des hommes où l'on ne croyait trouver que des bêtes fauves , et l'abondance conquise sur le territoire le plus stérile. Opposez à ce tableau celui de la magnifique Sicile où le régime féodal conserve une partie de sa force , où d'impolitiques prohibitions tuent l'industrie , vous verrez des hommes sans énergie sous un ciel de feu , de viles cabanes sur les ruines de cités superbes , l'indigence sur un sol qui pourrait nourrir une partie de l'Europe , des hameaux solitaires sur les débris imposans de Syracuse , d'Hymère , d'Agrigente , de ces villes qui renfermaient jadis plus de citoyens que l'île entière ne contient aujourd'hui d'hommes ; vous verrez le sommeil absolu de tout sentiment noble , de toute passion généreuse , de tout genre d'ambition , dans une contrée où tant de grands caractères , et tant de génies ardens exercèrent leur influence sur un théâtre illustré , par le dévouement sublime de Dioclès , par les vertus austères de Dion , et le courage et les talens

de Timoléon. La nature ne change point; mais les institutions changent, et les lois sont plus puissantes qu'elle. L'homme est un maître impérieux qui lui commande et qui la soumet.

Les calculs de l'intérêt, une fausse politique, maintiennent souvent l'esclavage personnel dans des états libres et près d'autres cantons où l'homme jouit de la plénitude de ses droits. C'est alors qu'on s'aperçoit sensiblement de la maladresse des oppresseurs, et du bon sens des amis de l'humanité. Voyez l'Américain du Nord ( je sors de l'Europe où je dois me renfermer; mais je parle d'un peuple qui en tire son origine, qui abandonna son berceau pour se soustraire à l'oppression, et qui honora son nouvel asyle par des institutions qu'il puisa dans la métropole ); voyez, dis-je, ce peuple qui étend son activité sur un immense continent; tout n'est point uniforme dans sa législation. Le Pensilvanien, fidèle aux principes de son auguste fondateur, ne souffre ni malheureux ni esclave; aussi voit-il régner l'aisance dans ses villes; l'union, les mœurs, la piété, dans les campagnes. Moins humain ou moins sage, le Virginien associe la servitude à la liberté. Sa population ne s'accroît point, ses terres languissent faute de cul-

ture. Exempt d'un travail dont il se repose sur ses esclaves, il a les mœurs du Sybarite; il cherche le plaisir pour éviter l'ennui, et il sacrifie le charme touchant des affections domestiques. Chez lui les mariages ne sont point heureux, parce qu'ils ne sont point chastes; le père n'est point respecté, parce qu'il donne des rivales à son épouse, et que souvent le fruit d'un criminel amour l'emporte sur l'enfant de l'hyménée. Ainsi la violation des droits des hommes amène nécessairement la corruption des mœurs et tous les genres de désordre.

Partout où les hommes sont heureux, ils multiplient sous le plus beau ciel; ils se refusent aux douceurs de l'hymen, à la satisfaction de se reproduire, si une verge de fer s'appesantit sur eux. L'orgueilleuse Angleterre, fière de sa constitution, mais injustement exclusive, refuse d'en faire partager les avantages. Ni l'Irlande, unie par droit de conquête, et trop cruellement punie de ses fréquentes insurrections; ni l'Ecosse, domaine des Stuards, ne recueillent le bienfait des réformes politiques du dix-septième siècle. Le fanatisme religieux y vient encore river les chaînes politiques. Dans une partie de ses contrées, le paysan est à la discrétion du seigneur. Partout



où il s'en trouve d'assez sages pour respecter les droits de l'humanité, on rencontre des hameaux florissans, une population nombreuse et satisfaite, à côté de cantons souvent plus riches par le bienfait de la nature, mais stérile par la tyrannie des maîtres. Le bonheur qu'on doit à l'indulgence des individus, ne laisse ni confiance pour l'avenir, ni espoir pour sa postérité. De sages lois assurent seules une félicité constante. L'héritier barbare d'un seigneur bienfaisant, peut détruire en un jour l'ouvrage d'un demi-siècle de bonheur, porter la mort dans une contrée riante, et retracer la scène déplorable du hameau abandonné, qu'un poète sensible a décrit d'une manière si touchante. (1) Des demi-solitudes

---

(1) Sweet smiling village, loveliest of the lawn,  
 The sports are fled, and all thy charms withdrawn  
 Amidst thy bow'rs thy tyrant's hand is seen,  
 And desolation saddens all the green:  
 One only master grasps thy whole domain,  
 And half a tillage stints thy smiling plain  
 No more thy glassy brook reflects the day,  
 But chok'd with sedges, works its weedy way,  
 Along the glades, a solitary guest  
 The Hollow-Somding bittern guards its nest  
 Amidst the desert walks the lapwing flies,  
 And tires their echoes with unvaried cries,

créées par le régime féodal , où l'on ne rencontre que des chaumières éparses , des malheureux exténués de misère , et des enfans qui semblent devoir combler en peu de jours l'intervalle qui sépare la naissance de la mort , affligent bien plus l'homme sensible , que le silence imposant d'une solitude parfaite. Il ne gémit point à l'aspect du désert que des créatures humaines n'ont point encore fécondé. Il y voit la nature vierge , déployer ses productions sauvages et majestueuses , régner , dominer sans rival ; il donne un libre essor à sa pensée , à son imagination ; il peuple ces espaces vides , de générations heureuses ; il y réalise les deux rêves d'une aimable philanthropie : mais s'arrête-t-il sur ces tristes régions où l'homme accuse et maudit son semblable , où la terre , comme ses habitans , portent l'empreinte et de l'oppression et de l'infortune , son cœur se resserre , il n'espère plus , ou s'il espère , son espérance s'associe aux plus tristes

---

Sunk are thy bowers , in shapeless ruin all ,  
 And the long grass oertops the mould'ring wall :  
 And trembling , shrinking from the spoiler's hand ,  
 Far , far away thy children leave the land.

( *Goldsmith.* )

idées. Il ressemble au passager que conduit le nautonnier des poètes , qui ne sait s'il doit arriver dans l'affreux Tartare , ou dans le séjour des immortels.

Si la servitude est contraire à la population , elle ne l'est pas moins au commerce , à l'industrie. Quelle peut être l'émulation d'hommes qui n'ont rien à gagner , qui ne travaillent que pour des maîtres ingrats ? Il ne faut à l'industrie que l'assurance de jouir. Partout où l'homme est libre , il améliore , il invente , il greffe l'arbre dont il est certain de recueillir le fruit , il prête de l'éclat aux plus vils métaux , il s'empare des fantaisies de l'opulence , et se la soumet. A l'aide de machines ingénieuses , il simplifie les procédés , il épargne les bras , il détourne des ruisseaux pour féconder de stériles domaines. Point d'éléments qu'il ne s'assujétisse , point de fleuve impétueux qu'il ne captive , point de prodige qu'il n'opère. Le succès d'une opération en appelle une autre ; plus il acquiert de richesses , plus il est avide. Des enfans , héritiers de son industrie , y ajoutent de nouveaux trésors ; un atelier qui occupait une famille , devient une fabrique qui alimente tout un pays. Un artisan ingénieux crée un Vau-

causon. Les neveux de l'homme qui côtoyait le rivage avec un canot , affrontent les mers glacées du Groenland , attaquent les riches vaisseaux des possesseurs du Pérou , et balancent la destinée des empires. Considérez la prospérité des villes anséatiques , la plupart sous un ciel triste , sous un sol ingrat ; les riches cités de la Hollande, Gèneve , qui n'était qu'un atome sous le rapport politique , et un empire sous celui de l'industrie, et vous verrez qu'il n'y eut réellement des hommes que partout où il n'exista point d'esclaves.

Qu'on ne nous oppose point quelques républiques anciennes qui eurent des négocians et des esclaves. Nous connaissons mal leur histoire. Des nuages politiques obscurcissent même les narrations des écrivains les plus voisins de nous. Comment trouverions-nous la vérité dans les siècles les plus éloignés ? Il est certain que la servitude était plus douce dans les républiques commerçantes que dans les républiques militaires. Athènes fit des lois en faveur des esclaves ; Rhodes les affranchit : Corinthe dut en faire des peintres , des statuaires , des facteurs. Dans le moyen âge , les républiques commerçantes d'Italie détruisirent les châteaux forts et la juridiction des nobles.

nobles (1). Le commerce fuit tout genre d'oppression, il exige des avances, il expose à des hasards, il condamne à de perpétuelles inquiétudes, il réclame des hommes qui partagent sincèrement tous les travaux de celui qui les emploie, parce qu'ils espèrent en partager les avantages. Ce courage, cette activité, ce zèle sont incompatibles avec la servitude.

L'esclave est bien moins propre encore aux arts d'imagination et aux arts libéraux, qu'à l'industrie et au commerce. Un propriétaire d'hommes peut transformer le serf docile en laboureur, en maçon, en charpentier; il peut le faire réussir dans tous les arts qui n'exigent ni génie d'invention, ni talent supérieur, où la routine et la force suppléent à l'intelligence; mais lui fera-t-il prendre le pinceau de Zeuxis, ou le ciseau d'Appelle? lui commandera-t-il une Hélène ou un Jupiter? donnera-t-il à ce malheureux, flétri par l'abjection, cette sen-

(1) Rome fut la seule ville où les barons soutinrent leurs prérogatives; ils se relevèrent après les coups violens que leur portèrent Arnaud, de Bresse et Rienzi; et leurs querelles, leurs divisions ensanglantèrent souvent le territoire de l'Eglise. Cependant l'ancienne ville des Césars conserva toujours des formes républicaines.

sibilité d'organe , cette vivacité d'imagination qui s'éteignent dans la servitude , comme s'éteint le feu physique que l'air cesse d'alimenter ? En rendant la multitude esclave , de combien de talens ne prive-t-on point les états ! On porte la serpe sur les arbres les plus vigoureux de la forêt , et l'on ne prend soin que de quelques faibles arbrisseaux. On comptait quatre cent mille esclaves dans l'Attique , et vingt mille citoyens rois. Si cette multitude avilie eût reçu une éducation propre à développer l'intelligence , combien la patrie des Sophocle , des Platon , des Démosthène , eût été féconde en grands hommes et en énergiques caractères ! L'histoire des républiques grecques nous offre cependant une foule d'esclaves qui se vengèrent de l'injustice de leurs maîtres à force de talens et de vertus. Rome nous fait admirer Plaute , peintre grossier , mais naïf et fidèle des mœurs , tournant la meule d'un moulin ; l'élégant Térence , anoblissant la condition servile , et méritant d'avoir Scipion et Lœlius pour amis ; Epictète aussi grand dans les fers , que Marc-Aurèle sur le trône. Combien d'autres esclaves qui eussent honoré le portique ou le lycée , et dont l'oppression étouffa le génie ! Qu'on examine l'état des sciences

et des arts sous le régime féodal ; qu'offrirait-il ? des chroniques , des légendes , des romans sans invention , des panégyriques sans talent. La législation offre-t-elle plus d'éclat que la littérature , complice de la tyrannie ? elle en consacre tous les crimes ; tous ses actes tendent à étouffer la majeure partie de l'espèce humaine , pour le profit de l'autre. Dans un tel ordre de choses , le législateur ne connaît d'autre ressort que la crainte. Il faut effrayer par de cruels supplices des hommes qui ne redoutent point la mort , qui sont même tentés de la désirer. La torture , les gibets , les roues furent inventés dans des pays où il existait des esclaves. C'est dans les pays seulement où la servitude est abolie , que toutes les branches de connaissances humaines se fortifient , s'étendent. L'histoire des arts et des lettres fait sortir les hommes les plus distingués de familles qui étaient nécessairement esclaves avant le seizième siècle. C'est de la classe enchaînée à la glèbe dans des temps d'ignorance et de barbarie , et ensuite connue sous le titre insignifiant et même injurieux de tiers état , que sont sortis presque tous les écrivains qui agrandirent le domaine de la pensée , étudièrent le monde physique et moral , encoura-

gèrent les vertus par l'espoir de l'immortalité.  
 (1) Les classes féodales produisirent-elles cet illustre Chancelier-l'Hôpital qui nous sauva des horreurs de l'inquisition ; Corneille qui nous eût faits grands si nous avions pu l'être à l'époque où il écrivait ; Racine qui rendit notre ingrat idiome aussi harmonieux que la belle langue des Grecs ; Lafontaine qui couvrit de la robe de Vénus la nymphe Indigente de l'apologue ; Molière qui créa la comédie française , et qui la rendit la comédie du monde entier ; J.-B. Rousseau qui eut l'heureuse témérité de donner un Pindare à la France (2) ? L'Angleterre vit-elle sortir du sang de ses lords , Shakspeare , homme supérieur , qui fit la tragédie sans autre guide que la nature , et qui sut égaler en beautés fortes et sublimes les anciens qu'il ne connaissait point ; Richardson qui fait croire la vertu à la plus

---

(1) Vixère fortes antè Agamemnona  
 Multi ; sed omnes illacrimabiles  
 Urgentur , ignotique longâ  
 Nocte , carent quiâ vate sacro. (*Horace.*)

(2) Pindarum quisquis studet æmulari ,  
 Jule , ceratis ope Dædaleâ ,  
 Nititur pennis , vitreo daturus  
 Nomina ponto. (*Horace.*)



profonde scélératesse , et le vice à la vertu la plus héroïque , par la vérité de ses peintures ; Fielding qui sert la morale en paraissant badiner avec la corruption ? Le créateur du canal de Languedoc, celui peut-être plus étonnant du canal de Bridgwater, Drake, Christophe Colomb, Cook, Vaucanson, appartenaient à des classes que le système féodal réduisait jadis à l'opprobre du néant. Ceux pour qui les ancêtres ont tout fait, recueillent leur gloire comme un héritage qui n'a pas besoin d'accroissement. Relégué dans des tribus obscures , l'homme d'un esprit élevé sent le besoin d'en sortir , d'être l'artisan de sa fortune , le créateur de sa réputation ; de changer en respect le dédain superbe des grands , et l'arrogante indifférence des riches. Les classes qui jouissent exclusivement du pouvoir dans un pays , n'épargnent aucun moyen pour empêcher les autres de s'élever ; lors même que l'égalité existe par la loi , les nobles la détruisent par le fait. Cicéron retrace avec son éloquence ordinaire , la haine éternelle des patriciens contre les hommes qui n'étaient point sortis de leur rang ; ils ne pouvaient souffrir que ceux-ci parvinssent aux honneurs , achetassent , au prix de constants travaux , des dignités que leurs ennemis

obtenaient sans effort. Ni les grands talens, ni les services ne pouvaient les désarmer; leur haine vigilante n'abandonnait jamais leurs adversaires, et la plus légère faute pouvait devenir le motif de la plus grave accusation. Saluste met le même langage dans la bouche du plus implacable ennemi de l'aristocratie romaine (1); et toute l'histoire nous prouve que ces réclamations éloquentes de grandes

---

(1) Quæret aliquis fortasse tantùmne igitur laborem, tantas inimicitias, tot hominum, suscepturus est? Non studio quidem hercule ullo, neque voluntate, sed non idem mihi licet, quod iis, qui nobili genere nati sunt: quibus omnia populi romani beneficia dormientibus deferuntur: longè alia mihi lege in hac civitate et conditione vivendum est. . . . .

Videmus quanta sit in invidia, quantòque in odio apud quosdam homines nobileis novorum hominum virtus et industria: si tantulùm oculos dejecerimus, prestò esse insidias: si ullum locum aperuerimus suspicioni, aut crimini, accipiendum esse statim vulnus: esse nobis semper vigilandum, semper laborandum videmus. Inimicitiae sunt, subeantur: labores suscipiatur. Etenim tacitæ magis et occultè inimicitiae timendæ sunt, quàm indictæ et apertæ. Hominum nobilium non fere quisquam nostræ industriæ favet: nullis nostris officiis benevolentiam illorum allicere possumus: quasi natura et genere disjuncti sunt, ita dissident à nobis animo ac voluntate. (Cicéron.)

âmes outragées , avaient la vérité pour base.

On nous objectera sans doute que les arts d'imagination , que les beaux arts eurent le plus grand éclat chez les anciens , malgré la servitude du grand nombre ; mais on sait combien le régime des républiques grecques était différent du régime féodal qui laissait le maître sans grandeur à côté de l'esclave avili. Cependant la littérature des anciens se ressentit même de cet état contre nature. J'admire chez les Grecs l'art d'exciter la terreur et la pitié , par le tableau des grandes infortunes , des calamités qui affligent les maisons des rois. Sophocle fait couler mes pleurs sur OEdipe abhorré des hommes par l'injustice des dieux , sur Antigone bravant la mort pour couvrir d'un peu de terre les cendres d'Etéocle et de Polinice. Euripide plus pathétique qu'il n'est élevé , m'attendrit sur Alceste gémissante sur ses enfans qu'elle abandonne par un généreux sacrifice ; sur Hécube recueillant le dernier soupir des derniers rejetons de sa déplorable famille ; sur Iphigénie voyant l'autel de l'hyménée se changer en autel funéraire. Peintre plus parfait et peut-être plus touchant encore , Virgile nous fait partager la religieuse mélancolie d'Andromaque portant partout l'image

d'Hector , le souvenir de Troyes , et sa douleur éternelle (1) ; le désespoir de Didon , l'affection touchante de Nysus et d'Euriale ; tout est admirable dans les grands écrivains de l'antiquité ; mais les modernes ne l'emportent-ils point sur eux par cette sensibilité qui captive les âmes tendres , par cette bienveillance qui ne se concentre point sur quelques familles privilégiées ; mais qui étend sur l'humanité entière l'intérêt qu'inspire des infortunes privées ? Ainsi l'astre du jour qui dore à son lever le sommet des montagnes , finit par éclairer et échauffer tout un hémisphère. C'est ce sentiment de bienveillance qui féconde , qui agrandit les productions les plus simples , et qui popularise les plus sublimes. Il se montre dans la plaintive élégie comme dans l'auguste épopée , dans la modeste églogue comme dans la majestueuse tragédie ; il monte avec l'orateur dans la tribune , et repand sa douce onction sur les mensonges du romancier. C'est cette tendre humanité , ce besoin de voir tous les hommes heureux , qui nous fait re-

---

(1) Solemnes tum fortè dapes et tristia dona  
 Ante urbem , in luco ; falsi Simoentis ad undam ,  
 Libabat cineri Andromache , manes vocabat  
 Hectoreum ad tumulum. (*Virgile.*)

lire avec tant d'intérêt le sensible Gesner, le doux Goldsmith, le bon Fénelon. Que dirai-je de vous, éloquent Rousseau? votre nom est cher et sacré pour toutes les âmes sensibles. Qui peignit avec plus de force que vous les maux de l'humanité? qui parla de ses droits avec plus d'énergie? qui fit autant que vous aimer la vertu et haïr le vice? Platon nous éclaire et nous instruit, il éblouit notre imagination; plus heureux, vous parlez à nos cœurs. Son génie tient de la majesté d'un dieu qui communique avec des êtres supérieurs; le vôtre a le doux éclat qui convient à un homme qui s'adresse à des hommes.

Il est une profession qu'on ne croirait point incompatible avec la servitude, parce qu'elle exige une obéissance absolue, et une sévère subordination. Cependant la valeur machinale des serfs transformés en soldats, égala-t-elle jamais celle des hommes libres? Ce sont des instrumens entre les mains du tacticien, qu'il fait agir comme un mécanicien fait jouer des ressorts. Un esclave ne peut connaître le sublime courage qui anime le guerrier qui défend sa patrie, le sanctuaire de ses lois, le berceau de ses enfans. Quelle couronne civique peut-il attendre, quelle récompense peut-il espérer?

Cette vérité est si évidente, qu'elle ne put même échapper aux chefs barbares qui commandaient aux Croisades. Ce fut l'espoir de l'affranchissement qui fit faire des prodiges de valeur aux soldats de Godefroi de Bouillon, de Richard d'Angleterre, du marquis de Montferrat. C'est avec des guerriers libres que les Italiens résistèrent aux phalanges aguerries de Conrad, de Frédéric Barberousse et de ses successeurs. Quelle fut la cause principale de la supériorité des Suédois sous Gustave Adolphe ? ils triomphèrent constamment des vieilles bandes commandées par les Dubucquoi, les Tillis, les Manseld, les Walenstein ; mais les Suédois marchaient sous des chefs et non sous des maîtres ; et le paysan partageait avec le noble, dans les diètes nationales, le pouvoir législatif. Les Hessois, transportés en Amérique sur la fin du dernier siècle, résistèrent à des légions républicaines levées à la hâte, mal vêtues, mal armées ; mais combattant pour ce qu'elles avaient de plus cher, et n'ayant point à opter entre la victoire et la servitude.

Quoique le régime féodal paraisse plus compatible avec la monarchie qu'avec la république, il est encore plus funeste aux rois qu'aux peuples. Avec un petit nombre de

maîtres qui possèdent jusqu'à la volonté de ceux qui leur sont asservis, et une multitude d'esclaves qui servent sans réflexion, le monarque est toujours en danger, l'aristocratie veut régner exclusivement, et l'esprit des corps doit toujours accabler l'individu, quelque rang qu'il occupe. Un seul noble outragé a tous les nobles pour vengeurs. Sous le régime féodal, les empereurs Frédéric II, Henri IV, Henri V, virent leurs vassaux soutenir contre eux l'autorité sacerdotale. Sous le même régime, l'Angleterre fut le théâtre d'une foule de scènes tragiques. Richard Cœur-de-Lion meurt en combattant contre un de ses vassaux; Henri III vit au milieu des orages, et voit son trône renversé par un homme vraiment populaire; mais qui se servait de la passion des nobles pour arriver à son but; Edouard II, Richard II périssent victimes d'une turbulente aristocratie. Par les mouvemens qu'elle renouvelle sans cesse, Henri VI passe alternativement de la prison au trône, et du trône dans les fers. Les grands en France ne furent pas moins terribles au prince. Jean II a le malheur de leur déplaire, en violant les lois qui n'étaient faites que pour eux. Ils l'abandonnent à Poitiers; ils harcèlent, par d'interminables ré-

voltes , la minorité de Charles V , et vendent et déchirent la patrie sous le règne de son imbécile successeur. Humiliés par Louis XI, ils se relèvent avec la soif de la vengeance , sous Charles IX et Henri III ; et malgré l'abaissement où Richelieu les condamne , ils allument sous Mazarin la guerre de la fronde. Ceux qui prennent l'opposition , la résistance féodale , pour la liberté , prouvent leur défaut de lumières en politique. Elle multiplie les ressorts de la tyrannie , au lieu de l'affaiblir ; elle étend ses moyens en les divisant. On peut échapper à un seul despote , c'est un polyphème qui n'a qu'un seul œil ; mais le pouvoir d'une aristocratie qui se répand sur toutes les villes , sur tous les hameaux , ressemble aux Titans de la fable , qui effrayent le monde entier , et par leur nombre , et par la force de leur bras.

Avons-nous besoin de dire que le système de servitude est contraire à toute morale , puisqu'il anéantit toute espèce de bienveillance , de justice , de bonheur. Il rend le maître féroce et dissolu , l'esclave vil et malheureux ; il étouffe toutes les affections douces , et leur substitue la haine , le mépris , l'indignation , l'horreur. Pour connaître les charmes touchans de la bienveillance , il faut vivre



avec des égaux. Ce n'est qu'auprès d'eux qu'on éprouve l'amitié avec toutes ses douceurs , l'amour avec sa charmante ivresse , la reconnaissance avec ses touchans souvenirs (1). Celui qui règne sur un esclave , ne croit rien lui devoir ; il regarde les services qu'il en retire comme l'intérêt de son capital ; les privations qu'il lui impose , les punitions qu'il lui inflige , comme un moyen de le rendre plus productif ; il n'attend de lui rien de noble , rien de généreux. Si l'esclave n'est point entièrement stupide , il ne connaît d'autre sentiment que la haine , il obéit en frémissant , il ne goûte de volupté que celle de nuire ; et comme le satan de Milton , il défie son maître de le forcer à faire le bien. Aucun acte ne peut avoir de mérite pour lui , puisqu'il n'en fait aucun de volontaire. Il ne peut développer aucun talent de l'esprit , aucune affection du cœur. L'emploi de ses facultés , loin d'adoucir son

---

(1) Quod dulcius quam habere quocum omnia audeas sic loqui ut tecum? quis esset tantus fructus in prosperis rebus nisi haberes qui illis eoque ac tu ipse gauderet? adversos verò ferre difficile esset sine eo; qui illas gravius etiam quam te ferret.

(Cicéron.)

sort , ne ferait que le rendre suspect , que lui attirer des châtimens cruels ou une prompte mort. Si les Romains avaient soupçonné plutôt le génie de Spartacus , le généreux caractère de Viriatus , ils eussent prévenu par un crime qu'ils commirent plus tard , la guerre servile et le soulèvement de la Lusitanie. Les relations les plus douces de la vie ne sont pour l'esclave qu'un pénible fardeau , ou ne lui offrent que des douceurs empoisonnées. Epoux , il craint les caprices voluptueux de son maître , il craint d'avoir son oppresseur pour rival. Une postérité que l'homme libre regarde comme le premier des biens , peut-elle offrir des charmes à l'esclave ? En obéissant au cri de la nature , il multiplie le nombre des malheureux ; il se rend le complice de ses tyrans en leur créant des victimes. Peut-il attendre des secours dans sa vieillesse , d'infortunés qui comptent leurs jours par des tourmens , blasphèment l'existence , et ne peuvent rien d'ailleurs ni pour eux-mêmes , ni pour les autres ?

Les cérémonies touchantes qui répandent de si doux épisodes sur la vie humaine ; le mariage des enfans , la naissance des neveux , ne disent rien au cœur flétri d'un esclave ; la douleur est sa compagne assidue , et les riantes

illusions et la douce joie ne visitent jamais son asile.

Mais le patron barbare qui domine sur ces hommes avilis , est-il moins malheureux ? il se voit entouré d'êtres qui le maudissent. Peut-il régner en souverain tranquille au milieu de sujets enclins à la révolte ? il a bien plus d'inquiétudes que le monarque , et son empire n'a point le même éclat. Un prince sage peut exercer une domination paternelle ; un maître d'esclaves ne peut régner qu'avec un sceptre de fer : le premier étend ses véritables prérogatives , en cessant d'être despote ; l'autre perd son empire , lorsqu'il cesse d'être tyran. L'un peut gouverner en Titus , il faut que l'autre soit un Domitien. Celui qui outrage l'humanité en opprimant son semblable , se prive des plaisirs les plus doux ; il entend partout des voix qui l'accusent ; la nuit lui rappelle les forfaits du jour ; le cri de ses esclaves , le bruit de leurs fers se mêlent au rêve qui trouble son imagination. Les blasphèmes que le désespoir profère contre la divinité ; le furieux qui se délivre d'une existence odieuse ; l'enfant qui périt avant de naître , l'accusent au trône du Dieu tout-puissant. Vainement il cherche à s'étourdir ; la voix du remords est terrible

comme celle du tonnerre ; elle effraye , elle accable le méchant , et venge l'opprimé.

Malgré toutes les causes qui militent contre la servitude personnelle , elle a trouvé , elle trouve encore des défenseurs ; quelques-uns même se parent d'une hypocrite humanité ; ils peignent la misère des dernières classes du peuple , n'ayant qu'une liberté souvent funeste , à la merci des riches , tirant la plupart leur subsistance de professions qui dépendent du caprice de la mode , des vicissitudes du commerce. L'invention d'une machine ingénieuse réduit des milliers de bras à l'inaction ; une guerre , la prise de colonies , le défaut de communication avec des peuples tributaires de notre industrie , portent le deuil dans nos villes opulentes , vident les ateliers , remplissent les campagnes de vagabonds et de mandians. C'est de cette classe à qui l'on ne peut donner ni éducation ni principes moraux , que sortent ces brigands qui troublent l'ordre et qui affligent les sociétés. Elle est toujours dans le voisinage de la misère , et par conséquent du désordre et du crime. Affranchie des lois de la décence , de la salutaire tyrannie de l'opinion , elle est même malheureuse dans les temps prospères ; un instinct brutal , un défaut de prévoyance ,

prévoyance lui font dévorer un jour le travail de plusieurs, et l'empêche de rien ménager pour les besoins imprévus, pour les infirmités de la vieillesse.

Les cultivateurs même, la partie de la population qui paraît la plus saine et la plus indépendante, sont-ils à l'abri de fléaux qui les réduisent dans l'indigence la plus affreuse? Des grêles, des épizooties, des sécheresses portent souvent la désolation dans tout un pays, et feraient envisager à des milliers de malheureux la perte de la liberté comme un bien, si les lois permettaient de la vendre; car se trouve-t-il toujours un grand nombre de ces âmes bienfaisantes que le ciel semble avoir établi pour consoler la terre, et pour lui faire voir au milieu des malheurs, le spectacle ravissant de la vertu compâtissante. N'arrive-t-il point des temps de luxe, d'égoïsme, de dureté, où l'infortuné n'a que des témoins indifférens? Sous le régime de la servitude, il n'est point de perspective effrayante. Le lendemain ressemble à la veille, la vieillesse au printemps de la vie. L'esclave n'est point tourmenté par l'opinion, par le désir de changer d'état. Son maître est un Dieu; il ne met en doute ni la légitimité de ses droits, ni la supériorité de son génie. Il

L

ne réclame point la liberté , il refuse même l'émancipation quand elle lui est offerte. Il chérit une dépendance qui l'affranchit de tous les soins. Son instinct le rend moins malheureux qu'une raison cultivée ; il ne craint ni les ouragans , ni les sécheresses , ni les incendies. Son maître est une providence qui répare tous les maux. On ne lui refuse ni alimens pour appaiser sa faim , ni vêtemens pour se couvrir , ni boissons pour s'égayer. Ses enfans ne l'occupent pas plus que l'autruche ne s'inquiète des œufs qu'elle sème dans le désert ; il sait qu'ils vieilliront comme lui sous le toit du maître , et qu'ils ne connaîtront ni les inquiétudes ni la misère. En éteignant une foule de désirs déréglés , la servitude prévient une foule de crimes ; elle fait pour la plupart des hommes , par l'empire de la force , ce qu'ils font souvent eux-mêmes par défaut d'esprit , par paresse , par libertinage. Les uns vendent leur liberté pour se soustraire à un travail pénible , d'autres sont jetés dans les mines , ou condamnés à ramer sur les vaisseaux , pour prix de leurs crimes. On n'entend jamais parler ni de meurtres , ni de suicides , parmi les serfs européens. A l'abri du luxe , de l'indigence , ils sont à l'abri des forfaits que l'un engendre , du dé-

sespoir que l'autre produit. Ainsi la servitude personnelle qui semble si contraire à la dignité humaine, assure son bonheur.

Montesquieu a réfuté d'avance ces argumens de la cupidité, de l'orgueil. Si en parlant de servitude personnelle, ce grand homme avait embrassé toute la matière, je me serais instruit, j'aurais admiré, et je me serais tu. Le tableau des misères de la société fait réellement gémir les âmes sensibles; mais proposer la servitude personnelle pour y mettre un terme, c'est ramener à l'usage du gland pour ne plus craindre la disette des plantes céréales. Avec la liberté personnelle, le pauvre jouit par l'espérance; il abuse quelquefois de cette sainte prérogative, mais que ne fait-il point quand il en use sagement? Le plus pauvre des artisans a la fortune en perspective; le cultivateur répare par le travail les fléaux dont la nature l'afflige. Malheureux dans un pays, l'homme libre s'arrache à l'indigence, et trouve la fortune dans un autre. Ses talens sont sa propriété, il est inquiet pour l'avenir; mais c'est cette inquiétude qui nourrit son émulation; il craint l'indigence pour son épouse et ses enfans, mais il les en préserve à force de travail et d'industrie. Son âme n'est point flétrie

par la crainte, brûlée par la haine; il chérit ses égaux, il se complaît dans leur prospérité; il doit à lui-même, et les maux qu'il éprouve, et les biens dont il jouit. L'homme libre souffre quelquefois par sa faute, l'esclave est toujours malheureux par celle des autres; l'un peut offrir l'ouvrage de l'Eternel dans toute sa magnificence, l'autre le présente dans toute sa dégradation. Un instant de plaisir dédommage le premier de tous ses chagrins; le sourire de l'amour, le fantôme brillant de la gloire, nourrissent la chaleur de son cœur, et le feu de son génie. Il n'est point de félicité, d'honneur qu'il ne puisse ambitionner: brave, il dissipe les bataillons ennemis; savant, il éclaire le monde; noblement audacieux, il fait la gloire de sa nation et de son siècle. Le second végète au lieu d'exister, et meurt sans laisser aucune trace de son passage sur la terre. On peut comparer le premier au palmier de Jéricho, sur le bord des fontaines, qui porte en tout temps des fleurs et des fruits; et le second au figuier maudit de l'évangile: ses feuilles tombent, son front se dessèche, et la sève nourricière cesse de l'alimenter.

En m'efforçant d'examiner cette question sous ses divers rapports, j'ai laissé beaucoup



de choses à dire par défaut de connaissances et par défaut de talent. On pouvait y verser la flamme sacrée du génie; je n'y ai répandu que la douce chaleur de l'humanité. J'ai parlé aux chefs des nations; qu'ils connaissent enfin leurs véritables intérêts, qu'ils brisent des chaînes antiques. Qu'ils arrivent ces temps heureux où le Nord et le Midi rivaliseront de commerce, d'industrie, de gloire et de bonheur! (1) L'Éternel a fait de l'Europe le théâtre

---

(1) Quelques philosophes ont regardé le Nord comme le théâtre de la liberté (1). Je ne sais sur quelles autorités ils fondent une assertion démentie par l'histoire. S'il entrerait dans notre plan de parler de la liberté civile et politique, nous verrions que ce fut dans le Midi qu'elle parût avec plus d'éclat. La Grèce était couverte de républiques; Rome, dans ses premiers temps, était entourée de villes libres; Marseille florissait au midi de la Gaule, et Carthage sous le ciel brûlant de l'Afrique. Dans nos temps modernes, le Midi l'emporte encore sur les pays septentrionaux, en liberté comme en civilisation. L'Italie, au onzième et au douzième siècle, renfermait plus de villes libres que les vastes contrées du Nord. La Castille, l'Aragon, le royaume de Valence offraient, avec des rois pour chefs, des républiques fortement organisées.

Si nous ne faisons même attention qu'à la servitude personnelle, nous verrons qu'elle se soutint

de la civilisation , le sanctuaire de la raison , le temple des lumières. Les rives du Dniéper , du Volga , les plaines que les aveugles enfans de la Bohême arrosèrent de leur sang , se couvriront d'hommes libres et d'hommes heureux. Des cités antiques se releveront , de nouvelles

---

bien plus long-temps dans le Nord que dans le Midi. La Russie , la Prusse , le Dannemarck , sont encore couvertes de serfs ; il est vrai que cet ordre de choses , si injurieux à l'espèce humaine , si contraire à la vraie politique , est sagement attaqué par les vues bienfaisantes de quelques monarques. L'émancipation des serfs , pour être heureuse , pour être durable , doit être faite avec de sages précautions pour l'avenir. Il faut préparer les esclaves au bienfait de la liberté , comme les premiers chrétiens préparaient les néophytes au baptême ; il faut faire naître dans leur âme l'émulation , l'amour de la propriété , le désir d'améliorer leur sort , afin qu'ils ne ressemblent point à ces enfans d'Israël qui maudissaient leur délivrance , et regrettaient sur les rives du Jourdain , l'abondance de l'Égypte. Beaucoup de causes doivent rendre l'affranchissement des esclaves plus lent dans le Nord que dans le Midi. Sous le beau ciel de nos climats tempérés , les riches productions de la nature excitent les efforts de l'industrie. On connaît la valeur d'un homme , parce qu'on sait à quoi l'employer. Les goûts voluptueux d'habitans à qui un territoire fertile procure beaucoup d'aisance au prix d'un travail modéré , font

sortiront des déserts. Les campagnes que des serfs fécondent en gémissant, seront couvertes de cultivateurs satisfaits. Cette révolution auguste ne sera point l'ouvrage de la violence, mais le bienfait de la raison. Les lumières l'auront préparée, et les lumières la rendront efficace et durable. Le Midi profitera de

---

naître les arts libéraux et les arts d'imagination. Dans le Nord, au contraire, des hivers presque éternels, un ciel triste, un territoire ingrat forcent de renfermer l'industrie dans le cercle étroit des besoins grossiers. Il est étonnant que les peuples qui avaient le plus besoin de colonies, ayent pris si peu de part aux expéditions maritimes qui ont créé une nouvelle Europe sous le beau ciel de l'Asie, dans l'empire dévasté des Incas, et dans les contrées vierges du Nord de l'Amérique. Ces colonies peuvent nuire à la population des Méridionaux. Des observateurs superficiels attribuent au nouveau monde les vastes solitudes de l'Espagne, qui tiennent bien à d'autres causes. Des établissemens lointains serviraient à civiliser le Nord, et à rompre les fers des paysans; ils offriraient des asyles à ceux que l'indigence poursuit sur un sol ingrat; ils feraient naître de nouvelles branches de commerce qui lieraient par des nœuds indissolubles les colonies à la métropole. Le Nord, au neuvième et au dixième siècle, avait des communications avec l'Asie, et commerça avec Constantinople, la Grèce, l'Asie mineure, jusqu'à la prise de la capitale de l'Empire d'Orient. La Barbarie

la civilisation du Nord ; les riches productions de son sol deviendront d'un usage plus général , ses chefs-d'œuvres auront plus d'admirateurs , ses grands hommes plus d'amis et d'enthousiastes. L'ignorance et la barbarie disparaîtront pour toujours. Les bienfaits de la

---

vint fondre autrefois du Septentrion sur les contrées du Nord ; il ne serait pas étonnant que les peuples du Nord allassent un jour régénérer , éclairer et repeupler l'Orient. Cette révolution que désire la philosophie, rendrait aux lumières, aux arts, les plus belles contrées du monde. Avec sa civilisation, ses talens militaires, son courage, l'Europe doit faire la destinée du reste de l'univers. Pourquoi des Barbares foulent-ils les cendres des Miltiade, des Cimon, des Sophocle, des Démosthène ? Pourquoi de vils pirates insultent-ils impunément les nations les plus civilisées et les plus puissantes ? et pourquoi les contrées que le génie d'Annibal ne put défendre des armes romaines quand il défendait une république illustre et commerçante, sont-elles ménagées quand elles ne renferment plus que des brigands ? Il ne manque point, pour les hommes noblement ambitieux, de nouveaux pays à conquérir ; pour les peuples pauvres, de déserts fertiles à féconder ; pour les peuples éclairés, de régions magnifiques à tirer de la barbarie. Puissent enfin le génie militaire et le génie de la gloire tourner au profit de l'humanité !

civilisation , en s'étendant sur tous les points de cette belle partie de l'univers , rendront les guerres moins fréquentes. Un partage plus égal des trésors du génie et des productions des arts , adoucira les mœurs de toutes les nations , et fera taire l'aveugle cupidité , et l'esprit de domination et de tyrannie. Heureux les Sages qui seront les témoins de cette époque fortunée , qui assisteront à la naissance de ce nouvel âge d'or ! heureux ceux qui l'auront préparé ; ils seront dignes des hommages de la terre reconnaissante , et des regards augustes de l'Eternel !

---



N O T E.

---

(1) Je crois devoir citer sur deux Etats du Nord, dont l'un est effacé de la carte européenne, et dont l'autre étend chaque jour sa grandeur politique et sa civilisation, un passage frappant de l'excellent ouvrage de M. d'Escherny, intitulé *Philosophie de la Politique*. J'ai peu lu de livres aussi profonds, aussi fortement pensés, aussi remplis d'idées neuves et ingénieuses. Toutes les grandes questions politiques et morales y sont traitées avec la supériorité du génie. Quoique je ne partage point les opinions de l'auteur sur beaucoup de points, je me fais un devoir de rendre justice au vrai mérite partout où je le rencontre. Si l'esprit de parti entretient la liberté en politique, il la tue en littérature; il proscribit impitoyablement toutes les idées qui s'écartent de son étroite sphère, il trace le cercle de Popilius autour des talens et du génie. Hors de la raison qu'il s'est faite, tout est folie. Il défend d'avoir sur les hommes et sur les choses des opinions différentes de celles qu'il commande. Il crée des réputations, il en détruit. Il arrête l'essor des talens timides qui respectent sa dictature, il s'efforce d'humilier et d'accabler les talens généreux et superbes qui se révoltent contre le despotisme de la pensée. Il prescrit des limites à l'intelligence humaine qui ne doit en connaître d'autres que celles que l'Eternel lui a assignées. Il interdit toute discussion sur les objets qui intéressent le plus la société, quoique l'esprit humain ne s'agrandisse que par un examen libre. Que peut devenir la littérature quand les hommes sont jugés non d'après la manière dont ils ont traité un sujet, mais d'après le sujet lui-même? quand l'intolérance de l'esprit de secte s'empare du domaine le plus

indépendant par sa nature , le plus étranger à toute espèce de gêne et de contrainte ? Cette dictature devient surtout dangereuse dans un pays où si peu d'hommes ont le courage de penser par eux-mêmes , où la paresse , la frivolité , le dégoût des bonnes études font qu'un homme est jugé souvent sans appel par les plus injustes aristarques. Qu'on me pardonne cette digression , elle n'est point absolument étrangère à la matière philosophique que je traite. Si l'esprit de secte ou l'esprit de parti décourage tous les talens , fait tomber la plume des mains des hommes nés pour éclairer leurs semblables ; si l'on poursuit la mémoire de tous les grands hommes du dix-huitième siècle , pour empêcher le dix-neuvième d'en produire , la plus belle portion de notre gloire s'évanouira , et la patrie des Corneille , des Molière , des Fénelon , des Montesquieu , oubliera jusqu'aux noms de ces grands maîtres.

» Dans une république bien instituée , dit M. d'Escherny , les  
 » trois pouvoirs entre lesquels se divise la souveraineté , ne doi-  
 » vent point se heurter , mais se confondre et s'embrasser. Une  
 » condition essentielle et sans laquelle il n'y a point de république ,  
 » c'est que le dernier des citoyens doit pouvoir parcourir sans  
 » obstacle la longue chaîne qui unit toutes les conditions , et  
 » s'élever , par son mérite personnel , des derniers rangs de la  
 » société aux premiers. Les transitions brusques d'une classe ou  
 » d'un citoyen à l'autre , sont la marque d'un mauvais gouver-  
 » nement : il ne faut point qu'on voie dans un Etat , comme en  
 » Pologne , comme en Russie , une chaumière à côté d'un pa-  
 » lais , un noble sans intermédiaire à côté de l'esclave , et le  
 » luxe effréné à côté de la profonde misère. Il semble qu'il ne  
 » devrait y avoir aucun rapport entre un Empire despotique et  
 » une république , et cependant rien ne se ressemble davantage  
 » que la Pologne et la Russie. Dans l'un et l'autre pays , il n'y  
 » a en général que deux classes d'hommes , des seigneurs et des  
 » serfs ; c'est-là ce qui fait le gros des deux nations : les classes  
 » moyennes n'y existent presque pas. Les seigneurs russes ne  
 » sont que des esclaves titrés ; ils règnent sur leurs paysans en-  
 » chaînés à la terre , sous le bon plaisir du maître qui les tient



» eux-mêmes attachés à la grande glèbe de l'Empire; ils n'osent  
 » en sortir sans permission, et peuvent rentrer dans la pou-  
 » sière à la voix du despote. La Pologne est un immense as-  
 » semblage de petites Russies, ou une république de despotes;  
 » et la Russie, l'image en grand de l'autorité arbitraire  
 » qu'exerce le noble Polonais sur ces sujets. Le czar est un  
 » puissant magnat, et chaque noble Polonais un petit czar.  
 » La Pologne, sous un roi éclairé, juste et bon, s'est vue à  
 » la veille, sans secousse, sans effusion de sang, de recevoir  
 » une forme régulière de gouvernement. Le sort en a disposé  
 » autrement. Sa révolution de 1791, chef-d'œuvre de pru-  
 » dence et de sagesse, fut précisément l'inverse de celle de  
 » France. Dans celle-ci, on a passé rapidement de la monar-  
 » chie à l'anarchie: dans celle-là, au contraire, on s'élevait de  
 » l'anarchie féodale à une monarchie tempérée, à laquelle il ne  
 » manquait plus qu'une représentation populaire pour en faire  
 » une véritable république. Cette révolution n'en a pas moins  
 » été chantée et célébrée en France; tant les hommes se  
 » piquent d'être conséquens. L'aristocratie Polonaise rentraît  
 » dans de justes limites. Son autorité, auparavant sans bornes,  
 » se trouvait contenue d'un côté, par le pouvoir acquis au roi  
 » dans la nouvelle constitution, et de l'autre, par l'érection  
 » des communes, l'abolition graduelle de la servitude, et la  
 » formation d'un corps de bourgeoisie, qui chaque année aurait  
 » fourni un certain nombre de membres à la noblesse.

» Quant à la Russie, son gouvernement est despotique, et  
 » ne pourra sans danger être autre de long-temps. Le peuple  
 » y est bien loin d'être mûr pour une république. Le Russe,  
 » encore barbare, tient beaucoup du caractère des Tartares  
 » dont il tire en grande partie son origine. Il est bon, simple,  
 » brave, hospitalier, voleur, paresseux et de mauvaise foi. Il  
 » lui faut un maître absolu. Le génie d'un grand homme a  
 » créé cet empire et le gouverne encore. Ce génie a passé suc-  
 » cessivement par quatre femmes, toutes animées, et surtout  
 » la dernière, de ce principe qui fait les grandes choses, et qui  
 » caractérise les grandes âmes, l'amour de la gloire. Elles ont

» su connaît les hommes, distinguer le talent; et la Russie  
» n'a vu, depuis près de cent ans, à la tête des affaires, que  
» d'habiles gens et de bons politiques. Je doute fort que cet  
» empire, tombé si glorieusement en quenouille, adopte ja-  
» mais la loi salique » . . . . .

» Je n'ajouterai qu'un mot sur la Russie. C'est qu'un pays  
» qui pèse sur l'Asie et agit sur l'Europe, et sur lequel l'Eu-  
» rope ne peut agir : qui n'en tire que des superfluités, et lui  
» fournit des choses nécessaires : dont les exportations, très-  
» supérieures aux importations, déterminent en sa faveur la  
» balance du commerce : un pays qui, comme l'Amérique, ne  
» peut que gagner aux troubles, aux malheurs, et aux révolu-  
» tions des Etats policés de l'Occident, qu'en accroître la popu-  
» lation de ses déserts, s'instruire et se civiliser : un pays qui  
» fait avec ses serfs tout ce que la Grèce et Rome libres fai-  
» saient avec leurs citoyens, qui en obtient la même énergie :  
» un pays qui a eu l'art de convertir en moyens de force, les  
» vices même de sa constitution et de son administration : pour  
» qui l'altération du numéraire, le prix fictif de ses mon-  
» naies, et le papier qui en fait les fonctions, au lieu de le  
» ruiner, d'altérer son crédit, sont pour lui des sources d'éco-  
» nomie et de richesse : qui construit un vaisseau à trois ponts  
» avec la dixième partie du prix qu'il coûte à l'Angleterre et à  
» la France : un pays qui confie des soldats invincibles aux  
» plus habiles officiers étrangers et de terre et de mer : qui fait  
» commander ses armées par des Allemands, et ses flottes par  
» des Anglais, en attendant que les leçons qu'il en reçoit, et  
» les lumières qu'il en emprunte, le mette dans le cas de s'en  
» passer : un pays qui a su allier à la puissance du despotisme,  
» les institutions les plus utiles des monarchies tempérées, et  
» placer à côté de la superstition, la tolérance la plus illimitée :  
» qui a su extraire et de l'une et de l'autre les plus solides  
» comme les plus brillans avantages : un pays, où tout homme  
» qui se présente pour le servir est bien reçu, et où l'on ne

» s'informe que des talens et de la capacité du nouveau venu ,  
 » jamais de sa patrie ni de sa religion , et encore moins de sa  
 » couleur ; ( j'y ai vu un général nègre ( M. Aannibal ) homme  
 » de sens et de mérite ) : un pays , devant lequel tremble  
 » la puissance qui , si long-temps , fit trembler tous les princes  
 » de l'Europe chrétienne : un pays qui ne fait que de naître , et  
 » qui déjà est un géant ; je dirai de ce géant , qu'il n'est pas dif-  
 » ficile de tirer son horoscope.

« Notre globe présente aujourd'hui à nos regards deux Etats ,  
 » situés à ses deux extrémités opposées , dont l'un despotique  
 » est le pendant de l'autre qui se gouverne en république. Tous  
 » deux se trouvent dans une position unique sur la terre. Pour  
 » s'agrandir et conquérir , des armées leur sont très-inutiles ;  
 » ils n'ont besoin l'un et l'autre que d'attendre et profiter des  
 » circonstances. Les calamités de l'Europe , ses bouleversemens ,  
 » doivent ajouter beaucoup à la puissance et à la grandeur de la  
 » Russie et des Etats-Unis , et conspirer à leur prospérité ».

Nous hésitons à joindre à ce passage aussi bien pensé que  
 bien écrit , le morceau que nous dictèrent la pitié , l'amour  
 de l'humanité , sur les désastres de la malheureuse Pologne.  
 S'il suffisait , pour être éloquent , d'être bien pénétré de son  
 objet , d'être fortement ému , ce témoignage de notre sensibilité  
 ne serait point indigne de voir le jour.

Le Nord que quelques philosophes présentent comme la terre  
 classique de la liberté , offre cependant plus d'esclaves que le  
 Midi , et le gouvernement et le climat semblent se combiner  
 pour rendre la condition des peuples insupportable. De temps  
 immémorial , la Russie fut couverte de serfs , et la Pologne nous  
 offre depuis des siècles le singulier spectacle de plusieurs milliers  
 d'esclaves et de quelques milliers de nobles turbulens sans savoir  
 être libres , terribles à leurs rois comme à leurs vassaux , vendant  
 leurs suffrages pour de l'or , mettant la couronne à l'encan ,  
 comme les gardes prétoriennes de l'Empire dans sa décadence.  
 Enfin les nobles Polonais entendirent la voix de l'humanité , et  
 les réclamations de la philosophie et de la saine politique. Ici nous  
 avons à gémir sur la ruine d'une juste cause. La Pologne donna

des espérances à l'Europe , sut intéresser pour la première fois ceux qui ne s'occupent des états que lorsque leurs chefs s'occupent des peuples. Ses nobles rougirent de la barbarie de leurs ancêtres , rougirent d'avoir reçu l'existence d'une longue suite d'opresseurs. Ils voulurent opérer la plus belle , la plus magnanime des révolutions , faire sortir des hommes du néant. Généreux libérateurs d'une caste infortunée , vous vouliez créer un peuple , vous vouliez jouir du plus sublime des spectacles , du réveil d'êtres abrutis, de la seconde existence de malheureux qui n'avaient reçu la première que pour végéter et souffrir , que pour être privés de passion , d'intelligence par l'excès de l'oppression , ou pour maudire des facultés qui leur faisaient mieux sentir l'excès de leur misère ; vous eussiez acquis une gloire plus grande que celle des fondateurs d'Empire. Avec du génie et souvent de l'ambition , on peut donner des lois à un peuple neuf ; mais il faut un désintéressement sublime , une raison supérieure pour renoncer à une domination héréditaire , pour placer son esclave à côté de soi , pour l'associer à sa gloire , à son bonheur , à toutes ses destinées. Héros de l'humanité , vos noms ne peuvent périr ; ceux-là jouissent bien de l'immortalité , qui reçoivent la mort en donnant des fers à leurs semblables ; et vos noms tomberaient-ils dans l'oubli , pour avoir abjuré des privilèges odieux , pour avoir acheté au prix de vos richesses , de votre sang , le droit de mériter les bénédictions des Sages ? Qu'ils soient le sujet d'éternels éloges , ceux qui furent à la fois les Léonidas et les Aratus , les Miltiade et les Philopémen de leur patrie , qui en virent la naissance et la ruine , qui versèrent des larmes de joie sur le berceau de sa liberté , et qui arrosèrent de leur sang les plaines où elle fut ensevelie presque dès sa naissance !

F I N.



## E R R A T A.

| <i>Pages</i> | <i>lignes</i>    | <i>au lieu de</i> | <i>lisez</i>                                                                     |
|--------------|------------------|-------------------|----------------------------------------------------------------------------------|
| 2,           | 8,               | flétrie           | flétris                                                                          |
| 10,          | 18,              | fortune           | félicité                                                                         |
| 23,          | 8,               | avec              | sans                                                                             |
| 56,          | <i>dernière,</i> | séjour            | asile                                                                            |
| 57,          | 9,               | islanisme         | islamisme                                                                        |
| 58,          | 8,               | anobli            | amolli                                                                           |
| 72,          | 14,              | le courage        | les courages                                                                     |
| 85,          | <i>dernière,</i> | la justice        | l'injustice                                                                      |
| 113,         | 18,              | ennemi            | adversaire                                                                       |
| 140,         | 26,              | ses               | leurs                                                                            |
| 142,         | 15,              | deux              | doux                                                                             |
| 154,         | 19,              | résistèrent       | résistèrent - ils ;<br><i>et un point interrogant</i><br><i>après servitude.</i> |
| 161,         | <i>première,</i> | un jour           | en un jour                                                                       |
| 175,         | 29,              | milliers          | millions                                                                         |

ARTÍCULO

|      |      |      |
|------|------|------|
| 1.   | 1.   | 1.   |
| 2.   | 2.   | 2.   |
| 3.   | 3.   | 3.   |
| 4.   | 4.   | 4.   |
| 5.   | 5.   | 5.   |
| 6.   | 6.   | 6.   |
| 7.   | 7.   | 7.   |
| 8.   | 8.   | 8.   |
| 9.   | 9.   | 9.   |
| 10.  | 10.  | 10.  |
| 11.  | 11.  | 11.  |
| 12.  | 12.  | 12.  |
| 13.  | 13.  | 13.  |
| 14.  | 14.  | 14.  |
| 15.  | 15.  | 15.  |
| 16.  | 16.  | 16.  |
| 17.  | 17.  | 17.  |
| 18.  | 18.  | 18.  |
| 19.  | 19.  | 19.  |
| 20.  | 20.  | 20.  |
| 21.  | 21.  | 21.  |
| 22.  | 22.  | 22.  |
| 23.  | 23.  | 23.  |
| 24.  | 24.  | 24.  |
| 25.  | 25.  | 25.  |
| 26.  | 26.  | 26.  |
| 27.  | 27.  | 27.  |
| 28.  | 28.  | 28.  |
| 29.  | 29.  | 29.  |
| 30.  | 30.  | 30.  |
| 31.  | 31.  | 31.  |
| 32.  | 32.  | 32.  |
| 33.  | 33.  | 33.  |
| 34.  | 34.  | 34.  |
| 35.  | 35.  | 35.  |
| 36.  | 36.  | 36.  |
| 37.  | 37.  | 37.  |
| 38.  | 38.  | 38.  |
| 39.  | 39.  | 39.  |
| 40.  | 40.  | 40.  |
| 41.  | 41.  | 41.  |
| 42.  | 42.  | 42.  |
| 43.  | 43.  | 43.  |
| 44.  | 44.  | 44.  |
| 45.  | 45.  | 45.  |
| 46.  | 46.  | 46.  |
| 47.  | 47.  | 47.  |
| 48.  | 48.  | 48.  |
| 49.  | 49.  | 49.  |
| 50.  | 50.  | 50.  |
| 51.  | 51.  | 51.  |
| 52.  | 52.  | 52.  |
| 53.  | 53.  | 53.  |
| 54.  | 54.  | 54.  |
| 55.  | 55.  | 55.  |
| 56.  | 56.  | 56.  |
| 57.  | 57.  | 57.  |
| 58.  | 58.  | 58.  |
| 59.  | 59.  | 59.  |
| 60.  | 60.  | 60.  |
| 61.  | 61.  | 61.  |
| 62.  | 62.  | 62.  |
| 63.  | 63.  | 63.  |
| 64.  | 64.  | 64.  |
| 65.  | 65.  | 65.  |
| 66.  | 66.  | 66.  |
| 67.  | 67.  | 67.  |
| 68.  | 68.  | 68.  |
| 69.  | 69.  | 69.  |
| 70.  | 70.  | 70.  |
| 71.  | 71.  | 71.  |
| 72.  | 72.  | 72.  |
| 73.  | 73.  | 73.  |
| 74.  | 74.  | 74.  |
| 75.  | 75.  | 75.  |
| 76.  | 76.  | 76.  |
| 77.  | 77.  | 77.  |
| 78.  | 78.  | 78.  |
| 79.  | 79.  | 79.  |
| 80.  | 80.  | 80.  |
| 81.  | 81.  | 81.  |
| 82.  | 82.  | 82.  |
| 83.  | 83.  | 83.  |
| 84.  | 84.  | 84.  |
| 85.  | 85.  | 85.  |
| 86.  | 86.  | 86.  |
| 87.  | 87.  | 87.  |
| 88.  | 88.  | 88.  |
| 89.  | 89.  | 89.  |
| 90.  | 90.  | 90.  |
| 91.  | 91.  | 91.  |
| 92.  | 92.  | 92.  |
| 93.  | 93.  | 93.  |
| 94.  | 94.  | 94.  |
| 95.  | 95.  | 95.  |
| 96.  | 96.  | 96.  |
| 97.  | 97.  | 97.  |
| 98.  | 98.  | 98.  |
| 99.  | 99.  | 99.  |
| 100. | 100. | 100. |











1

0000 100



0\*0\*0\*0\*

LEULIETTE

0\*0\*0\*0\*



00000000000000000000



00000000000000000000



00000000000000000000

1/4970